

Le docteur mystérieux Tome II

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 26 Le prince de Ligne

Jacques Mérey avait instinctivement trop l'intelligence des accidents de guerre pour communiquer la nouvelle à un autre qu'au général en chef.
C'est, en pareil cas, le sang-froid, la décision rapide et surtout le silence du général qui sauvent l'armée.

Il connaissait la chambre de Dumouriez et s'apprêtait à le faire réveiller par le planton qui veillait dans son antichambre, lorsqu'il vit que la lumière filtrait à travers les rainures de la porte.

Il frappa à cette porte. La voix ferme et nette du général lui répondit :

— Entrez.

Dumouriez n'était pas encore couché. Il travaillait à ses Mémoires, où il avait l'habitude de consigner jour par jour ce qui lui arrivait.

En retard de quelques jours, il se remettait au courant.

— Ah ! ah ! dit-il en voyant Mérey couvert de boue et de sang. Mauvaise nouvelle, je parie !

— Oui, général ; le passage de la Croix-aux-Bois est forcé par les Autrichiens.

— J'en avais le pressentiment. Et le colonel ?

— Tué.

— C'est ce qu'il avait de mieux à faire.

Dumouriez alla en toute hâte à un grand plan de la forêt d'Argonne pendu au mur.

— Ah ! dit-il philosophiquement, il faut que chaque homme ait le défaut de ses qualités. Ardent à concevoir, je manque souvent de patience dans l'exécution. J'aurais dû étudier chaque passage de mes propres yeux ; je ne l'ai pas fait, et, imbécile que je suis, j'ai écrit à l'Assemblée que l'Argonne était les Thermopyles de la France ! Voilà mes Thermopyles forcés, et tu n'es pas mort, Léonidas ?

— Heureusement, dit Jacques Mérey, après les Thermopyles, Salamine !

— Cela vous est bien aisé à dire, fit Dumouriez avec le plus grand calme. Et si Clerfayt ne perd pas son temps, selon son habitude, s'il tourne la position de Grand-Pré, si avec ses trente mille Autrichiens il occupe les passages de l'Aisne, tandis que les Prussiens m'attaqueront de face, enfermé avec mes vingt-cinq mille hommes par soixante-quinze mille hommes, par deux cours d'eau et de la forêt, je n'ai plus qu'à me rendre ou à faire tuer mes hommes depuis le premier jusqu'au dernier. La seule armée sur laquelle comptât la France est anéantie, et messieurs les alliés peuvent tranquillement prendre la route de la capitale.

— Il faut, sans perdre un instant, les débusquer de là, général.

— C'est bien ce que je vais essayer de faire. Éveillez Thévenot dans la chambre à côté.

Jacques Mérey ouvrit la porte et appela Thévenot. Thévenot ne dormait jamais que d'un œil ; il sauta à bas de son lit, passa un

pantalon et accourut.

— La Croix-aux-Bois est forcée, lui dit Dumouriez ; faites éveiller Charot, qu'il parte avec six mille hommes, et que, coûte que coûte, il reprenne le passage.

Thévenot ne prit que le temps de s'habiller, s'élança vers le quartier du général Charot, le réveilla et lui transmit l'ordre du général.

Pendant ce temps, Jacques Mérey donnait à Dumouriez tous les détails de ce qui s'était passé sous ses yeux à la Croix-aux-Bois.

Lorsque Dumouriez apprit qu'il était revenu au camp de Grand-Pré par des sentiers traversant la forêt, il lui demanda s'il pouvait par ces mêmes sentiers guider une colonne qui attaquerait en flanc tandis que Charot attaquerait en tête.

Jacques Mérey s'engagea à conduire cette colonne, pourvu qu'elle fût formée d'infanterie seulement ; quant à la cavalerie, il regardait comme une chose impossible de la faire passer par de pareils chemins.

Quelque diligence que l'on y mît, il était grand jour lorsque la colonne fut prête à partir. Mais Dumouriez réfléchit qu'une attaque de jour entraînait avec elle trop de chances diverses, tandis que, attaqué la nuit d'un côté par lequel il ne pouvait pas attendre l'ennemi, et en même temps obligé de se défendre en tête, il y avait lieu de tout espérer.

Il fallait trois heures au général Charot pour faire les trois lieues qu'il avait à franchir par la chaussée de l'Argonne, trajet

qui nécessitait un double détour. Il ne fallait qu'une heure et demie à Jacques pour conduire sa colonne à la hauteur de Longwée.

Il fut donc convenu que Charot partirait à cinq heures pour arriver à la nuit close à l'entrée du défilé, et Jacques à six heures et demie. Les premiers coups de canon de Charot, qui amenait avec lui deux pièces de campagne, devaient servir de signal à Mérey pour charger.

Mérey eut donc le temps de changer d'habits et de prendre un bain avant de se remettre en route, et, à six heures et demie, avec son costume de représentant, un fusil de munition à la main, il prit la tête de la colonne.

Le duc de Chartres avait demandé à être de l'expédition. Mais Dumouriez lui avait dit en riant :

— Patience, patience, monseigneur ; attendez une belle bataille à la lumière du soleil, les combats de nuit ne vont pas aux princes du sang.

Puis il avait ajouté à voix basse :

— Surtout quand ils sont aptes à succéder !

À huit heures, Mérey et ses cinq cents hommes voyaient à un quart de lieue, à travers les arbres, les feux des bivouacs qui coupaient la forêt sur toute la ligne du défilé, mais qui se groupaient plus nombreux autour du village de Longwée où était le quartier général du prince de Ligne.

Chaque soldat posa son sac à terre, s'assit sur son sac, mangea un morceau de pain, but une goutte d'eau-de-vie, et plein d'impatience attendit.

Vers dix heures, on entendit les premiers coups de fusil échangés entre les avant-postes autrichiens et l'avant-garde française.

Puis, dix minutes après, le grondement du canon annonça que l'artillerie venait de se mêler de la partie.

Dès les premiers coups de fusil, la petite colonne conduite par Jacques avait vu un grand trouble se manifester sur toute la ligne du défilé ; on voyait à la lueur des feux les soldats saisir leurs armes et courir du côté de l'attaque.

Jacques avait toutes les peines du monde à maintenir ses hommes, mais ses instructions étaient précises : ne pas donner avant le premier coup de canon.

Ce premier coup de canon tant attendu se fit enfin entendre. Les soldats saisirent leurs fusils et, Jacques Mérey à leur tête, s'élancèrent.

— À la baïonnette ! cria Jacques Mérey. Ne faites feu qu'au dernier moment !

Et tous s'élancèrent à ce cri magique de « Vive la nation ! » qui, répété par l'écho de la forêt, eût pu faire croire aux Autrichiens et aux émigrés qu'il était poussé par dix mille voix.

Mais, pour combattre contre la France, les émigrés n'en étaient pas moins braves. Le cri de « Vive le roi ! » répondit au cri de « Vive la nation ! » Et, pareille à un tourbillon, une charge de cavalerie, conduite par un homme de trente à trente-cinq ans, portant l'uniforme de colonel autrichien, habit blanc, pantalon rouge, ceinture d'or, descendit du haut de la colline où le village était situé.

— Feu à vingt pas, et recevez les survivants sur vos baïonnettes !

Puis, d'une voix qui fut entendue de tous :

— À moi l'officier ! cria-t-il.

Et, se plaçant au milieu du chemin, à la tête de la colonne, il attendit que les premiers cavaliers fussent à vingt pas de lui, ajusta l'officier, et fit feu.

Cinq cents coups de fusil accompagnèrent le sien.

Chacun s'était posté le plus commodément possible pour tirer ; chacun avait visé à la lueur du feu des bivouacs. La chaussée ne permettait à la cavalerie de charger que sur huit hommes de front ; mais les balles, en se croisant, avaient plongé des deux côtés dans les rangs ; plus de cent chevaux et de deux cents cavaliers tombèrent.

Quant à l'officier, emporté par le galop de son cheval, il vint rouler auprès de Jacques Mérey, tué roide d'une balle au milieu de la poitrine.

La chaussée était tellement obstruée de cadavres d'hommes et de chevaux, que les derniers rangs ne purent franchir la barricade sanglante qui venait de se lever entre eux et les patriotes.

Quelques-uns des survivants, échappés au massacre, vinrent se jeter sur les baïonnettes et furent tués ou pris.

— Rechargez ! cria Mérey, et feu à volonté !

Les patriotes rechargèrent leurs fusils, et, s'élançant sous bois de chaque côté de la chaussée, ce que ne pouvaient faire les cava-

liers, ils les poursuivirent en les fusillant.

Quant à ceux qui étaient démontés, c'était l'affaire de la baïonnette ; tous se défendaient avec acharnement, d'abord parce qu'ils étaient tous braves, ensuite parce qu'ils savaient que tout prisonnier émigré était un homme fusillé.

Donc ils aimaient mieux en finir sur le champ de bataille que dans les fossés d'une citadelle ou contre un vieux mur.

Au reste, on entendait le canon de Charot qui se rapprochait, indication sûre que les Autrichiens battaient en retraite ; ils avaient fait la même faute : la Croix-aux-Bois prise, ils ne l'avaient pas fait garder par un nombre d'hommes assez considérable.

Les fuyards arrivèrent sur les derrières de la colonne autrichienne, annonçant que l'armée était coupée, que le corps des émigrés était aux trois quarts exterminé, et que son chef, le prince de Ligne, avait été tué par le premier coup de fusil qui avait été tiré.

Le désordre se mit dans les rangs des Autrichiens et des émigrés ; chacun se jeta dans les bois, tirant de son côté. La résistance cessa ou à peu près ; trois ou quatre cents Autrichiens furent tués, autant pris ; deux cent cinquante émigrés restèrent sur le champ de bataille.

Quelques-uns, après une résistance désespérée, furent conduits à Dumouriez.

Quant à Jacques Mérey, à peine le combat avait-il cessé qu'il songea aux blessés. Les ambulances étaient encore mal organisées à cette époque, ou plutôt elles ne l'étaient pas du tout. Crai-

gnant quelque retour offensif de l'ennemi, il fit réunir tous les chevaux sans maître que l'on put trouver, y compris celui du prince de Ligne, que l'on reconnut à sa housse et à ses fontes brodées d'or, et les employa à transporter les blessés à Vouziers, où il établit le quartier général de ses malades, laissant à un plus ambitieux que lui le soin de porter la nouvelle de la victoire au général en chef.

Jacques Mérey ordonna que les Autrichiens fussent amenés avec des soins égaux à ceux qui étaient accordés aux Français ; et, couchés dans les mêmes chambres, ils recevaient les mêmes soins.

Mais, à peine l'ambulance était-elle installée, à peine les premiers pansements étaient-ils faits, que le canon se fit entendre de nouveau, et cette fois en se rapprochant de Vouziers, ce qui indiquait que c'était le général Charot qui à son tour battait en retraite.

En effet, au bout de deux heures, quelques-uns de ces hommes qui semblent avoir des ailes aux pieds pour annoncer les catastrophes arrivèrent à Vouziers, se disant suivis du corps d'armée du général Charot qui battait en retraite.

Clerfayt, comprenant l'importance de la position de la Croix-aux-Bois, était accouru au canon avec les trente mille hommes qui lui restaient, et, avec ces trente mille hommes, il avait renversé tout ce qui s'opposait à son passage.

On annonça à Jacques Mérey qu'un des soldats qui avaient combattu sous lui avait à lui remettre divers objets précieux qu'il ne voulait remettre à personne. Il fit venir l'homme ; c'était un caporal. Il avait fouillé le chef des émigrés, avait trouvé sur lui

une bourse contenant cent vingt louis, un portefeuille dans lequel était une lettre commencée pour sa femme, une montre enrichie de diamants et plusieurs bagues précieuses.

Il apportait le tout au docteur, sous ce prétexte tout militaire que, puisque c'était lui qui avait tué le prince, c'était lui qui en devait hériter.

— Mon ami, lui dit Jacques Mérey, je ne me crois aucun droit à tous ces objets, et cependant, comme ils sont entre mes mains, voilà à mon avis ce qu'il faut en faire : il faut faire venir des médecins de Mézières, de Sedan, de Rethel, de Reims et de Sainte-Menehould, accepter le dévouement de ceux qui seront riches, et payer les soins de ceux qui seront pauvres avec les cent vingt louis du prince de Ligne. Es-tu de cet avis ?

— Parfaitement, citoyen représentant.

— Comme le prince de Ligne n'est point un émigré, mais un prince de Hainaut, et que ses biens ne sont pas confisqués, mon avis est encore qu'il faut remettre le portefeuille, la montre et les bijoux trouvés sur lui au général Dumouriez ; il les fera passer à sa femme, qui, quoi que tu en dises, a encore plus de droits à son héritage que moi.

— C'est encore juste, dit le caporal.

— Enfin, continua Jacques, comme il ne faut pas t'ôter aux yeux de qui de droit le mérite de ta belle action, c'est toi qui porteras au général, avec une lettre de moi, le portefeuille, la montre et les bijoux. Après quoi, aussi vite que possible, tu me rapporteras ici la réponse du général, et, comme il faut que cette réponse arrive le plus tôt possible, tu prendras le cheval du prince, que je

regarde comme ma propriété, et tu diras au général que je le prie, pour l'amour de moi, de le mettre dans ses écuries.

Quatre heures après, le caporal était de retour sur un cheval que Dumouriez envoyait à Jacques Mérey en échange du sien.

Il était porteur d'une lettre de Dumouriez qui ne contenait que ces mots :

« Venez vite ; j'ai besoin de vous.

» Dumouriez. »

— Eh bien ! dit-il au soldat, tu as l'air content, mon brave.

— Je crois bien, répondit celui-ci : le général m'a fait sergent et m'a donné sa propre montre.

Et il montra à Jacques Mérey la montre que lui avait donnée Dumouriez.

— Bon, dit en riant Jacques, elle est d'argent.

— Oui, répondit le soldat ; mais les galons sont d'or !

q

Chapitre 27 Kellermann

Jacques Mérey trouva Dumouriez calme, quoique la situation fût presque désespérée.
Charot, au lieu de se retirer sur Grand-Pré, avait été prévenu et s'était retiré sur Vouziers.

Dumouriez, avec ses quinze mille hommes, se trouvait séparé de Charot, qui était, comme nous l'avons dit, à Vouziers, et de Dubouquet, qui était au Chêne-Populeux, par les trente mille hommes de Clerfayt.

Le général en chef écrivait.

Il donnait l'ordre à Beurnonville de hâter sa marche sur Rethel, où il n'était pas encore et où il eût dû être le 13 ; à Charot et à Dubouquet de faire leur jonction et de marcher sur Sainte-Menehould.

Enfin, il écrivait une dernière lettre à Kellermann, dans laquelle il le priait, quelques bruits qu'il entendît venir de l'armée, et si désastreux que fussent ces bruits, de ne pas s'arrêter un instant et de marcher sur Sainte-Menehould.

Il chargea des deux premières lettres ses deux jeunes hussards, qui, connaissant le pays et admirablement montés, pouvaient en quatre ou cinq heures atteindre Alligny par un détour ; il leur ordonna de prendre deux chemins différents, afin que si l'un des deux était arrêté en route, l'autre suppléât.

Tous deux partirent.

Alors, prenant Jacques Mérey à part :

— Citoyen Jacques Mérey, lui dit-il, depuis deux jours vous nous avez donné de telles preuves de patriotisme et de courage, et de votre côté vous m'avez vu agir si franchement, qu'il ne peut plus y avoir entre nous ni doutes ni soupçons.

Jacques Mérey tendit sa main au général.

— À qui avez-vous besoin que je réponde de vous comme de moi-même ? dit-il.

— Il n'est pas question de cela. Vous allez prendre mon meilleur cheval et vous rendre au-devant de Kellermann ; vous ne lui parlerez pas en mon nom, le vieil Alsacien est blessé d'avoir été mis sous les ordres d'un plus jeune général que lui, voilà pourquoi il ne se presse pas d'obéir ; mais vous lui parlerez au nom de la France, notre mère à tous ; vous lui direz que la France, les mains jointes, le supplie de faire sa jonction avec moi ; une fois sa jonction faite, je lui abandonnerai le commandement s'il le désire, et je servirai sous lui comme général, comme aide de camp, comme soldat. Kellermann, très brave, est en même temps prudent jusqu'à l'irrésolution : il ne doit être qu'à quelques lieues d'ici. Avec ses 20 000 hommes, il passera partout ; trouvez-le, amenez-le. Dans mon plan, je lui réserve les hauteurs de Gizaucourt ; mais qu'il se place où il voudra, pourvu que nous puissions nous donner la main. Voilà mon plan : Dans une heure, je lève le camp ; je m'adosse à Dillon, que je laisse aux Islettes. Je rallie Bournonville et mes vieux soldats du camp de Maulde, cela me fait 25 000 hommes ; les 6000 hommes de Charot et les 4000 de Dubouquet me font 35 000 hommes ; les 20 000 de Kellermann, 55 000. Avec 55 000 soldats gais, alertes, bien portants, je ferai tête, s'il le faut, à 80 000 hommes. Mais il me faut Kellermann. Sans Kellermann, je suis perdu et la France est perdue. Partez donc, et que le génie de la nation vous mène par la main !

Une heure après, en effet, Dumouriez recevait un parlementaire prussien qu'il promenait par tout le camp de Grand-Pré ; mais le parlementaire était à peine à Chevières, qu'il faisait dé-

camper et marcher en silence, ordonnant de laisser tous les feux allumés.

L'armée ignorait que le défilé de la Croix-aux-Bois avait été forcé. Elle ignorait le motif de cette marche et croyait faire un simple changement de position. Le lendemain, à huit heures du matin, on avait traversé l'Aisne et l'on s'arrêtait sur les hauteurs d'Autry.

Le 17 septembre, après deux de ces paniques inexplicables qui éparpillent une armée comme un tourbillon fait d'un tas de feuilles sèches, tandis que des fuyards couraient annoncer à Paris que Dumouriez était passé à l'ennemi, que l'armée était vendue, Dumouriez entrait à Sainte-Mehenould avec son armée en excellent état ; il y était accompagné par Dubouquet, Charot et Beurnonville, et il écrivait à l'Assemblée nationale :

« J'ai été obligé de quitter le camp de Grand-Pré, lorsqu'une terreur panique s'est mise dans l'armée ; dix mille hommes ont fui devant quinze cent hussards prussiens. La perte ne monte pas à plus de cinquante hommes et quelques bagages.

» Tout est réparé. Je réponds de tout ! »

Pendant ce temps, Jacques Mérey courait après Kellermann.

Il ne le rejoignit que le 17, vers cinq heures du matin, à Saint-Dizier. En apprenant le 17 l'évacuation des défilés, il s'était mis en retraite.

Ce qu'avait prévu Dumouriez serait arrivé s'il n'avait eu l'idée d'envoyer Jacques Mérey à Kellermann.

Jacques Mérey lui expliqua tout comme eût pu le faire le stratégiste le plus consommé. Il lui raconta tout ce qui était arrivé, lui fit toucher du doigt les ressources infinies du génie de Dumouriez ; il lui dit quelle gloire ce serait pour lui de participer au salut de la France, et il lui dit tout cela en allemand, dans cette langue rude qui a tant de puissance sur le cœur de ceux qui l'ont bégayée tout enfant.

Kellermann, convaincu, donna l'ordre de la retraite et le lendemain celui de marcher sur Gizaucourt.

Le 19 au soir, Jacques Mérey entrait au galop dans la ville de Sainte-Menehould, et entrait chez Dumouriez en criant :

— Kellermann !

Dumouriez leva les yeux au ciel et respira.

Il avait vu pendant toute la journée les Prussiens venir, par le passage de Grand-Pré, occuper les collines qui sont au-delà de Sainte-Menehould et le point culminant de la route.

Le roi de Prusse s'était logé à une mauvaise auberge appelée l'Auberge de la Lune, ce qui fit donner à son campement, ou plutôt à son bivouac, le nom de camp de la Lune, nom que cette hauteur porte encore aujourd'hui.

Chose étrange ! l'armée prussienne était plus près de Paris que l'armée française, l'armée française plus près de l'Allemagne que l'armée allemande.

Le 20 au matin, Dumouriez sortit de Sainte-Menehould pour aller prendre sa position de bataille, et fut tout étonné de voir les hauteurs de Gizaucourt dégarnies et celles de Valmy occupées.

Y avait-il erreur, ou Kellermann, forcé d'obéir, avait-il voulu au moins prendre une position de son choix ?

Par malheur, sa position était mauvaise pour la retraite. Il est vrai qu'elle était bonne pour le combat.

Seulement, il fallait vaincre.

Battu, Kellermann était obligé de faire passer son armée sur un seul pont ; à droite ou à gauche, des marais à enfoncer jusqu'au cou si l'on essayait de se replier.

Mais, pour le combat, nous le répétons, la position était belle et hardie.

Le matin, de la fenêtre de l'Auberge de la Lune, le roi de Prusse regarda avec sa lunette la position des deux généraux.

Puis, après avoir bien regardé, il passa la lunette à Brunswick.

Brunswick examina à son tour.

— Qu'en pensez-vous ? demanda le roi de Prusse.

— Ma foi ! sire, dit Brunswick en secouant la tête, je pense que nous avons devons nous des gens qui veulent vaincre ou mourir.

— Mais, en effet, dit le roi en indiquant Valmy, il me semble que ce n'est pas là, comme nous l'avait dit M. de Calonne, une armée de vagabonds, de tailleurs et de savetiers.

— Décidément, dit Brunswick en rendant au roi sa lunette, je commence à croire que la Révolution française est une chose sérieuse.

En ce moment, un brouillard commença de flotter dans l'air et de se répandre dans la plaine, cachant l'une à l'autre chacune des trois armées.

Mais l'instant d'éclaircie avait suffi à Dumouriez pour juger la position de Kellermann.

Si Clerfayt et ses Autrichiens s'emparaient du mont Yron, placé derrière Valmy, ils canonnaient de là Kellermann, qui, ayant les Prussiens en tête et les Autrichiens en queue, ne pouvait recevoir de lui aucun secours. Il envoya donc le général Steingel avec 4000 hommes pour occuper le mont Yron, qui n'était occupé que par quelques centaines d'hommes qui ne pouvaient résister.

Puis il ordonna à Beurnonville d'appuyer Steingel avec seize bataillons.

Enfin, il dépêcha Charot avec neuf bataillons et huit escadrons pour occuper Gizaucourt.

Mais Charot s'égara dans le brouillard et alla se heurter à Kellermann, auquel il demanda ses ordres, et qui, déjà embarrassé de ses vingt mille hommes sur son promontoire de Valmy, le renvoya à Dumouriez.

Dumouriez le renvoya à Gizaucourt ; mais Brunswick, de son côté, avait reconnu la faute que l'on avait commise en n'occupant pas tout d'abord ce village, qui offrait une position aussi avantageuse que le mont de la Lune, et l'avait fait occuper.

Vers onze heures, le brouillard se leva. Dumouriez, avec son état-major si leste et si élégant, traversa la plaine de Dammartin-la-Planchette à Valmy, alla serrer la main de Kellermann, honneur qu'il rendait à son doyen d'âge, puis, sous prétexte de com-

muniquer avec lui, il lui laissa, avec le titre de son officier d'ordonnance, le jeune duc de Chartres.

Puis, tout bas à celui-ci :

— C'est ici, dit-il, que sera le danger ; c'est ici que vous devez être. Arrangez-vous de manière à être remarqué.

Le jeune prince sourit, serra la main de Dumouriez.

Il n'avait pas besoin de cette recommandation.

Quelque temps avant que le brouillard eût disparu, les Prussiens, qui avaient une batterie de soixante pièces de canon braquées sur Valmy, sachant que les Français ne pouvaient bouger de là, commencèrent le feu.

Tout à coup, nos jeunes soldats entendirent éclater un tonnerre, et en même temps un ouragan de fer s'abattit sur eux.

Ils commençaient leur éducation militaire par la chose la plus difficile : recevoir sans bouger le feu de l'ennemi.

Nos artilleurs répondaient, c'est vrai ; mais leurs boulets à eux portaient-ils ? Au reste, c'est ce qu'ils verraient bientôt, le brouillard s'enlevait doucement et se dissipait peu à peu.

Quand le brouillard eut disparu tout à fait, les Prussiens virent l'armée française à son poste, pas un homme n'avait bougé.

En ce moment où la lumière du soleil reparut comme pour voir cette grande lutte de laquelle dépendait le destin de la France, les obus des Prussiens, mieux dirigés, tombèrent sur deux caissons qui éclatèrent ; il en résulta un peu de trouble. Kellermann mit son cheval au galop pour juger lui-même de l'impor-

tance de l'accident. Un boulet atteignit le cheval à la poitrine, à 25 centimètres du genou du général : l'homme et l'animal roulèrent dans la poussière. Un instant on les crut tués tous deux ; mais Kellermann se releva avec une ardeur toute juvénile, monta sur un cheval qu'on lui amenait, refusant celui du duc de Chartres qui avait mis pied à terre et qui lui offrait le sien. Mais, lorsqu'il arriva sur le lieu de la catastrophe, le calme était déjà rétabli.

Brunswick, voyant que, contre toute attente, cette prétendue armée de vagabonds, de tailleurs et de savetiers, recevait la mitraille avec le calme de vieux soldats, pensa qu'il fallait en finir et ordonna de charger. Entre onze heures et midi, il forma trois colonnes qui reçurent l'ordre d'enlever le plateau de Valmy.

Kellermann voit les colonnes se former, donne le même ordre, mais seulement ajoute :

— Ne pas tirer ; attendre les Prussiens à la baïonnette.

Du camp de la Lune à Valmy, il y a à peu près deux kilomètres ; le terrain, pendant un quart de kilomètre, descend par une pente douce ; puis, pendant trois quarts de kilomètre à peu près, on coupe en travers une petite vallée, on arrive à un ressaut de terrain, puis, au bout de deux cents pas, se présente la montée assez abrupte de Valmy.

Il y eut un moment de silence pendant lequel on n'entendit que le tambour prussien battant la charge ; les trompettes de la cavalerie qui accompagnaient les colonnes pour les soutenir se taisaient. Le roi de Prusse et Brunswick, appuyés au mur de l'auberge, leur lunette à la main, ne perdaient pas un détail.

Pendant ce moment de silence, les trois colonnes prussiennes étaient descendues et commençaient de franchir l'espace intermédiaire.

Brunswick et le roi de Prusse ne perdaient pas de vue le plateau de Valmy ; ils virent les vingt mille hommes de Kellermann, les six mille hommes de Steingel et les trente mille hommes de Dumouriez mettre leurs chapeaux au bout de leurs fusils et faire retentir la vallée d'un seul cri, du cri tonnant de « Vive la nation ! »

Puis le canon commença de gronder. Seize grosses pièces du côté de Kellermann, trente pièces du côté de Dumouriez ; Kellermann serrant les Prussiens en tête, Dumouriez les brisant en flanc.

Et, dans chaque intervalle, des détonations de l'artillerie, les chapeaux toujours agités au bout des baïonnettes, et l'éternel cri de « Vive la nation ! »

Brunswick repoussa avec colère les canons de sa lunette les uns dans les autres.

— Eh bien ? demanda le roi de Prusse.

— Il n'y a rien à faire contre de pareils hommes, dit Brunswick ; ce sont des fanatiques.

Les Prussiens montaient toujours, fermes et sombres ; chaque volée de Kellermann plongeait en profondeur et traçait de longs sillons dans les rangs ; chaque volée de Dumouriez coupait les lignes par des vides immenses ; les lignes flottaient un instant, puis se remplissaient de nouveau, et le mouvement de progression continuait.

Mais, arrivé au ressaut de terrain que nous avons indiqué, c'est-à-dire à un tiers de portée de canon de Valmy, il sembla qu'une barrière de fer et de feu, que personne ne peut franchir, venait de s'élever ; les vieux soldats de Frédéric s'y entassaient par monceaux ; mais, comme aux flots, Dieu criait :

— Vous n'irez pas plus loin !

Et ils n'allèrent pas plus loin ; ils n'eurent pas l'honneur d'aborder nos jeunes soldats. Brunswick frémissant ordonna d'arrêter un massacre inutile : à quatre heures, il fit sonner la retraite. La bataille était gagnée.

L'ennemi venait de faire son premier pas en arrière ; la France était sauvée.

Le jeune duc de Chartres n'avait rien fait et n'avait rien pu faire de remarquable. Il était resté bravement au milieu du feu. C'est tout ce que lui demandait Dumouriez, et cela suffisait à ce que son nom fût dans le bulletin de la bataille.

†

Que l'on ne s'étonne pas que celui qui écrit ces lignes s'étende avec une si profonde vénération sur tous les détails de notre grande, de notre sainte, de notre immortelle Révolution ; ayant à choisir entre la vieille France, à laquelle appartenaient ses aïeux, et la France nouvelle, à laquelle appartenait son père, il a opté pour la France nouvelle ; et, comme toutes les religions raisonnées, la sienne est pleine de confiance et de foi.

J'ai visité cette longue ligne qui s'étend du camp de la Lune à ce ressaut que ne purent franchir les Prussiens. J'ai gravi la colline de Valmy, véritable Scala santa de la Révolution, que tout pa-

triote devrait monter à genoux. J'ai baisé cette terre sur laquelle, pendant une de ces journées qui décident des destins du monde, battirent tant de vaillants cœurs et où le vieux Kellermann, l'un des deux sauveurs de la patrie, voulut que le sien fût enterré.

Puis je me relevai en disant avec fierté :

— Là aussi était mon père, venu du camp de Maulde comme simple brigadier, avec Beurnonville.

Un an après, il était général de brigade.

Un an après, il était général en chef.

q

Chapitre 28 Les hommes de la Convention

Ce fut le lendemain de la grande journée que nous venons de raconter, que la salle de spectacle des Tuileries s'ouvrit pour recevoir les membres de la Convention.
Nous connaissons tous ce petit théâtre de cour, destiné à contenir cinq cents personnes à peine et qui allait recevoir sept cent quarante-cinq conventionnels.

En général, plus l'arène est petite, plus le combat est acharné.

Le rapprochement, qui rend l'amitié plus solide, rend la haine plus grande.

Quand deux ennemis se touchent, ils ne se menacent plus, ils se frappent.

Que devait être la Convention ?

Un concile politique où la France, écrivant son nouveau dogme, allait assurer son unité.

Par malheur, avant d'être, elle était déjà divisée.

Et cependant où était le centre de l'unité vitale ? où était le cœur de la France dans la Convention ?

Forte comme elle l'était, la France pouvait lutter contre le monde.

Mais pouvait-elle lutter contre elle-même ?

Là était la question.

Triompherait-elle avec le schisme de la Montagne et de la Gironde dans son sein ?

Triompherait-elle avec la guerre civile dans la Vendée ?

Elle ne craignait pas la royauté. Le jour où le roi avait menti, il avait donné sa démission.

Un roi ne ment pas.

Elle craignait sa guerre civile de l'Ouest, ses prêtres armant le peuple contre le peuple.

Ce qu'elle craignait, c'est ce qui arriva.

Au fur et à mesure qu'ils entraient, ces hommes, tous enfants du 10 août, tous inspirés de l'esprit qui avait présidé à cette grande journée, ces hommes se désignaient par les noms de royalistes et d'hommes de Septembre.

Ces hommes qui venaient combattre pour la France et qui, au lieu de combattre pour la France, avaient combattu l'un contre l'autre, ces hommes s'ignoraient complètement.

Ils se frappèrent sans se connaître.

Les girondins n'étaient pas royalistes, c'étaient eux que l'on désignait sous ce nom.

Ce fut un discours de Vergniaud qui fit le 10 août.

« Nous avons vu, avait-il dit en désignant du doigt les Tuileries, nous avons vu vingt fois la terreur sortir de ce château. Qu'elle y rentre une fois, et que tout soit dit ! »

Les montagnards n'avaient rien à faire avec Septembre. On savait que Danton lui-même, qui en avait pris la responsabilité pour que le sang versé ne tachât point la France, on savait que Danton n'y était pour rien.

On savait que c'était Marat et Robespierre qui avaient tout fait, avec un agent secondaire, Panis.

Les deux accusations était donc fausses.

Presque tous les girondins, qu'on accusait de royalisme, votèrent la mort du roi.

Presque tous les montagnards désapprouvèrent Septembre.

Seulement, ils ne voulurent pas que Septembre fût puni. Au moment où la France avait besoin de tous ses enfants, ce n'était pas le moment, parmi les plus ardents patriotes, de se juger, de se punir et de s'épurer.

On a calculé du reste que, sur sept cent quarante-cinq membres qui s'assirent sur les bancs de la Convention le jour de son ouverture, cinq cents n'étaient ni girondins ni montagnards ; tous ces nouveaux arrivants de province, marchands, avocats, bourgeois, professeurs, journalistes, venaient en amis du bien, de l'humanité, de la France. Ils voulaient tous la prospérité de la nation ; mais ils n'étaient, nous le répétons, ni girondins ni montagnards.

C'était à la Montagne à les attirer à elle par la terreur.

C'était à la Gironde à les rallier à son parti par l'éloquence.

Cependant on put voir, à la nomination du président et des secrétaires, combien l'horreur de Septembre dominait l'envie qu'inspirait la Gironde.

Pétion fut nommé président.

Les six secrétaires furent : Camus et Rabaud-Saint-Étienne, deux constituants ;

Les quatre autres, Brissot, Vergniaud, Lassource, des girondins ;

Condorcet, un ami de la Gironde, qui devait mourir avec elle, et par sa mort comme par sa vie, – juste qu'il était, – la justifier dans l'histoire.

Pas un homme de la Montagne, tout est pris à droite.

La majorité est donc à la droite.

Aussi, dès son entrée, la masse, cette éternelle victime de l'erreur, était-elle dans l'erreur. Ses instincts vulgaires, ses craintes

personnelles, la vue basse de la bourgeoisie, ne lui permettaient pas de regarder en face l'énergique légion de la Montagne, dans laquelle était le salut national.

Il est vrai qu'au sommet de cette âpre et dure Montagne siégeait la pâle et froide figure de Robespierre, peau de parchemin collée sur un crâne d'inquisiteur, sphinx étrange posant éternellement des énigmes dont il ne disait jamais le mot ; Danton, masque terrible du damné, avec sa bouche torse, son visage labouré par la petite vérole, sa voix de dictateur, son attitude de tyran ; et Marat, ce roi des batraciens, qui semblait, comme Philippe-Égalité, avoir renoncé à la royauté – des reptiles – pour s'appeler Marat tout court ; Marat, par son père Sarde ; Marat, par sa mère Suisse, n'ouvrant la bouche que pour demander des têtes, n'ouvrant ses lèvres jaunes que pour demander du sang.

Danton le méprisait, Robespierre le haïssait, et tous deux cependant le toléraient.

Marat faisait peur physiquement et moralement.

En opposition à cette masse de républicains farouches, formée à cette heure encore du double club des Jacobins et des Cordeliers, on voyait les vingt-neuf girondins autour desquels se groupait le parti de la Gironde, tous hommes de bien sur lesquels la calomnie même n'avait pas de prise, ou n'avait à reprocher que des fautes communes à beaucoup dans cette époque de mœurs légères, plusieurs jeunes et beaux, presque tous pleins de talent, Brissot, Roland, Condorcet, Vergniaud, Louvet, Gensonné, Duperret, Lassource, Fonfrède, Ducos, Garat, Fauchet, Pétion, Barbaroux, Guadet, Buzot, Salles, Sillery.

Évidemment la sympathie était là.

Chacun prit sa place bruyamment.

Puis on fit l'appel nominal.

Quand on en vint au nom de Jacques Mérey, Danton répondit pour lui :

— En mission près de Dumouriez.

L'appel nominal fini, le président et les secrétaires nommés, la Convention constituée enfin, le premier qui parla, au milieu d'un silence solennel, fut le cul-de-jatte Couthon, l'apôtre de Robespierre.

Il se souleva, et de sa place dit quelques paroles qui avaient une portée immense.

— Je propose d'ouvrir la nouvelle session en jurant haine à la royauté, haine à la dictature, haine à toute puissance individuelle.

Quoique venant de la Montagne, la proposition fut accueillie par un bravo unanime, auquel succéda un formidable cri de : « Vive la nation ! »

On eût dit l'écho de celui qui avait été poussé la veille sur le champ de bataille de Valmy.

Mais Danton se leva.

On fit silence.

— Avant, dit-il, d'exprimer mon opinion sur le premier acte que doit faire l'Assemblée nationale, qu'il me soit permis de résigner dans son sein les fonctions qui m'avaient été déléguées par l'Assemblée législative. Je les ai reçues au bruit du canon ; hier

nous avons reçu la nouvelle que la jonction des armées était faite ; aujourd'hui la jonction des représentants est opérée. Je ne suis plus que mandataire du peuple, et c'est en cette qualité que je vais parler. Il ne peut exister de constitution que celle qui sera textuellement, nominativement, acceptée par la majorité des assemblées primaires. Ces vains fantômes de dictature dont on voudrait effrayer le public, dissipons-les ; disons qu'il n'y a de constitution que celle qui est acceptée du peuple. Jusqu'ici, on l'a agité, il fallait l'éveiller contre les tyrans. Maintenant que les lois sont aussi terribles contre ceux qui les violeraient que le peuple l'a été en foudroyant la tyrannie, qu'elles punissent tous les coupables, abjurons toute exagération, déclarons que toute propriété territoriale et industrielle sera éternellement maintenue.

Cette déclaration répondait si merveilleusement aux paroles du roi de Prusse à Verdun et aux craintes de la France, qu'elle fut couverte d'applaudissements, quoiqu'elle vînt de celui que l'on regardait comme le chef des septembriseurs.

Et, en effet, la crainte générale n'était pas le massacre. Chacun savait bien que, dans ce cas, organiser la défense serait chose facile. Non, la crainte générale était qu'on ne reprît les biens des émigrés, et que l'on ne déclarât nuls les ventes et les achats.

Le peuple français avait admirablement compris le mot révolution. Il l'avait décomposé, il savait qu'il voulait dire :

Propriété facile, à bon marché, à la portée de tous, un toit pour le pauvre, un foyer pour le vieillard, un nid pour la famille.

Au milieu des bravos suscités par cette promesse de l'Adamastor de la Chambre, deux voix protestèrent.

— J'eusse mieux aimé, dit Cambon, que Danton se bornât à sa première proposition, c'est-à-dire qu'il établît seulement le droit que le peuple a de voter sa constitution. Mais Danton est en opposition avec lui-même. Quand la patrie est en danger, a-t-il dit, tout appartient à la patrie. Qu'importe alors que la propriété subsiste si la personne périt !

Du groupe des girondins une voix, celle de Lassource, s'éleva :

— Danton, s'écria-t-il, en demandant que l'on consacre la propriété, la compromet. Y toucher, même pour l'affermir, c'est l'ébranler. La propriété est antérieure à la loi !

La Convention alla aux voix et les deux propositions de Danton furent résumées ainsi :

1◦ Il ne peut y avoir de constitution que lorsqu'elle est acceptée par le peuple ;

2◦ La sûreté des personnes et des propriétés est sous la sauvegarde de la nation.

Ce fut alors que Manuel se leva et dit, en étendant la main avec ce geste qui commande l'attention et le silence :

— Citoyens, ce n'est pas tout ! Vous avez consacré la souveraineté du vrai souverain, le peuple ; il faut le débarrasser de son faux souverain, le roi.

À ces mots, une voix de droite s'écria :

— Le peuple seul doit juger.

Mais, à ces mots, Grégoire, l'évêque de Blois, se leva.

Grégoire avait eu une grande autorité dans la première assemblée où il avait siégé. Il s'y était trouvé le chef du clergé populaire. La fusion des ordres consommée, il avait été élu secrétaire à la presque unanimité, avec Mounier, Sieyès, Lally-Tollendal, Clermont-Tonnerre et Chapelier. Dans la Déclaration des droits de l'Homme, il fit inscrire celle de ses devoirs, et le nom de Dieu ; le premier il avait adhéré à la constitution civile du clergé.

Les membres de la Constituante ne pouvaient être réélus à la Législative. Grégoire alors s'était établi dans son diocèse et avait publié ses lettres pastorales ; enfin, à la presque unanimité encore, il avait été nommé à la Convention.

On attendait avec impatience les paroles qui allaient sortir de sa bouche dans cette grave question.

— Inutile d'attendre, dit-il ; certes, personne ne proposera jamais de conserver en France la race funeste des rois. Nous savons trop bien que toutes les dynasties n'ont jamais été que des races dévorantes vivant de chair humaine. Mais il faut pleinement rassurer les amis de la liberté ; il faut détruire ce talisman dont la force magique serait propre à stupéfier encore bien des hommes. Je demande donc que, par une loi solennelle, vous consacriez l'abolition de la royauté.

Au milieu des bravos et des cris frénétiques de toute l'Assemblée, d'accord en principe sur ce point, le montagnard Bascle se leva :

— Je demande, dit-il, que l'on ne précipite rien et qu'on attende le vœu du peuple.

Mais Grégoire, qui s'était rassis, se redressa à ces paroles, et, tirant du plus profond de son cœur cette terrible phrase, il la jeta au visage de son adversaire :

— Le roi est dans l'ordre moral ce que le monstre est dans l'ordre physique.

Et, à l'instant même, d'un élan unanime, toute la salle s'écria :

— La royauté est abolie.

En ce moment, un homme dont la pâleur dénonçait la fatigue, les habits un long voyage, le costume un représentant du peuple aux armées, entra brusquement dans la salle, tenant entre ses bras trois drapeaux, deux autrichiens et un prussien.

— Citoyens, s'écria-t-il l'œil rayonnant d'enthousiasme, l'ennemi est battu, la France est sauvée. Dumouriez et Kellermann vainqueurs vous envoient ces drapeaux pris sur les vaincus. J'arrive à temps pour entendre la grande voix de la Convention proclamer l'abolition de la royauté. Place parmi vous, citoyens, car je suis des vôtres !

Et, sans répondre aux signes que lui faisait Danton pour venir prendre place près de lui sur la Montagne, il alla s'asseoir, agitant son chapeau aux plumes tricolores encore tout imprégnées de la fumée de la bataille :

— Vive la République ! cria-t-il, et qu'elle date sa naissance du jour qui l'a consolidée : 21 septembre 1792.

Et en même temps on entendit le canon tonner. Il croyait ne tonner que pour la victoire de Valmy, il tonnait en même temps pour l'abolition de la royauté et la proclamation de la république.

†

Et, de même qu'en terminant le dernier chapitre nous nous sommes inclinés devant ces hommes qui avaient sauvé militairement la France, inclinons-nous devant ces autres hommes dont la mission était bien autrement dangereuse et fut pour eux bien autrement mortelle.

Une seule fois j'ai été appelé à assister à un spectacle donné dans cette salle des Tuileries où se tint cette formidable séance que nous venons de rapporter, et tant d'autres qui en furent la suite et la conséquence.

On jouait le Misanthrope et Pourceaugnac.

On applaudissait ce double chef-d'œuvre de Molière, qui présente les deux faces de son auteur, le rire et les larmes.

Deux rois et deux reines étaient assis avec une foule de princes sur une estrade et applaudissaient.

Et je me demandais comment les rois osaient entrer dans une pareille salle, où la royauté avait été abolie, où la république avait été proclamée, où tant de spectres sanglants secouaient leurs linceuls, sans craindre que ce dôme, qui avait entendu les applaudissements du 21 septembre 1792, ne s'écroulât sur eux.

Oui, certes, nous devons beaucoup à ces hommes, à Molière, à Corneille, à Racine, qui ont tant fait pour la gloire de la France, à laquelle ils ont consacré leur génie.

Mais combien ne devons-nous pas plus à ces hommes qui ont prodigué leur sang pour la liberté.

Les premiers ont fondé les principes de l'art.

Les autres ont consacré ceux du droit.

Sans les premiers nous serions encore ignorants peut-être ; sans les autres, à coup sûr, nous serions encore esclaves.

Et ce qu'il y a d'admirable dans ces hommes de 1792, c'est que tous lavèrent dans leur propre sang leurs erreurs ou leurs crimes.

Je mets à part Marat, dont le couteau de Charlotte Corday a fait justice, et qui n'était d'aucun parti.

Les girondins, qui causèrent la mort du roi, furent punis de cette mort par les cordeliers.

Les cordeliers furent punis de la mort des girondins par les montagnards.

Les montagnards furent punis de la mort des girondins par les hommes de thermidor.

Enfin ceux-ci se détruisirent entre eux.

Ce qu'ils ont fait de mal, ils l'ont emporté dans leurs tombes sanglantes.

Ce qu'ils ont fait de bon est resté.

Et tous, malgré leurs erreurs, leurs fautes, leurs crimes mêmes, étaient de grands citoyens, d'ardents amis de la patrie ; leur amour jaloux pour la France les aveugla, ce fut cet amour frénétique qui en fit des Orosmane et des Othello politiques : ils haïrent et tuèrent parce qu'ils aimaient.

Mais, parmi ces sept cent quarante-cinq hommes, pas un traître, pas un concussionnaire. Rien de lâche en eux. Fondateurs de la république, ils l'avaient dans le cœur. La république, c'était

leur foi, c'était leur espoir, c'était leur déesse. Elle montait avec eux dans la charrette, elle les soutenait dans le douloureux trajet de la Conciergerie à la place de la Révolution. C'était elle qui les faisait sourire jusque sous le couteau.

Le dix thermidor, elle ne voulut point descendre de l'échafaud et fut guillotinée entre Saint-Just et Robespierre.

Et voilà ce à quoi je pensais, voilà ce que je voyais comme à travers un nuage dans cette salle des Tuileries où des rois et des reines, inintelligents du passé et insoucieux de l'avenir, applaudissaient ces deux excellents comédiens que l'on appelait mademoiselle Mars et Monrose.

Notre récit serait incomplet si, le lendemain de ce grand jour que nous venons de faire apparaître rayonnant dans le lointain de notre histoire, nous ne suivions pas Jacques Mérey retournant près de Dumouriez, portant des instructions secrètes de Danton.

Jacques Mérey avait été absent trois jours ; à son retour à Sainte-Menehould, il ne trouva rien de changé : les Français, faisant toujours face à la France, semblaient l'envahir ; les Prussiens, lui tournant le dos, semblaient la défendre.

Les instructions de Danton étaient précises :

Tout faire pour que les Prussiens abandonnassent la France, et, en abandonnant matériellement la France, abandonnassent moralement le roi.

En somme, la bataille de Valmy n'était qu'un échec ; ce n'était point une bataille, mais une canonnade ; comme nous l'avons dit, les Prussiens y avaient perdu douze ou quinze cents hommes, nous sept à huit cents.

Les Prussiens n'étaient nullement entamés matériellement ; démoralisés, oui.

Les deux armées comptaient un nombre à peu près égal de combattants, soixante-dix à soixante-quinze mille hommes ; mais celle des coalisés était dans un état déplorable.

Les escarmouches sur le front de l'armée n'amenaient aucun résultat, et il avait été convenu d'un commun accord de les cesser ; mais Dumouriez avait détaché toute sa cavalerie dans les environs : il avait lancé tous ses cavaliers à cette chasse des vivres dont nos soldats se faisaient un plaisir et qui amenait l'abondance dans notre camp tout en poussant la famine dans le camp prussien.

L'armée coalisée perdait deux ou trois cents hommes par jour de la dysenterie.

Cependant Sa Majesté Frédéric-Guillaume tint bon pendant douze jours.

Mais nul n'était, dans toute cette armée composée d'éléments divers, plus troublé que le roi de Prusse lui-même. Il y avait schisme dans son camp, guerre civile dans sa tente, combat dans son cœur.

Le roi avait une maîtresse qu'il adorait. Les femmes n'aiment pas la guerre ; la comtesse de Lichtenau était à la tête du parti des pacifiques ; elle s'était avancée jusqu'à Spa et n'osait aller plus loin.

Elle craignait pour la vie de son royal amant, bien plus encore pour son cœur ; les fêtes qu'on lui avait données à Verdun, ces vierges voilées qui avaient été au-devant de lui avec des fleurs et

des dragées, n'étaient aucunement rassurantes. On voile souvent les vilains visages ; mais plus souvent encore les beaux. Elle écrivait au roi des lettres désespérées.

En échange, la nouvelle de l'échec de Valmy avait été reçue par le parti de la paix avec autant de joie que la trahison de Verdun avait causé de terreur. Brunswick, qui prenait ses soixante-huit ans, voyant que la campagne de France ne serait point, comme il l'avait cru, précisément une promenade militaire, aspirait au repos et à son duché, loin de se douter encore que son fameux manifeste les lui ferait perdre tous les deux. Le roi, de l'avis de Brunswick et des pacifistes, n'était plus retenu que par un certain respect humain. À toutes les observations des uns et des autres, et même de sa maîtresse, il répondit :

— Mais la cause des rois, mais la liberté de Louis XVI ! c'est une affaire d'honneur qu'un roi ne saurait abandonner sans une suprême honte.

Puis, il faut le dire, les nouvelles arrivaient désastreuses pour la coalition. Le 21 septembre, abolition de la royauté et proclamation de la république ; le 24, Chambéry ouvre ses portes ; le 29, c'est Nice : la république, comme le Nil, commençait à déborder sur le monde pour le fertiliser.

Vers les derniers jours de septembre, le malaise devint intolérable dans l'armée des coalisés. Frédéric-Guillaume, que l'empereur d'Autriche et l'impératrice Catherine attendaient à la table splendide où ils dévoraient la Pologne, n'avait pas de quoi manger dans son camp.

Dumouriez lui envoya douze livres de café, c'est tout ce qu'il en avait lui-même.

Ces douze livres de café furent le prétexte des accusations qui s'élevèrent contre Dumouriez, et, il faut le dire aussi, la seule preuve.

Aux propositions faites par les premiers parlementaires envoyés, Dumouriez avait répondu au nom de l'Assemblée :

— Les Français ne traiteront avec l'ennemi que lorsqu'il sera sorti de France.

Mais les instructions secrètes que rapportait Jacques Mérey étaient loin d'avoir cette rudesse toute romaine :

Remporter une victoire moins glorieuse, mais aussi importante que celle de Valmy, sans combattre ;

Ne pas pousser l'ennemi à un de ces désespoirs qui nous ont valu Crécy et Poitiers ;

Reconduire l'armée prussienne avec tous les honneurs de la guerre, mais enfin la reconduire jusqu'à la frontière ;

Constater bien clairement que Frédéric-Guillaume, en abandonnant la cause de Louis XVI, abandonnait la cause des rois ; au lieu de mettre obstacle à la retraite des Prussiens, leur donner toute facilité de l'opérer.

Enfin, le 1er octobre, les Prussiens, ne pouvant tout à la fois résister à l'épidémie et à la disette, commencèrent à décamper.

Ils firent une lieue ce jour-là, une lieue le lendemain, mais enfin c'étaient deux lieues en arrière.

Le 30 septembre, une entrevue avait eu lieu entre Kellermann et Brunswick.

Brunswick avait deviné le plan de Dumouriez, mais Kellermann, esprit moins délié, ne l'avait pas compris.

Kellermann tenait absolument à poser les bases d'un arrangement.

Brunswick l'évitait ; il trouvait qu'il avait bien assez écrit comme cela.

Trop peut-être !

— Mais, insista Kellermann, comment tout cela finira-t-il ?

— Rien de plus simple, répondit Brunswick ; nous nous en retournerons chacun chez nous, comme les gens de la noce.

— D'accord, dit Kellermann. Mais qui paiera les frais de la noce ? Il me semble que l'empereur, qui a attaqué le premier, nous doit bien les Pays-Bas pour indemniser la France.

— Quant à cela, la chose ne nous regarde en rien ; c'est l'affaire des plénipotentiaires.

Et, comme nous l'avons dit, la retraite commença le lendemain.

La retraite fut un échange de bons procédés. Dillon seul, qui n'approuvait pas cette manière de faire la guerre, se fit donner deux ou trois fois sur les ongles en voulant serrer l'ennemi de trop près.

L'ennemi, on le caressait, on le choyait, on lui donnait du pain et du vin pour qu'il eût la force de gagner plus vite la frontière.

Verdun fut abandonné le 14, Longwy le 22.

Enfin, le 26 octobre, le dernier Prussien vivant repassait la frontière.

L'armée coalisée laissait trente-cinq mille morts pour engraisser les plaines de la Champagne.

q

Chapitre 29 Une soirée chez Talma

Le 25 octobre de la même année, il y avait double fête, au théâtre des Variétés du Palais-Royal, où Monvel avait engagé nos meilleurs artistes, un peu effarouchés par les premiers événements de la révolution.

Mademoiselle Amélie-Julie Candeille, qui était la maîtresse de Vergniaud, donnait la première représentation de sa pièce de la Belle Fermière, où elle jouait le rôle principal, et Dumouriez, le vainqueur de Valmy, devait venir au théâtre.

Enfin, après la représentation, artistes, comédiennes, auteurs et hommes politiques devaient se rencontrer chez Talma, dans la petite maison de la rue Chantereine qu'il venait d'acheter, et où il donnait une de ces soirées, moitié bal, moitié bel esprit, où l'on dansait et où l'on disait des vers.

Dumouriez était arrivé depuis quatre jours à Paris avec Jacques, chez lequel il avait trouvé un homme qui lui convenait sous tous les rapports.

L'œil loyal et profond du docteur l'inquiétait bien de temps en temps, en ce qu'il plongeait jusqu'au fond de sa poitrine, comme

s'il n'était pas entièrement convaincu du dévouement de Dumouriez à la République ; mais sous ce rapport il avait affaire à forte partie ; d'ailleurs les faits étaient là pour démentir les soupçons.

On accusait Dumouriez d'avoir été un peu trop courtois pour les Prussiens en retraite ; mais Jacques Mérey savait d'où lui en était venu l'ordre, puisque cet ordre c'était lui-même qui l'avait transmis.

Dumouriez, sous prétexte de présenter au ministère son plan favori de l'invasion belge, était revenu à Paris étudier de son œil intelligent la situation. La royauté abolie, la république proclamée, venaient mettre un obstacle à son plan favori : faire du duc de Chartres un roi de France ; mais il savait combien facilement la France, bonne fille au fond, se laisse aller à ses haines et à ses enthousiasmes du moment.

Il pensait donc que tout espoir n'était point perdu et qu'il fallait laisser faire au temps.

À sa première entrevue avec madame Roland, Dumouriez, qui n'avait pas encore changé les talons rouges de Versailles contre les bottes de Valmy, avait traité un peu trop lestement la sévère matrone qui disait d'elle-même : « Personne moins que moi n'a connu la volupté. » Madame Roland, qui était le véritable ministre, qui sentait sa supériorité sur Roland et qui craignait avant tout le ridicule pour son mari, lui avait plus gardé rancune de ses façons cavalières envers elle, que de sa chute du ministère. En tout cas, le ministère girondin avait été admirable pour Dumouriez. Il l'avait, dans la mesure de son pouvoir, soutenu physiquement, et, dans la mesure de sa popularité, soutenu moralement. C'était à Dumouriez vainqueur de reconnaître à son retour à Pa-

ris la part que ses loyaux ennemis avaient prise à sa victoire, et à amener, s'il était possible, un rapprochement entre la Montagne et la Gironde. La chose était d'autant plus facile qu'il y avait déjà eu rapprochement entre Dumouriez et Danton.

La première représentation de la Belle Fermière devait compléter ce raccommodement.

En arrivant à Paris, Dumouriez s'était présenté au ministère de l'Intérieur ; puis, en passant du cabinet du ministre au salon de madame Roland, il avait fait prendre dans sa voiture un magnifique bouquet qu'il lui avait offert. Madame Rolland avait reçu en souriant cet emblème des choses frivoles et éphémères ; et, sur cette demande de Dumouriez :

— Voyons, que pensez-vous de moi ?

Elle avait répondu :

— Je vous crois quelque peu royaliste.

Puis elle était entrée, en femme politique, dans les projets de son mari et de ses collègues ; elle avait reconnu la grande intelligence de Dumouriez ; mais plus cette intelligence était grande, plus il fallait s'en défier.

— Plus vous avez de talent, lui dit-elle, plus vous êtes dangereux, et la République désormais se gardera bien de vous subordonner les autres généraux.

Dumouriez haussa les épaules :

— La défiance est le défaut des républiques ; c'est avec la défiance qu'elles tuent le génie ; c'est la défiance qui crée ces éternelles paniques, ces cris de trahison poussés au hasard, qui ôtent

toute force morale à l'homme que vous employez, et qui l'envoient impuissant et désarmé devant l'ennemi. Si les autres généraux ne m'avaient pas été subordonnés, je n'eusse pas pu réunir les forces de Beurnonville aux miennes, je n'eusse pas pu tirer Kellermann de Metz et le conduire à temps à Valmy, et à l'heure qu'il est les Prussiens seraient à Paris et c'est moi qui serais prisonnier à Berlin.

Dumouriez quitta madame Roland pour se rendre à la Convention ; c'était là qu'on l'attendait.

Il y avait eu changement de gouvernement ; il y avait donc un nouveau serment à prêter.

Mais Dumouriez s'était avancé à la barre, avait écouté les compliments de Pétion, et avait répondu :

— Je ne vous ferai pas de nouveaux serments. Je me montrerai digne de commander aux enfants de la liberté et de soutenir les lois que le peuple souverain va se faire par votre organe.

Le soir, il se présenta aux jacobins. La dernière fois, il n'avait pas marchandé avec la situation, et il avait mis le bonnet rouge ; cette fois, il y vint tout simplement avec son chapeau de général ; quoique ce fût le même qu'il portait à Valmy, il fut reçu très froidement.

Collot-d'Herbois le comédien monta à la tribune, remercia le général de l'éminent service qu'il avait rendu à la patrie ; mais lui reprocha d'avoir reconduit le roi de Prusse avec trop de politesse.

Danton lui succéda à la tribune, et, après avoir expliqué les causes de cette conduite courtoise :

— Console-nous, lui dit-il, par des victoires sur l'Autriche, de ne pas voir ici le despote de Prusse.

On le voit, à la coupe où Dumouriez croyait venir boire le vin enivrant de la victoire, l'ingratitude démocratique mêlait déjà son fiel.

Deux des plus grands généraux de la Révolution, deux des hommes à qui la République devait ses premières et ses plus belles victoires, devaient boire successivement à la coupe amère !

À peine vidée par Dumouriez, elle allait se remplir pour Pichegru.

Enfin, comme nous l'avons dit, cette fameuse soirée devait tout raccommoder, et c'était à l'œuvre innocente de mademoiselle Candeille que le baiser de paix devait se donner.

Roland avait mis sa loge à la disposition de Dumouriez.

Madame Roland devait y venir ; puis, quand Roland aurait fini son labeur ministériel, il les rejoindrait.

Danton avait loué la loge à côté, pour lui, sa femme et sa mère.

Soit qu'il se trompât de loge, soit qu'il le fît exprès, il entra avec Dumouriez et sa femme dans la loge de Roland et s'y installa. Madame Roland et madame Danton ne se connaissaient pas. Madame Roland était un grand esprit, madame Danton était un grand cœur. Les deux femmes devaient se convenir ; les deux femmes liées rapprocheraient les deux maris.

Puis l'effet était admirable pour le public :

On avait vu, dans la même loge, Dumouriez et madame Roland, Danton et Vergniaud ! car Vergniaud avait promis de venir.

La maladresse d'une ouvreuse de loge fit manquer tout ce beau plan.

Lorsque madame Roland se présenta au bras de Vergniaud pour entrer dans sa loge :

— Pardon, madame, lui dit l'ouvreuse, mais la loge est occupée.

Madame Roland voulut savoir qui se permettait d'occuper une loge qui était louée au nom de son mari.

— Ouvrez toujours, dit-elle.

La femme ouvrit.

Madame Roland jeta un coup d'œil rapide dans sa loge, reconnut Dumouriez, vit Danton avec une femme tenant la place qu'elle devait occuper.

Elle savait Danton peu soucieux de l'honorabilité des femmes avec lesquelles il se montrait en public ; elle prit madame Danton pour une femme près de laquelle elle ne pouvait pas s'asseoir.

— C'est bien, dit-elle.

Et elle repoussa la porte, qui se ferma seule.

Avant que Danton l'eût ouverte, elle avait gagné l'escalier.

D'ailleurs ce refus d'entrer dans une loge où se trouvait madame Danton était une insulte. Danton adorait sa femme, et d'autant plus en ce moment, qu'elle avait déjà le cœur brisé par

les journées de Septembre. Une violente palpitation la prit, à la suite de laquelle elle s'évanouit. Elle était déjà atteinte de la maladie dont elle mourut, d'une anémie. Une partie du sang versé le 2 septembre semblait être le sien.

Il avait un dernier espoir de revoir Roland chez Talma ; quant à sa femme, à coup sûr elle n'y viendrait pas.

Danton passa sa soirée dans la même loge que Dumouriez, qui fut fort applaudi, mais beaucoup moins que s'il eût apparu au public entre madame Roland et Vergniaud.

Dieu seul sait combien coûta de têtes cette vivacité de madame Roland à refermer la porte de sa loge.

La pièce de mademoiselle Candeille, quoique appartenant à cette littérature molle et insipide de l'époque, eut un grand succès et resta au répertoire. Quarante ans après cette première représentation, j'y vis débuter mademoiselle Mante.

Le spectacle fini, l'auteur nommé au milieu des applaudissements, Danton chercha inutilement son ami Jacques Mérey pour lui confier sa femme, dont la santé commençait à l'inquiéter ; mais Jacques Mérey, qui devait venir le joindre au spectacle, n'avait point paru.

Les deux hommes reconduisirent madame Danton chez elle, la laissèrent passage du Commerce, et revinrent rue Chantereine, chez Talma.

La soirée était des plus brillantes. Talma était déjà à cette époque à l'apogée de sa réputation. Quoique appartenant par son opinion au club des Jacobins, quoique lié intimement avec David, l'ami de Marat, il appartenait par l'esprit, par l'art, par la littéra-

ture, à la Gironde, le plus élégant de tous les partis. Il en résultait qu'il réunissait chez lui hommes d'État, poètes, artistes, peintres, généraux, de toutes les opinions et de tous les partis.

Lorsque Dumouriez et Danton entrèrent, mademoiselle Candeille avait eu le temps de changer de costume et de venir recevoir les félicitations de ses camarades.

Ces félicitations étaient d'autant plus sincères que c'était un talent, comme poète, qui ne portait ombrage à personne.

Les nouveaux venus joignirent leurs compliments à ceux que mademoiselle Candeille était en train de recevoir, et, comme on venait de lui offrir une couronne de laurier, elle força Dumouriez de l'accepter.

Dumouriez la prit et alla la déposer sur un buste de Talma, où elle se fixa définitivement.

Talma présenta à Dumouriez tous ces hommes portant déjà des noms célèbres ou qui devaient le devenir. Tous ces noms étaient connus de Dumouriez, l'un des généraux les plus lettrés de l'armée ; mais, éloigné par son état de la société parisienne, il ne connaissait que les noms.

Là étaient Legouvé, Chénier, Arnaud, Lemercier, Ducis, David, Girodet, Prud'hon, Lethière, Gros, Louvet de Couvray, Pigault-Lebrun, Camille Desmoulins, Lucile, mademoiselle de Keralio, mademoiselle Cabarrus, Cabanis, Condorcet, Vergniaud, Guadet, Gensonné, Garat, mademoiselle Raucourt, Rouget de l'Isle, Méhul, les deux Baptiste, Dazincourt, Fleury, Armand Dugazon, Saint-Prix, Larive, Monvel, tout l'art, toute la politique du temps.

Là enfin, Dumouriez, applaudi par tous, goûtait cette joie sans mélange du triomphateur au triomphe duquel ne se mêle pas la voix de l'esclave.

Il croyait du moins que la chose se passerait ainsi.

Tout à coup une rumeur sourde courut dans les salons ; une inquiétude vague sembla s'emparer de tout le monde, et le nom de Marat, vingt fois répété, tomba sur les conviés du grand artiste, non pas comme des langues de feu, mais comme des gouttes d'huile bouillante.

— Marat ! dit Talma, que vient-il faire ici ? Que l'on m'appelle deux domestiques, et qu'on me le mette à la porte !

Mais David s'y opposa.

— Laisse-moi d'abord voir ce qu'il veut, dit David, ensuite tu décideras.

Talma fit un signe d'assentiment.

David s'avança jusqu'au vestibule.

— Que veux-tu ? demanda-t-il à Marat.

— Je veux parler au citoyen Dumouriez, répondit Marat.

— Ne pourrais-tu choisir un autre moment que celui où l'on donne une fête ?

— Pourquoi donne-t-on des fêtes à un traître ?

— Un traître qui vient de sauver la patrie.

— Un traître ! un traître ! un traître ! te dis-je.

— Mais enfin que viens-tu demander ?

— Je viens demander sa tête.

— Avec combien d'autres ? demanda Danton qui parut à la porte.

— Avec la tienne, dit Marat, avec celle de tous ceux qui ont pactisé avec le roi de Prusse. Oui, ajouta-t-il en montrant le poing, on sait que vous avez reçu chacun deux millions.

— Laissez entrer ce fou afin que je le saigne ! Il voit rouge ! dit Cabanis.

Marat entra.

Mais déjà beaucoup avaient disparu ou avaient passé dans les pièces à côté.

Dugazon avait pris une pelle et l'avait mise à rougir au feu.

Marat était flanqué de deux jacobins, longs et maigres, ayant la tête de plus que lui.

Il venait demander compte à Dumouriez de l'épuration des volontaires de Châlons, dont il avait fait chasser les maratistes et ceux qui demandaient du sang.

Il comptait, le folliculaire gonflé de fiel et de venin, épouvanter le général vainqueur comme il épouvantait les badauds de Paris.

Dumouriez l'attendit, calme, appuyé sur le pommeau de son sabre.

— Qui êtes vous ? demanda-t-il.

— Je suis Marat, répondit celui-ci, tordant sa bouche baveuse.

— Je n'ai affaire ni à vous ni à vos pareils.

Et il lui tourna le dos avec un profond mépris.

Tous ceux qui entouraient le général, et particulièrement les militaires, éclatèrent de rire.

— Ah ! dit Marat, ce soir je vous fais rire, demain je vous ferai pleurer !

Et il sortit en montrant le point et en menaçant.

À peine fut-il sorti, que Dugazon tira du feu la pelle rouge, prit une poignée de sucre en poudre, et, sans dire une parole, partout où avait passé Marat, brûla du sucre.

Cet épisode grotesque rendit la gaieté qui avait disparu.

Mais le but de la réunion de la Gironde à la Montagne était manqué, aussi bien dans le salon de la rue Chantereine que dans la loge du théâtre des Variétés du Palais-Royal.

Danton, en rentrant chez lui, trouva Jacques Mérey qui l'attendait avec impatience.

Le docteur vint à lui, et, sans lui donner le temps de l'interroger :

— Ami, lui dit-il, je ne veux pas, quelques jours après mon entrée à la Convention, demander un congé, mais il faut, pour une affaire de la plus haute importance, que tu m'obtiennes une mission qui me laisse quinze jours de liberté appliqués à mes propres affaires.

— Diable ! fit Danton, à qui veux-tu que je demande cela ? Je suis mal avec Servan et Clavier. Ce qui vient d'arriver ce soir ne m'a pas mis au mieux avec Roland. Mademoiselle Manon Philippon, ajouta-t-il avec un accent de mépris, lui aura raconté la chose à sa manière. Il reste donc Garat, le ministre de la Justice.

— Et comment es-tu avec celui-là ?

— Oh ! celui-là n'a rien à me refuser.

— C'est Garat justement qui a proposé, le 9 octobre dernier, la loi qui prononce la peine de mort contre les émigrés pris les armes à la main et leur exécution immédiate, n'est-ce pas ?

— C'est lui.

— Eh bien ! qu'il me charge de rechercher l'identité du seigneur de Chazelay, pris à Mayence le 21 et fusillé le 22. Bien entendu que la mission est tout honoraire, et que je ferai les recherches à mes frais.

— La chose a l'importance que tu lui donnes ?

— Il y va de mon bonheur.

— Tu auras ta mission demain.

Jacques Mérey avait lu le soir même dans le Moniteur :

« Le chef d'une petite bande d'émigrés, après avoir combattu en Champagne avec ses hommes, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire de ce côté-là, est venu vers les premiers jours d'octobre s'enfermer dans la ville de Mayence.

» Mais la ville de Mayence s'étant rendue le 21 octobre dernier, et aucune condition n'ayant été stipulée par le gouverneur

en faveur des émigrés, M. de Chazelay a été pris les armes à la main et, en vertu de la loi du 9 octobre, fusillé dans les vingt-quatre heures.

» On dit que le seigneur de Chazelay possédait de grands biens dans le département de la Creuse, aux environs de la ville d'Argenton.

» Encore un bel héritage pour la République ! »

Le lendemain, Jacques Mérey avait sa mission signée Garat, mission à laquelle il pouvait consacrer depuis le 26 octobre jusqu'au 10 novembre inclusivement.

En conséquence, sans perdre un seul instant, il repartit pour Mayence avec une lettre de recommandation du général Dumouriez pour le général Custine.

La veille de son départ, sur la proposition de Garnier (de Saintes), la Convention avait rendu un décret qui bannissait les émigrés à perpétuité et qui punissait de mort ceux qui rentraient en France – sans distinction d'âge ni de sexe.

q

Chapitre 30 Une lettre d'Éva

Jacques Mérey n'avait pas perdu un instant : à dix heures du matin, des chevaux de poste étaient attelés à une solide calèche de voyage ; et lui, attendait sa mission en costume de voyageur.
À onze heures du matin, Danton lui remettait l'ordre signé Garat, les deux amis s'embrassaient, et à onze heures cinq minutes,

après avoir recommandé à Danton de veiller sur la santé de sa femme, Jacques Mérey criait au postillon :

— Route d'Allemagne !

C'était celle qu'il venait de faire à son retour avec Dumouriez.

Il revit Château-Thierry, Châlons. Il salua en passant le champ de bataille de Valmy, encore tout bosselé de tombes. Il trouva Verdun occupé, par une trop grande rigueur peut-être, à faire oublier sa trop grande faiblesse. Les représailles commençaient : les malheureuses jeunes filles, dont la plupart, sans comprendre la grandeur d'un pareil crime, avaient été ouvrir les portes au roi de Prusse, étaient arrêtées et l'on instruisait leur procès. On sait que plus tard elles furent exécutées.

Il entra dans le Palatinat par Kaiserlautern et arriva à Mayence le troisième jour après son départ ; il avait fait deux cents lieues en soixante heures.

Mais le général Custine avait continué sa marche, et il était déjà à Francfort-sur-le-Mein.

Jacques Mérey s'informa auprès des officiers restés en garnison à Mayence, s'il n'était pas à leur connaissance que les émigrés pris les armes à la main eussent été fusillés.

Le fait était exact, et la chose avait même fait une profonde sensation dans la ville ; le décret était du 9, et c'était la première fois qu'il était appliqué.

Il l'avait été dans toute sa rigueur. Aucun des sept accusés n'avait échappé à la peine capitale.

Il demanda les noms de ces malheureux : on les avait oubliés.

Enfin on lui dit qu'un des officiers qui avaient fait partie du conseil de guerre était encore à Mayence, et on lui donna son nom et son adresse.

Jacques Mérey alla le trouver.

L'officier, qui était un capitaine, se rappelait parfaitement que le chef des six cavaliers émigrés avait déclaré se nommer Charles-Louis-Ferdinand de Chazelay ; mais, en tout cas, il trouverait le dossier dans les mains du rapporteur, qui était le plus jeune membre du conseil, et qui appartenait comme officier d'ordonnance à la maison militaire du général Custine.

Or, nous l'avons dit, le général était à Francfort.

Jacques Mérey s'était muni des noms du jeune officier, il se nommait Charles André.

Le lendemain, au point du jour, Jacques Mérey se présenta chez le général ; il était déjà levé et s'apprêtait à passer une revue de son corps d'armée.

Son titre de représentant du peuple effraya d'abord quelque peu Custine. Custine appartenait comme Dumouriez, par ses antécédents, au parti royaliste, et si son bras avait loyalement combattu, peut-être sa conscience n'avait-elle pas toujours été de l'avis de son bras.

La lettre de Dumouriez le rassura. Ce fut donc avec un grand allégement du cœur qu'il fit appeler l'officier d'ordonnance Charles André, et lui donna l'ordre de mettre à la disposition de Jacques Mérey tous les documents qu'il pouvait avoir sur le ci-devant seigneur de Chazelay.

Le jeune officier promit d'être à l'hôtel d'Angleterre dans une demi-heure, avec le dossier du mort et les papiers qui avaient été trouvés sur lui et qui constataient son identité.

Il tint parole.

Ces papiers consistaient dans son interrogatoire, dans le procès-verbal d'exécution, et dans trois lettres à lui écrites par sa sœur, ex-chanoinesse à Bourges.

L'interrogatoire était conçu en ces termes :

« Le 21 octobre, à huit heures du soir, a comparu devant le Conseil de guerre établi dans la ville de Mayence pour juger les émigrés pris les armes à la main, le ci-devant seigneur de Chazelay, lequel a répondu de la façon suivante aux questions qui lui ont été faites :

» D. Vos noms, prénoms et qualités ?

» R. Charles-Louis-Ferdinand, seigneur de Chazelay.

» D. Votre âge ?

» R. Quarante-cinq ans.

» D. Le lieu de votre naissance ?

» R. Le château de Chazelay, près Argenton.

» D. Pourquoi avez-vous quitté la France ?

» R. Pour ne pas être complice des crimes qui s'y commettaient.

» D. Où avez-vous été en quittant la France ?

» R. Me joindre au corps des émigrés qui servait en Champagne sous le prince de Ligne.

» D. Quand avez-vous quitté la Champagne ?

» R. Huit jours après la bataille de Valmy, quand j'ai su de la bouche même de M. de Calonne que la retraite était décidée.

» D. Pourquoi quittiez-vous la Champagne ?

» R. Parce qu'il n'y avait plus rien à y faire.

» D. Et vous êtes venu à Mayence pour y prendre de nouveau du service contre la France ?

» R. Non pas contre la France, mais contre le gouvernement qui la déshonore.

» D. Vous connaissez le décret de la Convention du 9 octobre, qui condamne à la peine de mort tout émigré pris les armes à la main ?

» R. Je le connais mais ne le reconnais pas.

» D. Vous n'avez rien à dire pour votre défense ?

» R. Né royaliste et catholique, je meurs royaliste et catholique, c'est-à-dire dans la foi de mes pères.

» Le prévenu éloigné, le conseil a délibéré ; mais comme Charles-Louis-Ferdinand, ci-devant seigneur de Chazelay, n'a rien dit qui pût appuyer sa défense, et qu'au contraire il a été pour ainsi dire au-devant du châtiment qu'il avait mérité, il a été condamné à l'unanimité à la peine de mort.

» Le condamné, rappelé devant le conseil, a entendu tranquillement la lecture de son arrêt et a répondu par le cri de “Vive le roi !” à la demande à lui faite s’il n’avait rien à ajouter ou à réclamer.

» Le lendemain, au point du jour, il a été fusillé et enterré dans les fossés de la citadelle. »

Jacques Mérey resta quelque temps absorbé en lui-même par cette lecture.

La conduite du seigneur de Chazelay en face du tribunal qui le jugeait était celle d’un mauvais patriote, c’est vrai, mais d’un gentilhomme brave et loyal qui, ayant engagé son serment au roi, tient son serment à la rigueur.

Comment cette foi politique se trouvait-elle dans le même homme qui, vis-à-vis de lui, avait manqué à toutes les lois de la délicatesse ?

C’est que la plupart du temps, chez l’homme, la conscience n’est qu’une affaire d’éducation ; l’éducation de la noblesse en général lui traçait des devoirs pour ce qui était au-dessus d’elle, mais laissait la plus grande latitude pour ce qui était au-dessous.

Or, dans l’esprit du seigneur de Chazelay, un médecin de village était tellement au-dessous de lui, que sa conscience, qui lui avait si courageusement fait affronter la mort pour un principe politique, ne lui avait rien inspiré en faveur du grand principe moral qu’il avait violé.

Le droit divin n’était pas seulement pour les rois, il était aussi pour la noblesse, et, de même que le roi régnait de droit divin sur

la noblesse, la noblesse régnait de droit divin sur ce qu'elle appelait le peuple.

— Pardon, lieutenant, dit le docteur, après avoir roulé pendant un instant ces pensées dans son cerveau et en avoir tiré les déductions que nous en avons tirées nous-même, mais ne m'avez-vous pas dit que trois lettres étaient jointes au dossier de M. de Chazelay ?

— En effet, les voici, dit le jeune officier.

— Est-ce une indiscrétion que de demander à en prendre connaissance ?

— Aucunement ; j'ai ordre de vous communiquer les pièces, et même de vous en laisser prendre les copies.

— Ces lettres, disiez-vous, étaient de mademoiselle de Chazelay, ex-chanoinesse aux Augustines de Bourges.

— Voulez-vous me permettre de vous les passer par rang de date ?

Jacques Mérey fit un signe affirmatif.

La première était du 16 août ; elle disait :

« Mon très cher et très honoré frère,

» Je suis revenue à Bourges avec le précieux dépôt dont vous m'avez chargée.

» Mais jusqu'à présent je ne puis, en vérité, l'apprécier que du côté physique ; quant au côté moral, je n'ai reçu de vous qu'une belle créature sans initiative et sans volonté, ne répondant pas à

son nom d'Hélène et ne donnant signe d'intelligence qu'à celui d'Éva.

» Au nom d'Éva, en effet, son œil brille un instant ; elle l'arrête sur la personne qui l'a prononcé ; mais comme cette personne n'est pas celle qu'elle cherche, son œil se referme aussitôt et elle retombe dans sa somnolence habituelle.

» Je vous demande donc la permission de continuer à l'appeler Éva, puisque c'est le seul nom auquel elle réponde.

» Vous me dites, dans votre lettre reçue ce matin, que vous êtes décidé à quitter la France et à aller prendre du service à l'étranger, et vous voulez bien, sur cette grande résolution, prendre l'avis d'une pauvre servante du Seigneur.

» Mon avis est qu'un Chazelay, dont les ancêtres ont participé à deux croisades, et qui porte d'azur à la croix pattée d'argent, cantonnée d'une fleur de lys d'or, ne doit point pactiser, même par sa présence, avec les choses qui se passent aujourd'hui.

» Partez donc, et quand vous trouverez à propos que nous allions vous rejoindre, écrivez-moi ; vos ordres seront ponctuellement exécutés.

» Votre sœur obéissante et qui vous aime,

» Marie de Chazelay,

» En religion Sœur Rosalie. »

Cette lettre était déjà de la plus haute importance pour Jacques Mérey. Il savait quelle profonde douleur avait ressentie Éva de leur séparation. L'amour est égoïste jusqu'à la cruauté. La douleur d'Éva mettait un baume sur la sienne.

Le jeune officier lui passa la seconde.

Elle était conçue en ces termes :

« Très cher et très honoré frère,

» C'est avec un grand bonheur que j'ai appris que vous étiez arrivé à Verdun, où vous êtes du moins en sûreté. J'ai été enchantée de l'accueil que S. M. le roi de Prusse vous a fait, et ne puis qu'applaudir à la résolution que vous avez prise d'entrer dans les volontaires du prince de Ligne ; c'est un noble seigneur de vieille souche, un vrai prince du saint-empire ; ce doit être, d'après son âge et le portrait que vous m'en faites, le fils de Charles-Joseph, le petit-fils de Claude de l'Amoral second ; son père, Charles-Joseph, était un des plus braves et des plus spirituels gentilshommes qui aient existé. Un Chazelay peut servir sans déroger sous un l'Amoral.

» Hélène va un peu mieux, quoiqu'elle s'obstine à ne pas répondre à ce nom qu'elle semble ne pas connaître. Au reste, depuis le jour où je l'ai emmenée du château de Chazelay, pas un mot n'est sorti de sa bouche. Elle a commencé à prendre quelques cuillerées de potage, qui, avec un ou deux verres de sirop qu'elle avale par jour, suffisent à la soutenir. Hier, au lieu de la faire asseoir à la fenêtre donnant sur la cour, je l'ai fait asseoir à celle donnant sur le jardin. À la vue de la verdure et du petit cours d'eau qui l'arrose, elle a jeté un faible cri, s'est soulevée sur son fauteuil et est retombée en disant d'une voix désespérée : Non ! non ! non ! Je ne sais ce qu'elle voulait dire, mais au moins elle a parlé.

» Comme je crois qu'il y a beaucoup de mauvaise volonté dans ce mutisme et d'entêtement dans cette prostration, ayant enten-

du du bruit dans la chambre de votre fille avant-hier, après que Jeanne l'eût mise au lit, hier soir, je me ménageai, à l'aide d'un trou pratiqué dans la boiserie, la facilité de voir ce qu'elle faisait lorsque Jeanne fut sortie de sa chambre.

» Elle se leva et en s'appuyant aux meubles elle alla s'agenouiller sur le prie-Dieu placé au-dessous du crucifix qui est entre les deux fenêtres, et là, je ne sais si ce fut des lèvres ou du cœur, car je n'entendis rien, là elle fit ou parut faire une longue prière.

» Il paraît que cet homme près duquel elle est restée trop longtemps, pour son malheur, n'était pas dénué de tout sentiment chrétien, puisque la pauvre enfant cherche un refuge en Dieu et prie.

» Voilà pour le moment tout ce que j'ai à vous dire. J'espère que cette lettre, que j'adresse à Verdun avec ordre de faire suivre, vous arrivera.

» Marie de Chazelay,

» En religion Sœur Rosalie. »

Jacques Mérey tendit vivement la main pour avoir la troisième lettre.

Voici ce qu'elle contenait :

« Très cher et très honoré frère,

» D'après ce que vous me dites de la victoire des Prussiens à Grand-Pré et de la déroute de l'armée française, ce n'est pas nous qui irons vous rejoindre en Allemagne, mais vous qui, dans quelques jours, serez à Paris.

» Hélas ! vous y arriverez trop tard pour empêcher les crimes abominables qui ont été commis, mais à temps du moins pour les venger.

» Notre pauvre roi et la famille royale sont, comme vous le savez, prisonniers au Temple. On parle de mettre l'élu du Seigneur en jugement ; mais le Seigneur pressera votre marche pour que ce crime atroce, le plus odieux de tous, ne s'accomplisse pas.

» Il n'y aurait rien d'étonnant que ce fût cet homme que vous avez cru reconnaître à la lueur d'un coup de pistolet qui fût en effet dans les rangs des républicains. Il a été nommé, comme vous le savez, membre de la Convention, et j'ai lu sur un journal qu'il était parti pour l'armée de l'Est avec une mission pour Dumouriez.

» Hélène a essayé de mettre une lettre à la poste ; mais elle a si peu de jugement que, sans penser que Jeanne, au lieu de la porter à la poste, me la remettrait, elle l'a confiée à Jeanne.

» Jeanne me l'a apportée comme une honnête fille qu'elle est. C'est le fruit d'une tête en délire. Je vous l'envoie pour que vous puissiez juger par vous-même de la folle passion de cette enfant et de la nécessité de lui faire quitter la France le plus tôt possible, si, contre notre attente, vous n'étiez pas dans quelques jours à Paris.

» Inutile de vous dire que j'ai recommandé à Jeanne d'assurer Hélène que sa lettre avait été mise à la poste ; il en sera de même de toutes celles qu'elle continuera de lui écrire. »

Jacques Mérey jeta un cri ; il venait de reconnaître entre les deux pages de la lettre de mademoiselle de Chazelay l'écriture

d'Éva.

Il jeta de côté la lettre de mademoiselle de Chazelay et dévora les lignes suivantes :

« Mon ami, mon maître, mon roi – je dirais mon Dieu si je ne devais pas garder Dieu pour le supplier de te réunir à moi.

» J'ai voulu mourir quand j'ai compris que nous étions séparés et que l'on m'a dit que c'était pour toujours.

» Mon père ou a eu peur de ma résolution ou s'est lassé de mes plaintes. À tout ce que l'on me disait je répondais par ton nom adoré, ou par ces mots : Je l'aime !

» Il a fait venir ma tante, la chanoinesse de Bourges, et il m'a donnée à elle pour qu'on veille sur moi.

» On me croit folle. Peu s'en faut que je ne le sois, et j'ai mes idées bien troubles. Si ce n'est que je te vois sans cesse devant mes yeux et que je sais que tu vis, je me croirais morte et déjà dans le pays des ombres, tant tout me paraît gris, terne, impalpable. Cela doit être ainsi quand le cœur est mort et qu'on est enfermé dans le tombeau.

» Quitter le château de Chazelay a été pour moi une nouvelle douleur. Là je n'étais qu'à trois ou quatre lieues de toi, mon bien-aimé, et à chaque porte qui s'ouvrait je croyais que c'était toi qui allais paraître.

» En montant dans la voiture, ou plutôt quand on m'a portée dans la voiture, je me suis évanouie ; depuis lors je n'ai jamais bien complètement repris mes sens.

» Le second jour de mon arrivée à Bourges, on m'a fait asseoir à la fenêtre du jardin au lieu de me faire asseoir à celle de la rue. Là j'ai jeté un cri de joie et il m'a semblé qu'un rayon de lumière m'inondait et que je me trouvais en face de notre Éden. Il y avait une pelouse comme la nôtre, pas de tonnelle de tilleul, pas d'arbre de la science, et surtout pas de Jacques Mérey.

» Ô mon bien-aimé, je n'ai qu'une pensée, je n'ai qu'une espérance, je ne fais à Dieu qu'une prière :

» Te revoir !

» Si je ne te revois, je mourrai. Mais, sois tranquille, auparavant je ferai tout au monde pour te rejoindre.

» Je procède de toi, j'allais à toi, sans toi il n'y a plus de moi.

» Éva. »

— Oh ! monsieur, s'écria Jacques Mérey, vous avez dit, n'est-ce pas, que je puis copier les pièces dont je désirerais avoir le double ?

— Faites mieux, interrompit le jeune officier qui comprenait le désir du docteur, laissez-nous copie de cette lettre, que vous certifierez conforme, et gardez l'original.

Jacques Mérey jeta les bras au cou du jeune officier, voulut lui répondre pour le remercier, mais les larmes étouffèrent sa voix.

Il baisa vingt fois la lettre d'Éva, puis, d'une main tremblante, il commença à la copier.

La lettre copiée, il l'appuya sur son cœur.

— Monsieur, dit-il au jeune officier, je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire pour moi.

L'officier paraissait avoir quelque chose à lui dire.

Mais il hésitait.

Jacques vit son hésitation et la comprit.

— Monsieur, lui dit-il, je n'ai pas besoin de vous dire que j'aime la fille de M. de Chazelay et que c'est moi qu'elle aime. Cette lettre que la mort de son père fait passer dans mes mains d'une si douloureuse façon m'était adressée, comme mon nom deux fois répété dans la lettre en fait foi. Je vais rentrer en France et faire tout au monde pour revoir la pauvre enfant qui sans moi est perdue. Savez-vous quelque chose de plus que ce que vous m'avez dit ?

— Monsieur, répondit le jeune officier, je me compromets en vous avouant tout cela ; mais je suis sûr que vous me garderez le secret. C'est moi qui ai commandé le feu le matin de l'exécution, et, sur le terrain même où elle allait avoir lieu, M. de Chazelay m'a remis une lettre pour sa sœur, en me priant de la lui faire passer comme sa volonté dernière. Je lui ai promis de mettre la lettre à la poste, et je lui ai tenu ma parole.

— Et, demanda Jacques Mérey, en recevant votre promesse, il n'a rien dit ?

— Il a murmuré ces mots : « Peut-être arrivera-t-elle à temps. »

Jacques Mérey sonna, baisa une dernière fois la lettre d'Éva, la mit sur son cœur, embrassa le jeune officier, fit mettre des che-

vaux de poste à sa voiture, passa au quartier général pour remercier Custine et lui serrer la main ; puis, avec le même laconisme que, trois jours auparavant, il avait dit : Route d'Allemagne, il dit : Route de France.

Et la voiture partit avec une égale rapidité.

q

Chapitre 31 Recherches inutiles

Jacques Mérey, à son retour, traversa la France avec la même vitesse qu'à son départ. Seulement, à Kaiserslautern, au lieu de prendre la route de la Champagne par Sainte-Menehould, il prit celle de la Lorraine par Nancy.

Il allait droit à Bourges.

En arrivant à l'hôtel de la Poste, il s'informa si l'on connaissait à Bourges une demoiselle de Chazelay, ex-chanoinesse.

À cette demande, le maître de poste s'approcha.

— Citoyen, dit-il (le 10 du même mois d'octobre, dont on gagnait la fin, un décret avait substitué les noms de citoyen et citoyenne aux appellations de monsieur et de madame), citoyen, nous connaissons parfaitement la personne dont vous vous informez, seulement elle n'est plus à Bourges.

— Depuis quand ? demanda Jacques Mérey.

— Tenez-vous à le savoir d'une façon positive ?

— Très positive. Je viens de faire plus de quatre cents lieues pour la voir.

— Je vais vous dire cela d'après mon registre.

Le maître de poste alla consulter son registre et cria de l'intérieur :

— Elle est partie le 23, à quatre heures de l'après-midi.

— Seule ou accompagnée ?

— Accompagnée de sa nièce, que l'on disait très malade, et d'une femme de chambre.

— Vous êtes sûr qu'elles étaient trois ?

— Parfaitement, car je leur ai fait observer qu'elles pouvaient ne mettre que deux chevaux à la voiture et payer le troisième en l'air1 ; ce à quoi la chanoinesse a dit : « Mettez-en trois, mettez-en quatre, s'il le faut, nous sommes pressées. » Alors je leur ai mis leurs trois chevaux et elles sont parties.

— Pour où sont-elles parties ?

— Je n'en sais, ma foi ! rien.

— Vous devez le savoir.

— Comment cela ?

— Je présume que vous ne vous êtes pas exposé à donner des chevaux sans vous être fait présenter le passeport.

— Oh ! pour un passeport, elles en avaient un, seulement pour quel pays ? le diable m'emporte si je me le rappelle !

— Ce serait fâcheux, mon ami, dit gravement Jacques Mérey, si vous l'aviez oublié.

— Dans tous les cas, si vous y tenez absolument, vous pourrez le savoir à la préfecture qui l'a délivré.

— C'est vrai, dit Jacques Mérey.

Et, comme il n'avait pas de temps à perdre :

— À la préfecture ! cria-t-il.

Le postillon monta la rue au galop, et au galop entra dans la cour.

Jacques Mérey sauta rapidement à terre ; mais pensant qu'il fallait faire plus de façons avec un préfet qu'avec un maître de poste, il se munit de la lettre de Garat qui le chargeait de rechercher l'identité du seigneur de Chazelay, et, sa lettre à la main, il entra dans le cabinet du préfet.

— Citoyen préfet, dit-il, je suis chargé par le ministre de la Justice, dont voici l'ordre, de constater l'identité du ci-devant seigneur de Chazelay, qui a été fusillé le 20 du présent mois à Mayence. J'arrive de Mayence, où cette identité a été constatée ; mais ma mission ne s'arrêtait point à lui ; elle s'étendait aux autres membres de sa famille, à sa sœur et à sa fille, qui habitent Bourges.

— Mais qui ne l'habitent plus, monsieur ; elles sont parties le 24 de ce mois-ci.

— Et où sont-elles allées ?

— Je ne pourrais pas vous le dire précisément ; leur passeport était pour l'Allemagne.

— Sans désignation de ville ?

— Sans désignation de ville. Je l'ai délivré sur le certificat du médecin constatant que la jeune fille malade avait besoin de prendre les eaux d'Allemagne.

— Et quel est le médecin qui soignait la jeune fille ?

— Un excellent médecin, très patriote, M. Dupin.

— Seriez-vous assez bon pour me dire où demeure M. Dupin ?

— Tout près, rue de l'Archevêché.

Jacques Mérey salua le préfet, et se fit conduire chez M. Dupin.

Là, le même interrogatoire recommença et faillit amener les mêmes réponses ; mais, pressé de questions, le médecin voulut bien se rappeler qu'il avait désigné les eaux de Baden ou de Wiesbaden, seulement il ne se rappelait plus lesquelles.

Restait à Jacques Mérey à s'assurer, chose par laquelle il eût dû commencer peut-être, si quelque âme vivante n'était point restée à la maison qui pût donner des nouvelles de celles qui l'habitaient.

Mais le postillon fit observer à Jacques Mérey que, s'il le tenait une heure encore ainsi, il arriverait à lui faire doubler sa poste, ce qui était défendu par les statuts de l'administration.

Jacques Mérey reconnut la vérité de l'observation et se fit ramener hôtel de la Poste.

Là, le docteur s'informa de la demeure de mademoiselle de Chazelay.

Elle habitait la maison n° 23 de la rue du Prieuré.

Jacques prit un gamin qui était commissionnaire à l'hôtel et se fit conduire.

La maison n° 23 de la rue du Prieuré était hermétiquement close.

Le gamin frappa à toutes les portes et à toutes les fenêtres ; fenêtres et portes restèrent fermées.

Une voisine sortit et répéta ce que Jacques Mérey savait déjà, c'est-à-dire que le 23, vers quatre heures de l'après-midi, ces dames étaient parties.

Elles avaient tout fermé, emporté toutes les clefs, et la chanoinesse, interrogée sur son retour probable, avait dit qu'elle allait rejoindre son frère en Allemagne et qu'elle ignorait si elle reviendrait jamais.

Par la date du départ, il était évident qu'elles ignoraient encore la mort de M. de Chazelay.

Maintenant, qu'était devenue la lettre qu'il avait écrite à l'heure de sa mort ?

Le facteur passait.

Jacques Mérey l'appela.

— Mon ami, demanda Jacques Mérey, mademoiselle de Chazelay a-t-elle dit en partant où il fallait lui adresser ses lettres ?

— Non, monsieur, répondit le facteur.

— Elles en ont reçu une cependant depuis leur départ.

— Elles ne l'ont pas reçue, dit le facteur, puisqu'elles n'y étaient pas.

— Je te remercie de m'avoir fait remarquer que j'étais encore plus bête que toi, mon ami, lui dit Jacques Mérey. Mais cette lettre, qu'en as-tu fait ?

— Bon ! comme elle était affranchie, je l'ai lancée par-dessous la porte ; quand ces dames reviendront, elles la trouveront.

Jacques Mérey fit un geste d'impatience ; le facteur le remarqua.

— Pourquoi donc aussi affranchissent-ils leurs lettres ? dit-il. Du moment où les lettres sont affranchies, la poste ne s'en occupe plus.

Et le facteur passa son chemin, enchanté d'avoir laissé derrière lui cette maxime tout à la louange de l'administration des postes.

Le gamin approcha sa joue des pavés et regarda par-dessous la porte.

— Tiens, dit-il, on la voit, la lettre. Rien ne serait plus facile que de l'attirer avec une baguette.

— Mon ami, dit Jacques Mérey après avoir réfléchi un instant, cette lettre n'est point à moi, cette lettre n'est point pour moi, je n'ai pas le droit de la lire.

Et il lui donna six francs en remerciement de la peine qu'il avait prise de l'accompagner.

Puis il rentra et se fit servir à dîner.

Mais, tout en dînant, il lui vint une idée.

Comme le petit commissionnaire, pour les six francs qu'il avait reçus, croyait devoir rester pour toute la journée au service du voyageur, et qu'il se tenait à la porte de la salle à manger son chapeau à la main :

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda Jacques.

— Francis, monsieur, pour vous servir, répondit l'enfant.

— Va me chercher le postillon qui, le 23, a conduit mademoiselle de Chazelay.

— Je le connais, dit le gamin, c'est Pierrot.

— Tu en es sûr ?

— Si j'en suis sûr ! à preuve qu'il m'a donné un coup de fouet parce que j'avais ramassé et que je mangeais une prune qui était tombée du panier de provisions de mademoiselle Jeanne.

Et Jacques se rappela en effet que, dans une de ses trois lettres à son frère, mademoiselle de Chazelay désignait sa femme de chambre sous le nom de Jeanne.

— Eh bien ! va me chercher Pierrot, garçon, dit Jacques au commissionnaire.

Pierrot accourut avec une promptitude qui annonçait que Francis lui avait parlé des façons libérales du voyageur.

Le postillon avait le visage souriant.

— C'est toi, lui demanda Jacques, qui as conduit la voiture de mademoiselle de Chazelay, le 24 octobre dernier, à trois heures de l'après-midi ?

— Mademoiselle de Chazelay ? attendez donc, dit Pierrot, une vieille à mine de religieuse, avec une femme de chambre et une jeune fille qui avait l'air malade, n'est-ce pas ?

— C'est cela, dit Jacques Mérey.

— Tu sais bien, Pierrot, que tu m'as donné un coup de fouet ?

— Je ne m'en souviens plus, dit Pierrot.

— Ah ! mais moi je m'en souviens, dit Francis.

— Ça devait être moi, ça devait être moi, dit le postillon en essuyant sa bouche avec la manche de sa veste, geste familier aux Berrichons.

— Alors tu te rappelles qu'elles ont pris la route de Dijon ?

— Oh non ! pas tout à fait.

— Alors celle d'Auxerre ?

— Non plus, dit Pierrot en secouant la tête, oh ! vous n'y êtes pas.

— Comment, je n'y suis pas ?

— Je ne voudrais pas vous contrarier, mais vous me demandez la vérité, n'est-ce pas ? faut que je vous la dise.

— Vous ne me contrariez pas, mon ami ; au contraire, vous me rendrez service en m'indiquant la véritable route qu'elles ont prise. Il faut que je les rejoigne, comprenez-vous ? pour une affaire de la plus haute importance.

— Ah bien ! si vous voulez les rejoindre, ça n'est ni sur la route de Dijon, ni sur la route d'Auxerre qu'il faut courir.

— Mais sur laquelle alors ?

— C'est tout l'opposé, sur celle de Châteauroux.

Un éclair passa dans l'esprit de Jacques.

— Ah ! dit-il, elles sont allées au château de Chazelay. Les chevaux à ma voiture, mon ami, les chevaux tout de suite !

— Bon, dit Pierrot, c'est justement à mon tour de conduire.

Et il s'élança dans la cour. Francis disparut en même temps que lui.

Un quart d'heure après, les chevaux étaient à la voiture et Pierrot en selle.

Jacques Mérey paya sa dépense, chercha des yeux son petit commissionnaire pour lui donner le reste de la monnaie que lui avait rendue le maître de poste, mais il ne le vit nulle part.

La voiture partit au grand trot, ce qui était la preuve toujours que Francis n'avait pas gardé le secret sur son écu.

Mais, en sortant de la ville, Jacques Mérey vit son commissionnaire qui lui barrait la route.

Il tenait une lettre à la main.

Sur ses signes réitérés qu'il avait quelque chose à dire à son voyageur, Pierrot arrêta sa voiture.

Le gamin sauta lestement sur le marchepied.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda Jacques Mérey.

— Il y a, répondit Francis, que, puisque vous allez courir après mademoiselle de Chazelay jusqu'à ce que vous la rejoigniez, il vaut mieux lui porter sa lettre que de la laisser sous la grand-porte. Elle a plus de chance pour arriver.

— Eh bien ? demanda Jacques Mérey.

— Eh bien ! la voilà, dit Francis en jetant la lettre dans la voiture, en sautant au bas du marchepied, et en criant à Pierrot : « Fouette, postillon. »

Jacques Mérey réfléchit que ce que venait de lui dire l'enfant était plein de logique ; que la lettre que venait de lui remettre Francis contenait, selon toute probabilité, les dernières volontés du père d'Éva ; qu'en la laissant où elle était, le vent et la pluie l'auraient bientôt rendue illisible ; que mieux valait donc que, dépositaire fidèle, il la conservât intacte et inconnue jusqu'au moment où il la remettrait à l'une des deux personnes qui avaient le droit de l'ouvrir, à Éva ou à mademoiselle de Chazelay.

Il la mit en conséquence dans la poche secrète de son portefeuille.

q

Chapitre 32 La maison vide

Jacques Mérey ne s'était pas trompé. Mademoiselle de Chazelay était bien venue à Argenton, et, comme il était impossible d'aller en voiture au château, elle avait loué trois chevaux à la seule auberge de la ville, et s'était fait conduire à Chazelay par des hommes conduisant les trois montures au pas.

Les trois femmes y avaient passé une nuit, et le lendemain elles étaient revenues.

Puis on avait remis les chevaux de poste à la voiture, et cette fois on était parti pour La Châtre, Saint-Amand, Autun, la Bourgogne, etc., etc.

Or, comme mademoiselle de Chazelay avait cinq jours d'avance sur Jacques Mérey ; comme, n'ayant pas reçu la dernière lettre de son frère qui lui annonçait son exécution, elle n'avait pu qu'obéir à l'avant-dernière lettre dans laquelle il lui ordonnait sans doute de le rejoindre ; comme les eaux de Baden-Baden ou de Weisbaden n'étaient qu'un moyen d'ouvrir aux trois fugitives les portes de l'Allemagne, Jacques Mérey, brisé de fatigue, ayant fait plus de six cents lieues par de mauvaises routes, ne jugea point urgent de se remettre en voyage, et se fit descendre à la porte de sa maison, si longtemps appelée la maison mystérieuse, et qui n'était plus que la maison vide.

Il y avait un peu plus de deux mois qu'il l'avait quittée.

Au bruit de la voiture s'arrêtant devant la porte, la vieille Marthe accourut et jeta un grand cri.

Elle avait cru ne jamais revoir son maître.

Lorsque Jacques Mérey fut entré et que la porte se fut refermée, il s'arrêta au bas de l'escalier, ne sachant où aller d'abord et tiré de tous côtés par ses souvenirs.

Sa mémoire réunissait dans un seul embrassement ces sept années qui, aujourd'hui qu'elles étaient écoulées, semblaient n'avoir eu que la durée d'un jour.

Il voyait Éva depuis le moment où il l'avait déroulée sur le tapis aux yeux de Marthe, objet informe, être inachevé, jusqu'à celui où elle avait été si cruellement arrachée de ses bras par un homme que la mort avait arraché de la vie avec la même cruauté, la même impitoyable froideur.

Et, quoiqu'elle ne fût plus dans la maison, elle y flottait comme flotte une ombre invisible, et perceptible cependant, aux lieux que son corps a habités.

Tout était comme Jacques Mérey l'avait laissé. Il monta d'abord à la chambre d'enfant d'Éva, et retrouva le berceau dans lequel elle était restée de sept à dix ans, c'est-à-dire à cette époque végétative de la vie où, chrysalide d'amour, la beauté et l'intelligence luttaient tout ensemble contre la laideur et le néant.

Puis à sa chambre de jeune fille, où elle commença devant le miroir magique à dérouler et à nouer ses longs cheveux en cambrant sa taille de roseau aussi onduleuse que ces beaux torses de Jean Goujon, dont les bras soutiennent des corbeilles tandis que le bas du corps se perd et se divinise dans les draperies.

Puis de là il monta dans l'atelier, où l'orgue était resté ouvert et muet ; il se rappela le jour où, à la suite d'une commotion électrique qui l'avait enveloppée d'un fluide vivifiant, elle était allée

d'elle-même au piano, et, à son éternel étonnement, avait joué les mesures indécises, mais reconnaissables, d'un air entendu la veille. Là étaient les livres où ses yeux avaient déchiffré le premier mot, et lorsqu'il s'approcha sans le voir du haut de l'armoire où il était couché, le chat inapprivoisable bondit sur la fenêtre par laquelle il avait l'habitude de fuir.

Là, pêle-mêle sur les chaises, étaient les livres dans lesquels elle avait étudié la chimie, l'astronomie, la botanique ; le dernier qu'elle avait ouvert, encore à l'endroit où la lecture s'était arrêtée.

Je ne connais pas d'endroits sous le vaste dôme des cieux où tombe du passé une mélancolie plus douce que dans une chambre devenue vide par une longue absence ou par la mort, après avoir été habitée, vivifiée, animée par une belle créature de quinze ans ; son essence juvénile a passé dans tout ; son haleine, l'émanation qui flotte autour de toute sa personne, composent une atmosphère à part qui vous fait amoureux avant qu'on ne sache même ce que c'est que l'amour.

Et qu'est-ce alors, quand on le sait !

Les bras tendus, car un voile flottait devant ses yeux, Jacques Mérey, ne la voyant plus au milieu de cette vapeur qui semblait, comme le nuage de Virgile, cacher une déesse, Jacques Mérey alla instinctivement à l'orgue et posa au hasard, on l'eût cru du moins, ses deux mains sur les touches.

Un frémissement sonore s'échappa de l'instrument divin ; pendant dix minutes, Jacques Mérey n'en tira que des harmonies, au milieu desquelles une plainte revenant sans cesse laissait tomber une larme sur le cœur, éveillant la même sensation que,

dans un caveau sombre, fait éprouver la goutte d'eau qui tombe régulièrement dans un bassin de cristal.

Au bout de quelques instants cette plainte mélodieuse fut insuffisante, elle se traduisit par le nom d'Éva ; mais, à peine Jacques Mérey l'avait-il prononcé trois fois, qu'il ne put supporter ce crescendo de douleur et que son cœur éclata en sanglots.

Le docteur s'élança hors de la chambre sans avoir rien vu de ses anciens instruments de chimie : creusets à poussière de mercure, cornues impuissantes et oubliées, matrice rouge de cinabre, aux rebords de laquelle s'est figée une écume d'argent vermeil, vase dans lequel le carbone pur a commencé de se transformer en diamant, il oublia tout. Ce nom d'Éva était le glas funèbre qui mettait au tombeau tous ces rêves que la science avait caressés, comme Ixion la nuée de laquelle naquit le peuple fabuleux des Centaures.

En deux bonds il franchit l'escalier, et du troisième il se trouva dans le jardin.

Là ses souvenirs étaient non moins pressés, non moins vivants, non moins tendres, et, par conséquent, non moins douloureux.

Là était le ruisseau dans lequel, pour la première fois, elle se regarda en buvant ; la tonnelle où elle écoutait chanter le rossignol jusqu'à une heure du matin ; l'arbre où, pour la première fois, en se dressant pour cueillir la pomme vermeille, elle s'aperçut qu'elle était nue et rougit de pudeur.

Et Jacques Mérey allait du ruisseau à la tonnelle, de la tonnelle à l'arbre de la science, se disant que son espoir était insensé,

et n'en espérant pas moins voir tout à coup apparaître Éva à l'angle de quelque buisson, au détour de quelque allée.

Mais ce fut surtout en s'approchant de la grotte que le cœur lui battit ; c'était là, au murmure de cette source, qui, avec le ruisseau échappé du pied de l'arbre de la science, alimentait la petite rivière du jardin, qu'appuyés tous deux à la roche moussue, Éva lui avait dit pour la première fois qu'elle l'aimait.

Cette voix chérie, cet accent mélodieux qui pénètre jusqu'au fond du cœur, ce mot pour lequel toutes les langues de la terre ont choisi leurs plus douces voyelles, leurs consonnes les plus euphoniques, ne l'entendrait-il plus ?

Pour lui seul n'y aurait-il plus de printemps, plus de soleil, plus d'amour ?

Dans quelle erreur profonde était-il lorsque, jeté dans ces débats solennels de la tribune qui faisaient et qui défaisaient des monarchies, dans ces grandes luttes de la guerre qui chassaient la terreur d'un camp dans l'autre et qui renvoyaient éclater sur l'Allemagne l'orage qui grondait sur la France, dans quelle erreur profonde était-il quand il avait espéré donner tout cela en pâture à son cœur, à la place de son amour ?

Oh ! son amour, il était, certes, depuis son départ d'Argenton, demeuré au fond de toute chose ; pas un jour, pas une heure, pas un instant, il n'avait cessé d'y songer, et voilà que, depuis qu'il était rentré dans cette maison, pas une seconde il n'avait pensé à ces grandes catastrophes au milieu desquelles il avait déjà joué et allait encore jouer un rôle.

Voilà qu'il avait oublié, comme si jamais ils n'eussent existé, Danton, Dumouriez, Kellermann, Valmy, le roi de Prusse, Brunswick, la Montagne, la Gironde, l'éloquent Vergniaud, madame Roland la sainte, madame Danton la martyre, l'immonde Marat laissant derrière lui chez Talma sa trace fétide, et le faible roi prisonnier au Temple, avec une femme coupable, deux enfants innocents, une sœur angélique.

Où retrouver Éva ? Vivre tous les jours qui lui restaient à vivre sans jamais entendre parler de princes ou de rois, sans jamais voir reluire au soleil l'or d'une épaulette ou la lame d'un sabre, sans savoir s'il y avait un monde autour de cette maison et de ce jardin qui étaient son univers, voilà le seul bonheur qu'il eût demandé à Dieu, s'il n'eût placé Dieu si haut, que nos douleurs les plus poignantes, comme nos joies les plus sublimes, ne pouvaient, partant de si bas, monter jusqu'à lui.

Nous avons raconté les rêves du jour, nous n'essayerons pas de peindre ceux de la nuit.

Le premier bruit qu'entendit Jacques Mérey dans la maison fut celui d'Antoine ouvrant sa porte et frappant du pied en criant :

— Cercle de vérité, centre de justice !

Jacques Mérey eut du bonheur à revoir celui à qui il avait rendu un éclair de raison, n'ayant pas pu lui rendre sa raison tout entière.

Derrière lui monta Baptiste, qu'il reconnut à son tour au bruit que faisait sa jambe de bois frappant chaque marche de l'escalier.

Si Antoine lui devait une partie de sa raison, celui-là lui devait une partie de son corps.

C'étaient deux hommes à qui Jacques Mérey eût pu dire : « Mourez pour moi », et qui seraient morts sans demander pour quelle cause il demandait leur vie.

Au reste, toute la ville d'Argenton était rassemblée devant la porte de la maison mystérieuse. Seulement, comme on savait Jacques Mérey triste, on avait banni toute gaieté de la réception qu'on voulait lui faire.

C'étaient des électeurs qui venaient remercier leur mandataire d'avoir déjà illustré son mandat. Et, en effet, on avait appris à Argenton la conduite que Jacques Mérey avait menée à Verdun. On savait qu'il s'était chaudement battu à Grand-Pré, et que c'était lui enfin qui avait rapporté à la Convention les trois drapeaux conquis dans la campagne.

Ils avaient lu dans le journal la mort du seigneur de Chazelay ; il était peu regretté dans le pays : on savait tout le mal qu'il avait fait à Jacques Mérey. Et cependant, comme on connaissait l'amour immense qu'il avait pour sa fille, toute cette foule, toute vulgaire qu'elle fût, qui attendait Jacques pour le remercier du passé et le prier de se continuer dans l'avenir, eut la délicatesse de ne pas lui dire un mot du père ni de la fille.

Mais ce fut à qui lui parlerait, obtiendrait un mot de lui, lui toucherait la main, lui jetterait son vœu de bonheur. Si l'on eût osé, pour gagner sa voiture, Jacques Mérey eût marché sur des jonchées de feuilles et de fleurs.

Les chevaux arrivèrent ; au bruit des grelots, chacun s'écarta.

Au moment de monter en voiture, Jacques Mérey fit signe qu'il voulait parler.

Aussitôt il se fit un grand silence.

— Mes amis, dit-il, nous allons entrer dans une série de luttes terribles. Peut-être y laisserai-je ma vie, mais à coup sûr je n'y laisserai pas mon honneur, et vous serez toujours non seulement contents, mais fiers de votre élu.

» Si je viens à succomber dans la lutte, je vous recommande ma vieille Marthe et mes deux bons amis Antoine et Baptiste, c'est tout ce que je laisserai sur la terre après moi.

Puis, comme la voiture s'ébranlait pour partir, il n'y put résister plus longtemps, et ce cri échappa de son cœur :

— Si elle revient, n'est-ce pas, vous me le ferez savoir ?

Et, de toutes ces bouches qui semblaient attendre cette confidence pour parler, de tous ces cœurs qui semblaient attendre cet appel pour s'ouvrir, s'échappa cette promesse unanime :

— Oh oui ! oui ! oui !

Pas une voix n'avait nommé Éva, et tous savaient que c'était d'elle qu'il avait voulu parler.

q

Chapitre 33 Où Jacques Mérey perd la piste

En quittant Argenton, la voiture prit la route de Saint-Amand. C'était le même postillon qui avait conduit mademoiselle de Chazelay qui conduisait Jacques Mérey.
À la première poste, c'est-à-dire à La Châtre, de nouvelles informations furent prises, et de postillon à postillon on eut encore une certitude.

À Saint-Amand, les renseignements commencèrent à être plus difficiles ; il fallut consulter les livres de poste, très exactement tenus à cette époque à cause des lois contre les émigrés.

À Autun, on perdit la trace. Probablement les voyageuses avaient passé pendant la nuit, et le maître de poste n'avait pas jugé à propos de se lever pour inscrire les chevaux sur son registre.

À Dijon, comme on dit en termes de chasse, on en revit, puis on continua, sur des indices plus ou moins certains, la route jusqu'à Strasbourg.

À Strasbourg, on se retrouva dans l'incertitude. Les trois dames avaient logé à l'hôtel du Corbeau. Le nom de mademoiselle de Chazelay, voyageant avec une femme de chambre, était écrit sur les registres, et le maître de l'hôtel avait été faire virer le passeport au comité, qui avait envoyé un de ses membres accompagné d'un médecin pour s'assurer si véritablement une des dames était malade et avait besoin de prendre les eaux.

Le médecin trouva, en effet, la plus jeune des trois voyageuses si faible, si pâle, si souffrante, qu'il ne fit aucune difficulté pour lui laisser continuer son voyage.

Mademoiselle de Chazelay avait passé le Rhin à Kehl, et s'était arrêtée à Baden, à l'hôtel des Ruines.

Là, elle avait annoncé qu'elle comptait rester un mois tandis que sa nièce prendrait les eaux ; elle avait fait son prix avec le maître de l'hôtel, puis tout à coup, à la lecture d'un journal, la plus âgée des voyageuses était tombée dans une attaque de nerfs et avait déclaré qu'elle voulait partir à l'instant pour Mayence.

Mais la plus jeune des voyageuses était si souffrante, que le médecin des eaux, qui l'avait déjà visitée, avait déclaré qu'elle ne pouvait supporter la voiture.

On avait alors, comme faisaient les voyageurs à cette époque, frété une jolie barque, et l'on avait pris la voie du Rhin.

Il n'y avait dans tout cela aucun doute pour Jacques Mérey, ces dames étaient venues à Baden-Baden, en effet, avec l'intention d'y prendre les eaux, puis mademoiselle de Chazelay avait lu dans un journal, tombé par hasard entre ses mains, l'exécution de son frère.

De là l'attaque de nerfs et la résolution de partir à l'instant pour Mayence.

Mais Jacques Mérey savait d'avance que mademoiselle de Chazelay ne trouverait sur l'exécution de son frère que les renseignements vagues qu'il eût trouvés lui-même s'il n'avait pas eu une mission spéciale à ce sujet.

Les voyageuses seraient donc forcées d'aller jusqu'à Francfort. Mais à Francfort aucune pièce ne leur serait communiquée, si ce n'est une copie de l'interrogatoire et le procès-verbal d'exécution pour servir d'extrait mortuaire.

Maintenant Custine serait-il toujours à Francfort ? Dans ce temps de rapides conquêtes, on ne savait jamais où retrouver les généraux.

Il s'informerait en passant par Mayence.

Le hasard servit Jacques Mérey à merveille ; depuis la veille le général Custine avait établi son quartier à Mayence, laissant garnison à Francfort, qui était encore fortifié à cette époque.

C'était un jour de voyage de moins, et, on se le rappelle, le docteur n'avait que quinze jours de congé.

Il arriva le 2 novembre à Mayence.

Il alla serrer la main du général, qui paraissait fort triste. Il était question de faire le procès de Louis XVI.

La Convention le jugerait.

Louis XVI, jugé par la Convention, était d'avance condamné à mort.

M. de Custine, homme de vieille race, pouvait-il rester au service d'un gouvernement qui aurait condamné son roi ?

Toutes ces choses ne furent pas dites mais devinées, après quoi Jacques demanda s'il pourrait revoir son jeune ami Charles André ?

Le général sonna.

— Voyez dans les bureaux, dit-il, si le citoyen Charles André s'y trouve.

Puis, se tournant vers le docteur :

— À propos, lui dit-il, n'oubliez pas de lui demander une lettre arrivée pour vous le lendemain ou le surlendemain de votre départ. Charles André, ne sachant où vous l'envoyer, l'aura gardée.

Les deux hommes se quittèrent poliment, mais sans regrets. Ces deux natures opposées s'emboîtaient mal l'une avec l'autre.

Quelle différence avec Charles André ! Les deux jeunes gens n'avaient eu besoin que d'un regard pour lire au fond du cœur l'un de l'autre ; aussi fut-ce les bras ouverts qu'ils s'abordèrent.

En deux mots, Jacques lui expliqua la cause de son retour.

— Je les ai vues, dit Charles André ; c'est à moi qu'elles se sont adressées.

— Éva était bien souffrante ? demanda Jacques.

— Bien souffrante, mais bien belle.

Jacques hésita un instant ; il avait les timidités d'un premier amour.

— Vous lui avez parlé ? demanda-t-il en hésitant.

— Oui, j'ai eu le bonheur de rester seul avec elle, elle qui semblait muette ou trop faible pour parler. Je m'approchai d'elle et lui dis :

» – Mademoiselle, je l'ai vu.

» Elle bondit.

» – Vous avez vu Jacques Mérey ? dit-elle.

» Elle avait deviné que c'était de vous que je voulais parler.

» – J'ai vu Jacques Mérey, repris-je ; j'ai vu l'homme qui vous aime plus que sa vie.

» Elle poussa un cri et me jeta les bras au cou.

» – Vous êtes mon ami pour toujours, dit-elle. Oh ! moi aussi je l'aime ! je l'aime ! je l'aime !

» Et elle ferma les yeux comme si elle allait mourir.

» – Mademoiselle, lui dis-je, votre tante peut revenir d'un moment à l'autre ; laissez-moi vous dire.

» – Oui, dites, dites.

» – Une lettre que vous lui aviez écrite se trouvait dans les papiers de votre père.

» – Comment cela ?

» – Je l'ignore. Mais, en visitant les papiers, il a reconnu l'écriture et m'a demandé de copier cette lettre.

» – Oh ! cher Jacques !

» – Puis, la lettre copiée, j'ai pris la copie et lui ai laissé l'original.

» – Vous avez fait cela ? s'écria la belle enfant folle de joie.

» – Oui. Ai-je eu tort ?

» – Comment vous appelez-vous, monsieur ?

» – Charles André.

» – Votre nom est là, dit-elle en mettant la main sur son cœur.

» Je m'inclinai.

» – Ah ! lui dis-je, mademoiselle, c'est trop de reconnaissance.

» – Vous ne savez pas tout ce que je lui dois, à cet homme, à ce génie, à cet ange du ciel ! J'étais une pauvre créature, dénuée, abandonnée, ne connaissant rien à sept ans qu'un chien, Scipion ; c'était mon seul ami. Je ne parlais pas, je ne voyais pas, je ne pensais pas. Il m'a donné la voix ; il m'a soufflé la pensée pendant sept ans, comme le sculpteur florentin penché sur les portes du baptistère de Notre-Dame-des-Fleurs. Il a ciselé mon corps, mon cœur, mon esprit ; tout ce que je sais, je le lui dois ; tout entière je suis à lui. Pourquoi me trouvez-vous froide à la mort de mon père ? c'est que je ne connais mon père que pour nous avoir séparés. Je n'avais jamais pleuré, je ne savais pas ce que c'était que les larmes : mon père m'est apparu et j'ai manqué mourir de douleur !

» En ce moment, sa tante rentra.

» – Si vous le revoyez jamais, me dit-elle en me serrant la main, dites-lui que je l'aime.

» Mademoiselle de Chazelay entendit ces derniers mots.

» – Qui aimez-vous si fort ? demanda-t-elle sèchement.

» – Jacques Mérey, madame, répondit la jeune fille.

» – Vous êtes folle, dit mademoiselle de Chazelay.

» – Je le serai peut-être un jour, répondit la jeune fille ; mais qui m'aura rendue folle ? vous le savez.

» – Dans tous les cas, à partir d'aujourd'hui, dites-lui adieu pour toujours ; jamais nous ne rentrerons en France. Venez.

» Mademoiselle de Chazelay suivit sa tante, et je ne les ai pas revues.

— Merci, mon ami, merci, s'écria Jacques Mérey au comble de la joie. J'en sais tout ce que je pouvais espérer de savoir. Elles vont ou à Vienne ou à Berlin. Elles émigrent.

Un soupir passa à travers ses lèvres.

— Je ne puis les suivre à l'étranger, et d'ailleurs le général m'a dit que vous aviez une dépêche à me remettre.

— Ah ! c'est vrai, dit Charles André.

Et il tira d'un portefeuille une lettre portant le grand cachet de la République et le timbre du ministère de l'Intérieur.

Jacques Mérey décacheta la lettre et la lut.

Lecture faite, il tendit la main au jeune officier.

— Adieu, lui dit-il, je pars.

— Vous partez ainsi, à l'instant même ?

— Quel jour du mois sommes-nous ? depuis huit ou dix jours que je cours la poste, je suis brouillé avec les dates.

— Nous sommes le 2 novembre, répondit le jeune officier.

Jacques calcula de tête.

— Je serai le 5, dans la journée, près de Dumouriez, dit-il.

— Près de Dumouriez ? fit Charles André avec étonnement.

— La Convention m'attache à lui dans sa campagne de Belgique, comme elle m'a attaché à lui dans sa campagne de Champagne.

— Est-ce que vous avez confiance dans cet homme ? demanda le jeune officier.

— Dans son génie, oui ; dans sa moralité, non. Mais quels que soient ses projets, il a besoin d'une grande victoire. Attendez-vous à un second Valmy.

— Par où allez-vous le rejoindre ?

— Ma route est toute tracée : Hombourg, Trèves, Mézières. À Mézières, je saurai où rejoindre Dumouriez.

Les deux jeunes gens se dirent adieu, et, comme Jacques Mérey avait fait renouveler les chevaux de poste pendant sa visite chez le général, il n'eut qu'à monter en voiture et à crier au postillon :

— Route de France, par Hombourg et Mézières !

q

Chapitre 34 La veille de Jemmapes

Dumouriez, nous l'avons dit, était revenu à Paris pour concerter avec le gouvernement son plan de l'invasion de la Belgique.
Dumouriez avait pris ses mesures pour avoir, dans chaque parti puissant, un ami puissant dans ce parti :

Il avait Santerre à la Commune ;

Il avait Danton à la Montagne ;

Il avait Gensonné aux Girondins.

Ce fut d'abord Santerre, l'homme des faubourgs, qu'il fit agir.

Par Santerre, il obtint que l'idée du camp sous Paris serait abandonnée.

Que tous les rassemblements que l'on avait faits en hommes, tous les approvisionnements que l'on avait réunis en artillerie, en munitions, en effets de campement, seraient reportés en Flandre pour servir à son armée, qui manquait de tout ; qu'on y ajouterait des capotes, des souliers et six millions d'argent monnayé pour payer la solde des soldats jusqu'à leur entrée dans les Pays-Bas. Une fois là, la guerre nourrirait la guerre.

Dumouriez était un stratégiste. Quoique le premier il ait donné l'exemple des victoires remportées par masses, système qui fut adopté depuis avec tant de succès par Napoléon, c'était un calculateur à longues vues ; il préparait une bataille avec la même intelligence qu'un grand joueur d'échecs prépare son échec au roi et à la reine.

Donc son plan embrassait toute la frontière, depuis la Méditerranée jusqu'à la Moselle.

Montesquiou se maintiendrait le long des Alpes, tout en achevant la conquête de Nice et en conservant la neutralité suisse ; Biron, à qui on enverrait des renforts, garderait le Rhin depuis Bâle jusqu'à Landau. Douze mille hommes aux ordres du général Meunier soutiendraient Custine, qui s'était avancé comme un fou

jusqu'à Francfort-sur-le-Mein ; Kellermann quitterait ses quartiers, passerait entre Luxembourg et Trèves, et, faisant ce que Custine aurait dû faire, il marcherait sur Coblentz ; quant à lui, Dumouriez, il prendrait l'offensive avec quatre-vingt mille hommes, et porterait la guerre en Belgique, qu'il adjoindrait au territoire français ; il attaquerait par sa frontière ouverte, là où, comme le disait lui-même le téméraire aventurier, on ne pouvait se défendre qu'en gagnant des batailles.

En partant de Paris, Dumouriez avait dit à la Convention :

— Je serai le 15 à Bruxelles et le 30 à Liège.

« Il se trompa, dit Michelet ; il fut à Bruxelles le 14 et à Liège le 28. »

L'armée que commandait Dumouriez était une armée de volontaires ; quelques vieux soldats seulement de place en place, comme, après une coupe dans les forêts, restent debout des échantillons de grands chênes.

Elle commença par un revers. Il y eût eu de quoi décourager une vieille armée qui n'eût marché que selon les lois de la discipline. Celle-ci marchait à la loi de l'enthousiasme ; elle sentait la main de la France qui la poussait en avant ; elle n'en tint pas compte.

On avait mis des réfugiés belges à l'avant-garde ; c'était pour leur rendre une patrie qu'on faisait la guerre ; il était trop juste qu'ils missent les premiers le pied sur la terre de la patrie.

À peine furent-ils à la frontière que rien ne put les retenir ; ils s'élancèrent sur la terre natale et attaquèrent les avant-postes. Les avant-postes reculèrent. Les Belges se crurent victorieux ; ils

poursuivirent les Autrichiens et descendirent des hauteurs dans la plaine. Dumouriez vit la faute qu'ils commettaient, et il envoya quelques centaines de hussards, sous la conduite des deux sœurs Fernig, pour les soutenir.

Ce fut un bonheur. La cavalerie impériale les chargeait et allait les envelopper ; sans les hussards et les deux braves enfants qui les conduisaient, la terre natale s'ouvrait sous leurs pas et se refermait sur eux.

Beurnonville et Dumouriez, leur lunette à la main, suivaient l'échauffourée.

Beurnonville voulait se replier et reformer toute cette troupe dispersée en désordre. Mais Dumouriez cria : « En avant ! » et, comme Beurnonville le regardait avec étonnement :

— Il faut, dit-il, garder à tout prix l'offensive ; le jour où, en face des impériaux, nous ferons un pas en arrière, nous serons perdus.

Les craintes de Beurnonville n'étaient pas sans raisons ; les impériaux cédaient si facilement, ils abandonnaient avec tant de courtoisie les meilleures positions, qu'il était évident qu'ils voulaient nous attirer sur un terrain connu d'eux et où ils pussent manœuvrer tout à leur aise.

— Ils veulent nous avoir à leur loisir, dit Beurnonville à Dumouriez.

— Je le sais bien, répondit celui-ci.

— Ils ont préparé leur champ de bataille, dit Beurnonville.

— Je le connais d'avance, répondit Dumouriez.

— Ils veulent une grande bataille, à votre avis ?

— Et au vôtre aussi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! ils l'auront, et cette bataille s'appellera Jemmapes.

Et, en effet, les Autrichiens considéraient Jemmapes comme une position inexpugnable. C'était aussi l'avis du général Clerfayt, un des hommes les plus distingués de l'armée impériale. Beaulieu, qui se fit plus tard une si grande réputation en Italie, voulait, au contraire, prendre vingt-huit ou trente mille vieux soldats, tomber la nuit par surprise sur toute notre armée composée de recrues, l'écraser et la disperser. Mais de pareils coups de main n'étaient pas dans les habitudes de la vieille stratégie autrichienne : le duc de Saxe-Teschen, qui commandait l'armée en chef, préféra attendre l'armée française à Jemmapes et y combattre à l'abri de ses retranchements.

L'Europe avait les yeux sur la France ; elle voyait avec étonnement ses armées surgir du sol, non pas seulement pour défendre ses frontières menacées, mais pour envahir les frontières ennemies. On s'attendait toujours à quelque grande victoire de la part des coalisés : mais on avait entendu le canon de Valmy et l'on avait suivi les Prussiens dans leur retraite ; mais on avait vu Custine envahir le Palatinat et pousser une pointe téméraire jusqu'à Francfort-sur-le-Mein ; et voilà que l'on voyait Dumouriez pousser devant lui toute cette vieille armée impériale qui n'avait jamais eu de rivale que ces grenadiers de Frédéric, dont l'ennemi n'avait jamais vu le dos, disait Voltaire, et qui pour la première fois, dans une retraite de onze jours, nous avaient montré leurs gibernes.

Dumouriez, lui aussi, comme les Autrichiens, voulait une grande bataille. Depuis cinquante ans les Français avaient la réputation d'être les meilleurs soldats du monde, mais seulement pour un coup de main. Depuis cinquante ans, en effet, ils n'avaient pas gagné une seule grande bataille rangée. Valmy ouvrait la série nouvelle ; mais Valmy, disait-on, n'était qu'une canonnade, une bataille gagnée l'arme au bras.

Le 5 au soir, Dumouriez était à Valenciennes. Mais le 5 au soir, rien de ce qu'on lui avait promis n'était arrivé. Servan, le ministre de la Guerre, surchargé de travaux, avait succombé à la fatigue et rétablissait sa santé au camp des Pyrénées ; il avait été remplacé par Pache, grand travailleur, homme éclairé, simple comme un Spartiate. Il partait de chez lui le matin, emportant un morceau de pain dans sa poche, travaillant des journées entières, et ne sortant pas même du ministère pour manger.

Le 2 novembre, Dumouriez lui avait écrit qu'il lui fallait indispensablement trente mille paires de souliers, vingt-cinq mille couvertures, des effets de campement pour quarante mille hommes, et surtout deux millions d'argent monnayé pour payer la solde des soldats dans un pays où les assignats n'étaient point connus et où chaque homme serait obligé de payer ce qu'il consommerait.

Pache donna des ordres pour que Dumouriez eût tout ce dont il avait besoin ; mais en attendant, le 5 était arrivé, on était à la veille de la bataille, et nos soldats n'avaient ni souliers, ni habillements d'hiver, ni pain, ni eau-de-vie.

Ils avaient bien envie de murmurer quelque peu lorsque, vers trois heures de l'après-midi, Dumouriez passa dans les rangs ;

mais aux premiers qui grognèrent, Dumouriez porta un doigt à sa bouche et, montrant la montagne de Jemmapes où étaient campés les Autrichiens :

— Silence ! enfants ! dit-il, l'ennemi vous entendrait.

Et alors, pour les consoler, il appela les officiers à l'ordre, et leur lut la lettre du ministre de la Guerre leur annonçant qu'ils recevraient incessamment tout ce qui leur manquait.

Les soldats battirent des mains et promirent d'attendre.

Et cependant, d'où ils étaient, ils pouvaient voir dans tout son ensemble la formidable position qu'ils auraient à enlever le lendemain. Lorsque l'on arrive par la France, on voit, à partir du moulin du Boussu, cet amphithéâtre de coteaux au milieu duquel, entre Jemmapes et Cuesmes, passe la route qui conduit à Mons. Cet amphithéâtre, en effet, commence à la ville et finit au village que nous venons de nommer. Jemmapes est à gauche, Cuesmes est à droite. Jemmapes est bâti au flanc de la montagne et la couvre en partie. Cuesmes, au pied de la montagne, au lieu de défendre, était défendu ; les deux montagnes étaient hérissées de redoutes ; la route qui les coupe en deux passait à travers une forêt. Elle était palissadée, couverte d'abatis d'arbres. Derrière les derniers abatis et les dernières redoutes, outre ces redoutes et ces abatis, qu'il fallait vaincre et déloger d'abord, on trouvait toute une armée, c'est-à-dire dix-neuf mille soldats autrichiens. L'armée de Dumouriez était plus nombreuse que celle de l'ennemi ; mais peu importait, puisque l'on pouvait se déployer et qu'il fallait absolument attaquer par colonnes.

Or tout dépendait de ces têtes de colonne ; enlèveraient-elles des maisons crénelées ? escaladeraient-elles des

retranchements ? iraient-elles prendre des canons jusque dans leurs batteries ? sou-tiendraient-elles avec avantage, elles qui n'avaient jamais vu le feu, ce combat corps à corps où les vieilles troupes hésitent si souvent ?

Dumouriez avait porté son quartier général au petit village de Rasme. Il était défendu de front par la petite rivière qui porte ce nom ; à sa droite par un bois ; à sa gauche par les retranchements du Boussu, élevés par les Autrichiens, et qui, ainsi que nous l'avons dit, étaient tombés en notre pouvoir.

Il venait de se mettre à table et mangeait avec grand appétit une soupe aux choux que venait de lui faire son hôtesse, regardant du coin de l'œil un poulet qui tournait au bout d'une ficelle devant un grand feu, lorsqu'une voiture s'arrêta devant la porte et qu'un homme entra en criant :

— Place ce soir à la table ! place demain à la bataille !

Cet homme, c'était Jacques Mérey, qui, comme il l'avait dit, rejoignait Dumouriez le 5.

Dumouriez jeta un cri de joie et lui tendit les bras.

— Ma foi ! dit-il, je n'attendais plus que vous pour être sûr de la victoire ; vous êtes mon porte-bonheur ; c'est vous qui vous chargerez pour la Convention des drapeaux de Jemmapes, comme vous vous êtes chargé de ceux de Valmy.

Jacques Mérey se mit à table ; tout l'état-major soupa avec la soupe aux choux, le poulet et du fromage, puis chacun se roula dans son manteau et attendit le point du jour.

Une heure avant le lever du soleil, Dumouriez était prêt ; car il n'ignorait pas la nuit que venaient de passer ses soldats, et il savait que, le jour venu, ils auraient besoin d'être encouragés.

L'armée française, en effet, avait passé toute la nuit, l'arme au bras, au fond d'une plaine humide où il avait été impossible aux bivacs d'allumer leur feu. Aussi, pendant cette nuit, Beaulieu pour la seconde fois avait-il proposé de tomber sur nos soldats, et, tout affaiblis et trempés qu'ils étaient, de les anéantir.

Comme la première fois, le général en chef avait refusé.

Pour les vieilles troupes habituées et endurcies aux camps en plein air et aux bivacs sous la voûte du ciel, cette nuit eût déjà été une nuit terrible. Lorsque Dumouriez vit ces marécages, où le sol tremblait sous les pieds, et au milieu du brouillard s'agiter toute cette armée, il fut effrayé lui-même de l'état d'anéantissement où il allait la trouver.

Son étonnement fut grand lorsqu'il entendit rire et chanter.

Il leva les yeux au ciel. Jacques Mérey lui posa la main sur l'épaule.

— C'est la force infinie de la conscience et du sentiment du droit, lui dit-il, qui a fait ce miracle.

Et, lorsqu'ils passèrent au milieu d'eux, ils virent que tout en chantant nos soldats grelottaient ; le froid du matin faisait claquer les dents aux plus vigoureux, et ce qui les glaçait encore plus, c'était de voir étagés sur la montagne, lorsque le jour parut, les hussards impériaux dans leurs belles pelisses, les grenadiers hongrois dans leurs fourrures et les dragons autrichiens dans leurs manteaux blancs.

— Tout cela est à vous ! dit Dumouriez ; il ne s'agit que de le prendre.

— Ah ! répondit un volontaire de Paris, ce ne serait pas difficile si on avait déjeuné.

— Bon ! dit Dumouriez ; vous déjeunerez après la bataille ; vous en aurez meilleur appétit ; en attendant, on va vous distribuer à chacun une goutte d'eau-de-vie.

— Va pour la goutte d'eau-de-vie ! répondirent les volontaires.

Ô bienheureuse époque où les armées étaient chauffées par leur enthousiasme, cuirassées par le fanatisme et vêtues par la foi !

L'histoire n'oubliera jamais que c'est pieds nus que nos soldats sont partis l'an Ier de la République, pour conquérir le monde.

q

Chapitre 35 Jemmapes

De même qu'en jetant les yeux sur la carte rien n'était plus facile que de se rendre compte de la bataille de Valmy, de même, en prenant la même peine, rien ne sera plus facile que de se rendre compte de la bataille de Jemmapes.

Nous avons dit que l'armée autrichienne était rangée sur les collines qui s'étendent en amphithéâtre depuis Jemmapes jusqu'à Cuesmes.

Dumouriez adopta le même ordre de bataille.

Le général Darville, qui occupait l'extrême-droite de la ligne, vers Frameries, fut chargé de partir avant le jour et d'aller occuper derrière la ville de Mons les hauteurs formant la seule retraite des Autrichiens.

Beurnonville, qui venait après Darville dans notre ordre de bataille, devait marcher droit sur Cuesmes et l'aborder de face. Le duc de Chartres, à qui, dans son plan de royauté, Dumouriez destinait les honneurs de la journée, reçut le commandement du centre, et en même temps le grade de général. Sa mission était d'attaquer Jemmapes de front en essayant de pousser une partie de ses hommes dans la trouée que forme la grande route de Mons entre Jemmapes et Cuesmes. Enfin le général Féraud, qui commandait la gauche, devait traverser le village de Quaregnon et se porter sur les flancs de Jemmapes pour soutenir l'attaque du prince.

Partout la cavalerie se tenait prête à soutenir l'infanterie, et notre artillerie à battre chaque redoute en flanc et à éteindre ses feux.

Une réserve considérable d'infanterie et de cavalerie se tenait prête à marcher derrière le petit ruisseau de Vasme.

Ce fut le canon qui, des deux côtés, commença l'attaque ; puis, comme l'ordre en avait été donné, Féraud et Beurnonville se détachèrent, l'un allant attaquer la droite de Jemmapes, l'autre attaquant Cuesmes de front.

Mais ni l'une ni l'autre des deux attaques ne réussit.

Il était onze heures ; on se battait depuis trois heures au milieu du brouillard, et le brouillard en se levant montra le peu de

progrès que nous avions faits. Il fallait, pour emporter la position de Jemmapes, un de ces hommes à qui on dit : « Allez là, et faites-vous tuer ! »

Dumouriez avait cet homme sous la main : c'était Thévenot.

Thévenot traverse Quaregnon, fait cesser la canonnade, entraîne tout le corps d'armée de Féraud avec lui, tête baissée, musique en tête, baïonnette au bout du fusil, et aborde les Autrichiens.

De la vallée, où l'on ne pouvait, à cause du brouillard qui se levait lentement, voir les progrès de nos soldats, on les devinait à la musique dont l'harmonie majestueuse semblait marcher devant la France. De temps en temps, des volées de canon couvraient tout autre bruit ; mais, dans les intervalles de la détonation, on entendait toujours ces notes terribles de la Marseillaise, devant lesquelles devaient s'ouvrir les portes de toutes les capitales de l'Europe.

Au bruit de cette musique qui s'éloignait toujours, Dumouriez comprit que le moment était venu de lancer le jeune duc de Chartres. Le prince se met à la tête d'une colonne et trouve une brigade qui, voyant déboucher par la route de Mons la cavalerie autrichienne, manifestait une certaine hésitation.

Mais, dans ce moment même, le domestique de Dumouriez, voyant le général qui reculait avec ses hommes, court à lui au milieu du feu, le menace de prendre sa place avec sa livrée, lui fait honte et le pousse en avant ; c'est alors qu'arrive le duc de Chartres : ralliant à lui tous les fuyards, en formant un bataillon auquel il donna le nom de bataillon de Jemmapes, il descend de son cheval qui ne peut gravir la pente trop escarpée, et à la tête

de ces héros improvisés pénètre au milieu des feux d'une artillerie qui change la montagne en fournaise, jusqu'au village de Jemmapes, d'où il chasse les Autrichiens, et à l'extrémité duquel il fait sa jonction avec Thévenot.

Dumouriez, inquiet de ce qui se passait à sa gauche, prend lui-même une centaine de cavaliers et s'élance sur la route de Jemmapes ; mais, à peine est-il au tiers de la montagne, qu'il rencontre le duc de Montpensier envoyé par son frère pour lui annoncer que Jemmapes est au pouvoir des Français.

Du point où il est arrivé, il a vu l'hésitation des troupes qui attaquent Cuesmes ; un triple rang de redoutes arrêtait Beurnonville, et cependant, au moment où Dumouriez arrivait, Dampierre s'était élancé seul en avant, et le régiment de flanc l'avait suivi, puis nos volontaires s'étaient précipités, et l'on venait d'enlever le premier étage de la triple redoute.

Mais là il recevait le feu des deux autres. Un instant les volontaires parisiens crurent qu'on les avait réunis et entassés sous le feu de l'ennemi pour les anéantir. Dumouriez arrive, les trouve émus et sombres, et prononçant déjà tout bas le mot de trahison. Ce qui soutenait les deux bataillons jacobins cependant, c'était de voir le bataillon de la rue des Lombards, qui était girondin, recevoir la même pluie de feu. Puis ils étaient sous les yeux des vieux soldats de Dumouriez, qui regardaient comment ces conscrits se conduiraient sur le champ de bataille.

Ce fut en ce moment que Dumouriez, rassuré sur sa gauche, jugea important de faire un suprême effort sur sa droite et se jeta au milieu d'eux.

Comme si elle eût attendu ce moment, la lourde masse des dragons impériaux s'ébranla pour charger l'infanterie parisienne ; mais Dumouriez se plaça à la tête de cette infanterie, l'épée à la main.

— Feu à vingt pas seulement ! cria Dumouriez. Celui qui aura fait feu avant aura eu peur.

Tous entendirent cet ordre, tous l'exécutèrent ; ils laissèrent approcher jusqu'à vingt pas cette cavalerie sous laquelle la terre tremblait, puis à vingt pas les trois bataillons firent feu.

Deux cents chevaux abattus, trois cents hommes tués, leur firent un rempart ; puis, ne donnant pas le temps à cette lourde cavalerie de se rallier, il lança sur elle sa cavalerie légère, qui poursuivit les dragons jusqu'à Mons.

Lui alors se mit à la tête des bataillons et entonna la Marseillaise.

Ce fut un entraînement général ; tous ces hommes s'avancèrent à la baïonnette en chantant l'hymne de la liberté. Tous sentaient que le monde avait les yeux fixés sur eux à cette heure, et chacun d'eux fut un héros.

En quelques minutes, les deux autres redoutes furent emportées, les canonniers égorgés sur leurs pièces, et les grenadiers hongrois poignardés à leurs rangs.

Dumouriez ne fit halte que sur les hauteurs de Cuesmes, de même que Thévenot et le duc de Chartres n'avaient fait halte que sur les hauteurs de Jemmapes.

Par malheur, Darville avait mal compris l'ordre qui lui enjoignait de garder les collines par lesquelles les Autrichiens devaient faire leur retraite ; il s'arrêta à Berthatmont et s'amusa à canonner sans aucun effet les redoutes.

Sans avoir été chargé d'aucune mission particulière, Jacques Mérey avait été vu partout : avec Thévenot lorsqu'il avait attaqué la gauche de Jemmapes ; avec le duc de Chartres lorsqu'il avait enfoncé le centre de l'ennemi ; avec Dumouriez lorsqu'il avait escaladé les redoutes.

Le lendemain, il se trouvait nommé sur les rapports des trois chefs.

Le compte des morts fait, il se trouva que de chaque côté la perte était à peu près égale : quatre ou cinq mille morts.

Mais la bataille de Jemmapes avait un résultat plus sérieux qu'un calcul arithmétique. La bataille de Jemmapes, c'était la cause des habitants du monde gagnée en première instance à Valmy, en appel à Jemmapes.

La bataille de Jemmapes n'était point, comme la bataille de Valmy, la victoire d'une armée.

C'était la victoire d'un peuple.

De Jemmapes date l'ère de l'infanterie française.

Sous Charles-Quint, l'infanterie espagnole fut la première infanterie du monde.

Sous le grand Frédéric, ce fut l'infanterie prussienne.

Depuis Jemmapes, c'est l'infanterie française.

À partir de Jemmapes, deux chants patriotiques remplacèrent pour nos soldats le vin et l'eau-de-vie que l'on verse chez les autres peuples.

Avec la Marseillaise on gagna les batailles de plaine.

Avec le Ça ira ! on enleva les redoutes.

Au lieu de déjeuner, nos soldats, nus, à jeun après une nuit de novembre passée dans les marais, avaient chanté et vaincu.

À deux heures, la bataille était gagnée sur tous les points ; ils cessèrent de chanter, s'aperçurent qu'ils étaient fatigués et qu'ils avaient faim.

Ils s'assirent et demandèrent du pain.

Ils eurent du pain et de la bière, ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim.

Mais, à l'horizon, les belles plaines de la Belgique, et derrière elle le monde.

J'ai visité le champ de bataille de Jemmapes, comme j'avais parcouru le champ de bataille de Valmy.

À Valmy, pas d'autre monument que le cœur de Kellermann, qui a voulu avoir sa victoire pour tombeau.

À Jemmapes, rien.

Que la France ait été ingrate envers ses enfants, c'est tout simple ; les enfants ont deux mères : celle qui les a enfantés comme hommes, celle qui les a enfantés comme peuples.

À la mère qui les a enfantés comme hommes, ils doivent leur amour.

À la mère qui les a enfantés comme peuples, ils doivent plus que leur amour, ils doivent leur sang.

Mais la Belgique, à qui nous ne devions rien et à qui nous donnions la liberté, ne devait-elle pas, elle, une pierre à nos soldats ?

Cette pierre, elle en a fait sculpter un lion, et elle a mis ce lion sur le champ de bataille de Waterloo. Ce lion menace la France !

Orgueil de pygmée, ingratitude de géant !

q

Chapitre 36 Le jugement

Jacques Mérey fut envoyé à Paris par Dumouriez et chargé de présenter à la Convention le jeune Baptiste Renard, qui avait rallié une brigade au moment où celle-ci pliait.
Il partit le 6, à trois heures, courut la poste toute la nuit, et arriva le 7 à temps pour se présenter à la Convention et annoncer la nouvelle, attendue mais inespérée.

— Citoyens représentants, dit-il, messager de Valmy, je viens vous annoncer la victoire de Jemmapes ; en quatre heures, nos braves soldats ont enlevé des positions que l'on croyait inexpugnables.

— Comment cela ? demanda le président.

— En chantant, répondit Jacques Mérey.

— Et que demande le général pour sa brave armée ?

— Du pain et des souliers.

Il y eut un moment d'enthousiasme immense ; les canons des Invalides semblèrent faire feu d'eux-mêmes ; la nouvelle s'élança par toutes les portes et s'abattit sur Paris.

La grande ville, qui n'était qu'à moitié rassurée par la victoire de Valmy qui la débarrassait des Prussiens, fut folle de joie.

Les maisons s'illuminèrent toutes seules et dégorgèrent leurs habitants ; les rues s'emplirent, les cloches sonnèrent, la foule se porta aux Tuileries.

Marie-Joseph Chénier, qui était de la Convention, fit, séance tenante, la première strophe de son hymne :

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière…

Méhul en fit la musique.

Jacques Mérey détourna l'attention de lui et la ramena sur le jeune Baptiste Renard. Il raconta ce qu'il avait fait comme il savait raconter ; il montra l'âme du soldat sous la livrée du domestique, et comment tout avait grandi en France, jusqu'aux cœurs des mercenaires.

La Convention comprit qu'il fallait qu'elle grandît celui qui s'était élevé ; elle lui vota et lui donna séance tenante les épaulettes de capitaine.

Puis elle reprit sa séance interrompue.

Le jour où l'on apprit la victoire de Valmy, la République fut proclamée ; le jour où l'on apprit la victoire de Jemmapes, le roi

fut mis en jugement.

Puis les choses marchèrent à pas de géant.

Bruxelles fut occupé par le général Dumouriez.

La Convention rendit un décret par lequel elle promettait aide et secours à tous les peuples qui voudraient renverser leur gouvernement.

Qu'on me permette d'ouvrir ici une parenthèse que je n'ouvrirais pas dans un autre roman que celui-ci, ni dans un autre journal que le Siècle.

On a dû remarquer, ceux du moins qui nous ont lus avec attention, combien nous avons pris à tâche d'introduire l'histoire nationale dans nos livres, et combien la popularité qu'on nous a faite a été mise au service de l'éducation publique.

Michelet, mon maître, l'homme que j'admire comme historien, et je dirai presque comme poète, au-dessus de tous, me disait un jour : « Vous avez plus appris d'histoire au peuple que tous les historiens réunis. »

Et ce jour-là, j'ai tressailli de joie jusqu'au fond de mon âme ; ce jour-là, j'ai été orgueilleux de mon œuvre.

Apprendre l'histoire au peuple, c'est lui donner ses lettres de noblesse, lettres de noblesse inattaquables et contre lesquelles il n'y aura pas de nuit du 4 août.

C'est lui dire que quoiqu'il ait toujours eu ses racines dans la nation, que quoiqu'il ait existé comme commune, comme parlement, comme tiers, il ne date réellement que du jour de la prise de la Bastille.

Pour monter dans les carrosses du roi, il fallait faire ses preuves de 1399.

La noblesse du peuple date du 14 juillet.

Il n'y a pas de peuple sans liberté.

Mais, nous qui oublions parfois cette sainte maxime, mais qui toujours à un moment donné nous en souvenons, il est bon de voir, malgré nos défaillances, à quel point nous avons infiltré en Europe le principe révolutionnaire ; et, disons-le, relativement à la durée de la vie des peuples comparée à la vie humaine, combien rapidement il s'est fait jour !

Nous venons de dire que le 19 novembre, treize jours après la bataille de Jemmapes, la Convention, comprenant sa puissance et mesurant son droit, avait promis protection et secours à tous les peuples qui voudraient renouveler leur gouvernement.

Pourquoi n'avons-nous pas, l'un après l'autre, le temps de dire ce qu'étaient les rois qui représentaient ces gouvernements ?

Angleterre : Georges III, un idiot ; – Russie : Catherine, une goule ; – Autriche : François II, un Tibère ; – Espagne : Charles IV, un palefrenier ; – Prusse : Frédéric-Guillaume, un mannequin dont ses maîtresses tenaient le fil.

Mais les peuples ne marchent que les uns après les autres sur la route de Damas, et il leur faut des années de tyrannie pour que les écailles leur tombent des yeux.

L'appel aux peuples de 1792 fut proclamé ; le Brabant seul y répondit. La révolution du Brabant fut étouffée.

La révolution de 1830 arriva ; le gouvernement provisoire appela les peuples à la liberté. Trois peuples répondirent :

L'Italie, la Pologne, la Belgique.

Deux peuples furent noyés dans leur sang : l'Italie et la Pologne. La Belgique y gagna la liberté et une constitution.

Puis vint la révolution de 1848, qui appela tous les peuples à la république.

Et alors ce ne fut plus seulement trois peuples qui réclamèrent leur liberté et demandèrent une constitution ; ce fut l'Autriche, ce fut la Prusse, ce fut Venise, ce fut Florence, ce fut Rome, ce fut la Sicile, ce furent les provinces danubiennes, ce fut tout ce qui est éclairé enfin par le soleil de la civilisation qui proclama la république.

L'Italie y gagna son unité ; l'Autriche, la Prusse, les provinces danubiennes, des constitutions.

Et nunc intelligite, reges !

Reprenons la suite des événements.

Le 27, un décret réunit la Savoie à la France.

Le 30, prise de la citadelle d'Anvers par le général La Bourdonnaye.

Arrêtons-nous ici encore un moment et jetons un coup d'œil sur l'Angleterre, sur l'Angleterre que nous appelions notre sœur aînée et que nous appelons notre amie.

L'Angleterre, le pays le plus savant en sciences mécaniques, le plus ignorant en force morale, nous avait depuis 1789 regardé

faire, sans s'inquiéter autrement de nous ; elle avait haussé les épaules à notre enthousiasme, elle avait raillé nos volontaires ; au premier coup de canon prussien ou autrichien, elle avait cru les voir s'envoler vers Paris comme une volée d'oiseaux.

Pitt, ce grand politique qui n'a jamais été qu'un commis haineux, Pitt, doublé des Grenville, voyait la France, envahie par la Prusse, former une seconde Prusse.

Tout à coup elle voit s'illuminer le côté de la Belgique. Qu'y a-t-il ?

La France est au Rhin ; la France est aux Alpes ; Anvers est pris !

La baïonnette de la France est sur la gorge de l'Angleterre.

Alors l'île aux quatre mers est prise d'une de ces paniques qui lui sont particulières, comme elle en prit une en 1805 quand elle vit Napoléon à Boulogne, un pied sur les bateaux plats ; et une autre, en 1842, quand trois millions de chartistes entourèrent le parlement.

Déjà une société anglaise étant venue féliciter la Convention, son président Grégoire leur dit à leur grande épouvante :

— Estimables républicains, la royauté se meurt sur les décombres féodaux ; un feu dévorant va les faire disparaître ; ce feu, c'est la Déclaration des droits de l'Homme.

Vous figurez-vous l'effet que ferait la Déclaration des droits de l'Homme dans un pays où un paysan n'a pas le droit de tuer le renard qui mange ses poules ni le corbeau qui abat ses noix ?

Cependant le procès du roi se poursuivait, et la nécessité de faire disparaître tout ce qui faisait obstacle à la Révolution devenait impérieuse.

Faire la conquête du monde, pour la France, n'était pas urgent ; mais faire la conquête d'elle-même était nécessaire.

La France avait contre elle trois principes ennemis :

L'Église ;

La noblesse ;

La royauté.

L'Église, on l'a vu par la guerre de la Vendée, qui fut toute aux mains des prêtres.

La noblesse, on l'a vu par les six mille émigrés de Condé qui portèrent les armes contre la France.

La royauté ! la royauté, qui était coupable, comme l'ont prouvé les royalistes eux-mêmes, lorsque chacun a réclamé, en 1815, la récompense de services qui n'étaient rien autre chose que des trahisons, et qui cependant, par sa fausse éducation, par son invincible ignorance, par l'erreur du droit divin, pouvait se croire innocente.

La France s'était débarrassée de l'Église en décrétant la mise en vente des biens des couvents.

La noblesse avait débarrassé la France d'elle en émigrant.

Restait donc la royauté.

C'était le dernier obstacle ; de là tant de haine dans sa destruction.

La maxime favorite de Louis XVI, c'est M. de Malesherbes, son défenseur, lui-même qui l'a dit, maxime qui dérive directement du fameux mot de Louis XIV : L'État, c'est moi, était celle-ci :

— La loi suprême, c'est le salut de l'État.

Seulement, la question est là :

L'État est-il dans la royauté ou dans la nation ?

La question est reconnue aujourd'hui, et ceux-là mêmes qui règnent avouent en montant sur le trône qu'ils ne sont que les mandataires de la nation.

Il est vrai qu'une fois sur le trône ils l'oublient presque aussitôt.

Mais oublier un principe n'est pas le détruire, c'est forcer les autres de s'en souvenir, voilà tout.

L'erreur disait : « La loi suprême est le salut de l'État. »

La vérité dit : « La loi suprême est le salut public. »

Or le roi avait conspiré contre le salut public :

En essayant de sortir du royaume ;

En continuant ses relations avec ses frères ;

En protestant contre la Révolution dans son adresse au roi de Prusse ;

En demandant à son beau-frère ou en faisant demander par la reine, ce qui était la même chose, les secours de troupes autrichiennes.

La Convention ignorait tout cela, puisque ces faits ne nous furent révélés qu'à la Restauration ; mais elle comprenait instinctivement que la mort du roi était nécessaire.

Le roi vivant, qu'en eût-on fait ?

Prisonnier, il eût constamment conspiré pour sortir de sa prison.

Exilé, il eût constamment conspiré pour rentrer en France.

La vie du roi était inviolable, dira-t-on.

Mais la vie de la France était-elle moins inviolable que celle du roi ?

Tuer un homme est un crime.

Tuer une nation est un forfait.

Et cependant tous ces hommes hésitaient à porter la main, non pas sur le roi, mais sur l'homme.

Presque tous, soit dans leurs discours, soit dans leurs écrits, s'étaient prononcés contre la peine de mort.

Ces hommes qui ont tant tué – nécessité aux coins de fer ! – ces hommes avaient presque tous pour principe cette première loi de l'humanité :

Ce qu'il y a de plus sacré, c'est la vie humaine.

Duport avait dit : « Rendons l'homme respectable à l'homme. »

Robespierre avait dit : « Il faut au moins pour condamner que les jurés soient unanimes. »

Aussi, pour porter le dernier coup à Louis XVI, choisit-on un homme dont l'entrée à la Chambre était une violation de la justice : il n'avait que vingt-quatre ans, Saint-Just.

Étrange précaution de la Providence.

Il monta à la tribune.

Nous connaissons tous Saint-Just. Nous l'avons vu dans ses portraits, grave, mince, roide, le cou perdu dans sa cravate de batiste, avec son teint mat, ses yeux bleu faïence d'une dureté slave, ses sourcils les couronnant comme une barre tirée à la règle au-dessus d'eux, avec cela le front bas et les cheveux descendant jusqu'aux sourcils.

— Pour juger César il n'a fallu, dit-il, d'autre formalité que vingt-deux coups de poignard.

— Il faut tuer, il n'y a plus de loi pour le juger, lui-même les a détruites.

— Il faut le tuer comme ennemi, on ne juge qu'un citoyen ; pour juger le tyran il faudrait d'abord le faire citoyen.

— Il faut le tuer comme coupable pris en flagrant délit, la main dans le sang. La royauté est d'ailleurs un crime éternel, un roi est hors la nature ; de peuple à roi, nul rapport naturel.

Il faut lire cette page, que nous empruntons à Michelet, pour se faire une idée exacte de l'effet que produisit le discours de Saint-Just.

« L'atrocité du discours eut un succès d'étonnement. Malgré les réminiscences classiques qui sentaient leur écolier (Louis est un Catilina, etc., etc.), personne n'avait envie de rire. La déclaration n'était pas vulgaire ; elle dénotait dans le jeune homme un vrai fanatisme. Ses paroles, lentes et mesurées, tombaient d'un poids singulier et laissaient de l'ébranlement, comme le lourd couteau de la guillotine. Par un contraste choquant, elles sortaient, ces paroles froidement impitoyables, d'une bouche qui semblait féminine. Sans ses yeux bleus fixes et durs, ses sourcils fortement barrés, Saint-Just eût pu passer pour une femme. Était-ce la vierge de Tauride ? Non, ni les yeux, ni la peau, quoique blanche et fine, ne portaient à l'esprit un sentiment de pureté. Cette peau très aristocratique, avec un caractère singulier d'éclat et de transparence, paraissait trop belle et laissait douter s'il était bien sain.

» L'énorme cravate serrée, que seul il portait alors, fit dire à ses ennemis, peut-être sans cause, qu'il cachait des humeurs froides. Le cou était comme supprimé par la cravate, par le collet roide et haut ; effet d'autant plus bizarre que sa taille longue ne faisait point du tout attendre cet accourcissement du cou. Il avait le front très bas, le haut de la tête comme déprimé, de sorte que les cheveux, sans être longs, touchaient presque aux yeux. Mais le plus étrange était son allure d'une roideur automatique qui n'était qu'à lui. La roideur de Robespierre n'était rien auprès. Tenait-elle à une singularité physique, à un excessif orgueil, à une dignité calculée ? Peu importe. Elle intimidait plus qu'elle ne

semblait ridicule. On sentait qu'un être tellement inflexible de mouvement devait l'être aussi de cœur. Ainsi, lorsque dans son discours, passant du roi à la Gironde, et laissant là Louis XVI, il se tourna d'une pièce vers la droite et dirigea sur elle avec sa parole, sa personne tout entière, son dur et meurtrier regard, il n'y eut personne qui ne sentît le froid de l'acier. »

Louis XVI fut condamné à mort sans sursis à la majorité de trente-quatre voix.

Jacques Mérey motiva ainsi son vote :

— Ennemi de la mort comme médecin et ne pouvant cependant méconnaître la culpabilité de Louis XVI, je vote pour la prison perpétuelle.

Il venait de prononcer deux arrêts à la fois : celui de Louis XVI et le sien.

q

Chapitre 37 L'exécution

De tout ce que nous venons d'écrire, il demeure clair pour les lecteurs que Louis XVI fut condamné parce qu'ilétait un danger national.
La France, qui devait non seulement vivre et prospérer par sa mort, mais secouer, lui mort, l'esprit de la révolution sur les autres peuples, devait mourir avec lui et par lui.

Ce qu'on voulut tuer surtout, avec le roi, c'est l'appropriation d'un peuple à un homme.

Le Breton Lanjuinais l'a dit : Il y a de saintes conspirations.

Les conspirations saintes, c'est le retour du droit, c'est la rentrée du vrai maître dans la maison, c'est l'expulsion de l'intrus.

Les vrais régicides ne sont point Thraséas et ses complices qui tuèrent Caligula, ce sont les flatteurs qui persuadèrent à Caligula qu'il était dieu !

Le roi entendit avec beaucoup de calme sa sentence, que le ministre de la Justice alla lui lire au Temple.

Une circonstance bizarre, presque providentielle, l'avait depuis longtemps mis en face de sa propre mort.

M. de Richelieu, le courtisan par excellence, avait à prix d'or, et pour en faire cadeau à madame du Barry, acheté le beau portrait de Charles Ier par Van Dick.

Quel rapport y avait-il entre madame du Barry, le roi d'Angleterre et le peintre flamand ?

Il fallait un bien fin courtisan pour le trouver.

Le jeune page qui tient le cheval du roi était portrait comme le roi. C'était le page favori de Charles Ier. Il s'appelait Bary.

Il s'agissait de faire accroire à madame du Barry que le page était un des ancêtres de son mari.

Ce ne fut pas chose difficile ; la pauvre créature croyait tout ce que l'on voulait.

Elle avait son appartement dans les mansardes de Versailles. Elle plaça le tableau debout contre la muraille. Il était de hauteur avec l'appartement.

M. de Richelieu l'avait au reste renseignée sur ce qu'était Charles Ier.

Et quand Louis XV la venait voir, elle le faisait asseoir sur son canapé, placé juste en face du portrait, et elle lui disait :

— Tu vois, la France, c'est un roi qui a eu le cou coupé pour n'avoir pas osé résister à son parlement.

Louis XV mourut. Madame du Barry fut exilée. Le chef-d'œuvre de Van Dyck demeura dans les mansardes de Versailles.

Puis les journées des 5 et 6 octobre arrivèrent. Louis XVI et la famille royale furent ramenés à Paris.

Les Tuileries, inhabitées depuis longtemps, étaient démeublées. On prit au hasard, dans les appartements vides de Versailles, des meubles et des tableaux.

Les appartements des anciennes favorites fournirent leur contingent.

Louis XVI, en entrant dans sa chambre à coucher, se trouva en face du portrait de Charles Ier.

Il prit ce hasard pour un avertissement de la Providence, et depuis ce jour pensa à la mort.

Il dormit profondément la veille de l'exécution, se réveilla avant le jour, entendit la messe à genoux, refusa de voir la reine à qui il avait promis de dire adieu la veille, de peur de s'attendrir.

Enfin, à huit heures, il sortit de son cabinet et entra dans sa chambre à coucher, où l'attendait la troupe. Tout le monde avait le chapeau sur la tête.

— Mon chapeau ? demanda Louis XVI.

Cléry le lui remit et il se coiffa.

Puis il ajouta :

— Cléry, voici mon anneau d'alliance ; vous le remettrez à ma femme et lui direz que ce n'est qu'avec peine que je me sépare d'elle.

Puis, tirant son cachet de sa poche :

— Voici pour mon fils, dit-il.

Sur le cachet étaient gravées les armes de France.

Dans les traditions royales, c'était le trône qu'il lui transmettait.

Il s'approcha d'un homme de la Commune, nommé Jacques Roux.

— Voulez-vous recevoir mon testament ? lui demanda-t-il.

L'homme se recula.

— Je ne suis ici, dit-il, que pour vous conduire à l'échafaud.

— Donnez, dit un autre municipal ; je m'en charge.

— Prenez-vous votre redingote, sire ? demanda Cléry.

Il fit signe que non.

Il était en habit de couleur sombre, en culotte noire, en bas blancs, en gilet de molleton blanc.

Au fond de la voiture, son confesseur, l'abbé Edgeworth, Irlandais, élève des jésuites de Toulouse, prêtre non assermenté, l'attendait.

Il y monta, s'assit près de lui. Deux gendarmes montèrent derrière lui et s'assirent sur la banquette de devant.

Le roi tenait un livre de messe à la main ; il se mit à lire des psaumes.

Il était dans une voiture à lui.

Les rues étaient à peu près désertes, portes et fenêtres étaient fermées ; personne ne paraissait même derrière les vitres.

On eût dit une nécropole.

Le pouls de Paris ne battait plus que sur la place de la Révolution.

Il était dix heures dix minutes lorsque la voiture s'arrêta en face du pont tournant.

Les commissaires de la Commune étaient sous les colonnes du garde-meuble ; ils avaient mission d'assister à la mort et de dresser procès-verbal de l'exécution ; autour de l'échafaud, une triple batterie de canons menaçait les spectateurs de trois côtés, laissant entre leurs affûts et la plate-forme un grand espace vide ; de tous côtés on ne voyait que troupes, car il avait été question d'un complot pour enlever le prisonnier.

Grâce à cette quadruple haie de troupes qui environnaient de tous côtés l'échafaud, et qui s'ouvrirent pour laisser passer les condamnés, les spectateurs les plus proches étaient à plus de trente pas.

Ces militaires étaient des fédérés que l'on avait choisis parmi les plus exaltés.

Vingt tambours, avec leurs caisses, se tenaient sur la face de l'échafaud où se trouvait la lucarne, et tournaient le dos par conséquent au pont Louis XV.

La voiture s'arrêta à quelques pas des degrés par lesquels on montait à la plate-forme.

Le roi retrouva quelques paroles impérieuses pour recommander son confesseur aux deux gendarmes qui étaient avec lui dans la voiture.

Puis il descendit vaillamment le premier ; son confesseur le suivit.

Les aides de l'exécuteur se présentèrent pour le déshabiller, mais lui fit un pas en arrière, jeta à terre son habit, son gilet et sa cravate.

Alors, au pied des degrés, une lutte d'un instant eut lieu entre les valets et lui.

Ils voulaient lui lier les mains avec des cordes.

Mais alors Sanson s'avança. Comme il l'avait dit à Jacques Mérey, il était un vieux serviteur de la royauté.

De grosses larmes roulaient le long de ses joues.

Voyant que le roi ne voulait pas se laisser lier les mains avec des cordes, il tira de sa poche un mouchoir de fine batiste, et, avec la même humilité qu'un valet de chambre :

— Avec un mouchoir, sire, dit-il.

Ce mot, sire, que Louis XVI n'avait entendu depuis si longtemps que dans la bouche de son défenseur Malesherbes, qui, quoique en face de la Convention, ne l'appela jamais autrement, le toucha profondément. Il tendit les deux mains et se les laissa lier avec le mouchoir.

Pendant ce temps, l'abbé Edgeworth s'était approché du roi et lui disait :

— Souffrez cet outrage comme une dernière ressemblance avec le Dieu qui va être votre récompense.

Mais déjà le roi avait tendu les deux mains, et, en tendant les mains, acceptant cette comparaison entre lui et Jésus-Christ :

— Je boirai le calice jusqu'à la lie, dit-il.

Le roi s'appuya sur le prêtre pour monter les marches de l'échafaud trop roides pour qu'il pût les gravir sans soutien ; mais à la dernière marche une espèce de vertige lui prit ; il s'élança sur la plate-forme jusqu'à son extrémité et s'écria :

— Français, je meurs innocent du crime que l'on m'impute. Je pardonne…

En ce moment, à un signe de Henriot, les vingt tambours partirent à la fois et étouffèrent la voix du roi dans leur roulement.

Le roi devint très rouge, frappa du pied en criant d'une voix terrible :

— Taisez-vous !

Mais les tambours continuèrent.

— Je suis perdu, reprit le roi. Je suis perdu.

Et il se livra aux bourreaux.

Mais, pendant qu'on lui mettait les sangles, il continua de crier :

— Je meurs innocent, je pardonne à mes ennemis. Je désire que mon sang apaise la colère de Dieu.

Les tambours continuèrent de battre et de couvrir sa voix jusqu'à ce que sa tête fût tombée.

Le valet du bourreau la prit et la montra au peuple. Sanson, appuyé à la guillotine, était prêt à se trouver mal.

Pendant les quelques secondes où le bourreau montra la tête au peuple, le peintre Greuze, qui se trouvait là, et qui au reste avait eu souvent l'occasion de voir le roi, fit un terrible portrait de cette tête coupée.

Le corps, placé dans un panier, fut porté au cimetière de la Madeleine et plongé dans la chaux vive.

Pendant ce temps, les fédérés avaient rompu leurs rangs pour tremper leurs baïonnettes dans le sang. Le peuple se précipita à son tour, acheva de les disperser, et alors, soit haine, soit vexation, chacun voulut avoir une part de son sang ; les uns y trempèrent leurs mouchoirs et les autres les manches de leurs chemises, les autres enfin du papier.

Quelques cris de grâce se firent entendre.

Pour beaucoup, la sensation que produisit cette mort fut terrible, pour quelques-uns mortelle.

Un perruquier se coupa la gorge avec son rasoir, une femme se jeta dans la Seine, un ancien officier mourut de saisissement, un libraire devint fou.

L'agitation causée dans Paris par cette exécution fut doublée par un assassinat qui avait eu lieu la veille et qui en faisait craindre d'autres.

Ce n'était point sans raison qu'on avait parlé d'un complot ayant pour but d'enlever le roi. Cinq cents royalistes s'y étaient engagés, vingt-cinq seulement se réunirent ; la tentative même échoua.

Mais un de ces hommes voulut, autant qu'il était en son pouvoir, venger le roi pour son compte.

C'était un ancien garde du corps nommé Pâris.

Il se tenait caché à Paris, rôdant autour du Palais-Royal, dans le but de tuer le duc d'Orléans.

Il était l'amant d'une parfumeuse ayant sa boutique à la galerie de bois.

Après le vote, et après avoir lu les noms de ceux qui avaient voté, il alla dîner dans un de ces restaurants souterrains comme il y en avait quelques-uns au Palais-Royal.

Celui-là avait une certaine réputation, et se nommait Février.

Il y voit un conventionnel qui soldait sa dépense, il entend quelqu'un en passant dire :

— Tiens, c'est Saint-Fargeau !

Il se rappelle qu'il vient de lire que Saint-Fargeau a voté la mort du roi.

Il s'approche de lui.

— Vous êtes Saint-Fargeau ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit celui-ci.

— Vous avez pourtant l'air d'un homme de bien, dit le garde du corps d'une voix triste.

— Je le suis en effet, dit Saint-Fargeau.

— Si vous l'étiez, vous n'auriez pas voté la mort du roi.

— J'ai obéi à ma conscience, dit-il.

— Tiens, dit le garde du corps, moi aussi j'obéis à la mienne.

Et il lui passa son sabre au travers du corps.

Le hasard faisait dîner Jacques Mérey à une table voisine. Il s'élança, mais à temps seulement pour recevoir le blessé entre ses bras.

On le transporta dans la chambre des maîtres de l'établissement, mais en le posant sur le lit il expira.

— Heureuse mort ! s'écria Danton en apprenant l'événement. Ah ! si je pouvais mourir ainsi !

On a vu que, dans le récit de la mort du roi, je rectifie une erreur et donne une explication. L'erreur que je rectifie est d'exonérer la mémoire de Santerre du fameux roulement de tambour.

Santerre s'en était allé avec la commune du 10 août. Henriot était venu avec la commune révolutionnaire.

Je dois cette rectification au fils de Santerre lui-même, qui est venu me trouver la preuve à la main.

Quant à l'explication, elle porte sur le débat qui eut lieu au pied de l'échafaud entre le roi et les exécuteurs.

Le roi ne luttait pas dans un désespoir inintelligent pour prolonger sa vie. Il luttait pour n'avoir pas les mains liées avec une corde.

Il ne fit pas de difficulté lorsqu'il s'agit d'un mouchoir.

Je dois ce curieux détail à M. Sanson lui-même, l'avant-dernier exécuteur de ce nom.

q

Chapitre 38 Chez Danton

Le soir même de la mort du roi, deux hommes se tenaient près du lit d'une femme, sinon mourante, du moins gravement malade. L'un était debout, pensif, lui tâtant le pouls dont il comptait les battements, et étant calme et froid comme la science dont il était le représentant.

L'autre, les doigts enfoncés dans les cheveux, se pressait violemment la tête de ses deux mains, tandis qu'on voyait le bas de son visage se couvrir de larmes dont la source était cachée, et que

sa bouche laissait échapper un râle sourd, indice de colère plus encore que de douleur.

Ces deux hommes étaient Jacques Mérey et Georges Danton.

La mourante était madame Danton.

En rentrant chez lui, Danton avait trouvé sa femme dans un tel état de prostration qu'il avait à l'instant même envoyé chercher Jacques Mérey ; puis, en l'attendant, l'homme aux violentes étreintes avait voulu serrer la chère malade contre son cœur, et doucement elle l'avait repoussé.

C'était ce faible mouvement de la main d'une femme mourante qui avait brisé le cœur de cet homme à qui l'on croyait un cœur de bronze.

Dans ce mouvement, si faible qu'il fût, il y avait la séparation éternelle de deux âmes.

Danton, dans un moment de faiblesse, avait promis à madame Danton de ne pas voter la mort du roi.

Il l'avait non seulement votée sans sursis, sans remise, mais provoquée violemment.

À dix heures et demie du matin, le roi avait été exécuté.

En sortant de la Convention, il était rentré chez lui, avait trouvé sa femme plus mal, avait voulu l'embrasser, et avait été repoussé par elle.

Il ne cherchait plus même à lire dans les yeux du médecin la mort ou la vie.

Même avec la vie, c'était encore la mort pour lui. Cette femme, qu'il aimait avec toute la passion dont son cœur était capable, cette femme qui avait toujours partagé ses caresses quand elle ne les avait pas sollicitées, cette femme l'avait repoussé.

La mère de ses deux enfants l'avait repoussé.

Il y avait donc dans le cœur de cette femme quelque chose de mort avant la mort : c'était son amour pour lui.

— Mon ami, dit Jacques Mérey après un instant de silence, veux-tu me laisser seul un instant avec ta femme ?

Danton se leva, sortit en trébuchant, entra dans la chambre voisine, referma la porte ; mais, malgré la porte refermée, on entendit le bruit d'un sanglot qui s'achevait en imprécation.

La malade resta muette, mais tressaillit.

Jacques Mérey s'assit près d'elle, gardant la main qu'il tenait entre les siennes.

— Vous avez eu aujourd'hui une émotion violente ? demanda Jacques Mérey à madame Danton.

— N'est-ce point aujourd'hui, à dix heures et demie du matin, que le roi a été exécuté ? demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— En entendant crier la mort, j'ai été prise d'un vomissement de sang.

— Est-il possible, madame, fit Jacques Mérey, qu'une chose qui vous est aussi étrangère que la mort du roi ait produit un pareil effet sur vous, la femme de Danton ?

— C'est justement parce que je suis la femme de Danton que la mort du roi ne saurait m'être étrangère. Ne suis-je pas la femme de l'homme qui a voté la mort sans sursis, sans délai, sans appel ?

— Trois cent quatre-vingt-dix représentants l'ont votée avec lui, insista Jacques Mérey.

— Vous ne l'avez pas votée, vous ! s'écria-t-elle avec un accent profondément douloureux.

— Ce n'est point parce que le roi ne la méritait pas, madame, que je ne l'ai point votée, c'est parce que mon état de médecin et mon peu de croyance à une autre vie m'obligent de combattre la mort où je la rencontre.

Il se fit un silence d'un instant.

— Combien de temps croyez-vous que j'aie encore à vivre ? demanda tout à coup madame Danton.

Jacques tressaillit et la regarda.

— Mais, lui dit-il, la question n'en est pas encore là.

— Écoutez, dit madame Danton en lui pressant faiblement la main, j'ai reçu trois coups dont un seul suffirait à tuer une existence, et chacun est entré plus profondément : le 10 août, le 2 septembre et le 21 janvier. Quand je suis entrée dans ce sombre et froid hôtel du ministère de la Justice, il m'a semblé entrer dans mon tombeau, et je l'ai dit à Georges en souriant tristement : « Je n'en sortirai pas vivante. » Je me trompais de bien peu, monsieur Mérey, j'en suis sortie mourante.

— Et pourquoi cet hôtel du ministère vous faisait-il si grand-peur, madame ?

La malade haussa imperceptiblement les épaules.

— Les hommes sont faits pour les révolutions, dit-elle. Dieu, en les créant forts, leur a dit : « Luttez et combattez ! » mais les femmes sont faites pour le foyer et l'amour ; Dieu, en les créant faibles, leur a dit : « Soyez épouses, soyez mères ! » Pauvre fille d'un limonadier du coin du pont Neuf, toute mon ambition s'étendait à avoir comme mon père une petite maison à Fontenay ou à Vincennes. Je l'ai épousé pauvre et obscur ; je croyais au génie de l'avocat et non à l'orageuse fortune de l'homme politique ; le chêne a poussé trop vite et trop vigoureusement, il a tué le pauvre lierre.

La porte se rouvrit à ces mots, et, rugissant de douleur, Danton vint s'abattre à genoux devant le lit de sa femme, lui baisant les pieds.

— Non ! criait-il, non ! tu ne mourras pas. N'est-ce pas qu'on peut la sauver ? Eh ! mon Dieu ! que deviendrais-je donc si tu mourais ? Que deviendraient nos pauvres enfants ?

— C'était au nom des pauvres enfants du Temple que je t'avais demandé de ne pas voter la mort du pauvre roi.

— Oh ! s'écria Danton, les femmes ne comprendront donc jamais rien ! Suis-je le maître de ce que je fais ? pas plus que dans une tempête le patron d'une barque n'est le maître de son bateau ; une vague me soulève, l'autre m'abîme. La femme qui m'aimerait, qui m'aimerait véritablement, ne devrait pas me juger, mais se contenter de me plaindre et de panser mes éternelles

blessures. Les hommes qui, comme moi, jettent une si terrible abondance de vie en dehors, les tribuns qui nourrissent les peuples de leur parole, du souffle de leur poitrine, du sang de leur cœur, ont besoin du foyer, et, au foyer, de douces mains qui leur refassent le cœur, d'une douce haleine qui leur hématose le sang ; s'il y trouve les luttes, les querelles, les larmes, il est perdu.

» Non ! s'écria-t-il, non, tu n'as pas le droit d'être malade ! non, tu n'as pas le droit de mourir. Malade entre deux berceaux ! Mourante et voulant mourir ! voilà ce qu'il y a de plus douloureux, et, chaque fois que je rentre déchiré de plus de blessures que Régulus dans son tonneau, chaque fois que je laisse à la porte l'armure de l'homme politique et le masque d'acier, je trouve ici cette blessure bien autrement douloureuse, cette plaie bien autrement terrible et saignante : la certitude donnée par elle-même, par la femme que j'aime, je ne dirai pas plus que la France, puisque c'est à la France que je la sacrifie, mais plus que ma propre vie, que dans un mois, dans quinze jours, dans huit jours peut-être, je vais être déchiré de moi-même, coupé en deux, guillotiné du cœur ; dis-moi, Jacques, connais-tu un homme aussi malheureux que moi ?

Et il se redressa, levant les deux poings au ciel, menaçant et terrible comme Ajax.

— Mon ami, mon Georges, dit madame Danton, tu es injuste. Je ne veux rien, moi ! Je ne puis rien, moi ! Je me sens glisser sur une pente, voilà tout, la pente de la mort. Chaque jour, je suis un peu moins une femme, un peu plus une ombre. Je fonds. Je te fuis, je t'échappe chaque fois que tes bras essaient de me serrer contre ton cœur. Oh ! mon Dieu ! moi aussi, s'écria-t-elle, je voudrais bien vivre. J'ai été si heureuse.

Puis elle ajouta tout bas :

— Autrefois !

— Le plus dur dans tout cela, vois-tu, reprit Danton, car je vois bien qu'elle dit vrai, c'est qu'il ne me sera pas même donné de la voir jusqu'au bout ; c'est que je n'aurai pas la consolation de recevoir son adieu ; c'est qu'il me faudra quitter ce lit de mort.

— Et pourquoi cela ? Pourquoi cela ? s'écria la pauvre femme, qui n'avait pas prévu cette suprême douleur et qui avait rêvé de mourir au moins dans les bras de l'homme qu'elle aimait.

— Mais, parce que ma situation contradictoire va éclater, parce qu'il va peut-être m'être impossible, le roi mort, de mettre Danton d'accord avec Danton, parce que la France, parce que le monde ont eu les yeux sur moi dans ce fatal procès. Elle m'accuse d'avoir voté la mort. Et c'est moi qui ai hasardé le seul moyen de sauver le roi ! C'est moi qui ai dit pour me rapprocher de la Gironde, qui n'a pas eu l'intelligence de me tendre la main et de nous faire, avec la Commune et les cordeliers, une majorité, c'est moi qui ai dit par deux fois : La peine, quelle qu'elle soit, doit-elle être ajournée après la guerre ? – Si la Gironde avait dit oui, la proposition passait. – C'était une planche que je posais sur l'abîme. La Gironde devait y passer la première, donner l'exemple au centre, qui l'eût suivie. La Montagne en resta muette d'étonnement. Robespierre me regarda et son œil brilla de joie. « Il se perd ! disait-il, il se perd. Il avance vers la Gironde, c'est-à-dire vers l'abîme. » Vergniaud crut à une ruse : comme si Danton se donnait la peine de ruser ! Au lieu de venir à moi, la Gironde alla à la Montagne : elle ne voulait que la mort de la royauté, et sa majorité vota la mort du roi. Du moment où la

droite était divisée, elle était annulée. Il était facile de prévoir que le centre faible et flottant se porterait vers la gauche. Eh bien ! que pouvais-je faire de plus pour elle ? Le 15 décembre, jour où l'on vota sur la culpabilité, je suis resté ici, près d'elle. J'ai dit que j'étais inquiet de sa santé, et j'ai risqué ma tête. Mon acte d'accusation commencera par ces mots : « Où étais-tu le 15 ? » Quand je suis rentré, le 16, il n'y avait plus de Commune, il n'y avait plus de Gironde, il n'y avait plus que la Montagne tonnante et rugissante. Mais la Montagne n'est pas libre, c'est l'esprit jacobin, c'est la pression jacobine, c'est la police, c'est l'inquisition, c'est la tyrannie. La Révolution se faisant purement jacobine perdra ce qu'elle a de grand, de généreux, d'humanitaire. Je vis que la droite était perdue, et avec la droite la Convention. Je me vis, moi, Danton, avec ma force et mon génie, asservi à la médiocrité jacobine. J'avais ou à me créer une force nouvelle, ou à me laisser dévorer par la lourde mâchoire de Robespierre. C'est pour cela que je revins tonnant et terrible, déterminé à reprendre la tête de la Révolution. N'étais-je pas le plus fort de la Commune ? les gens de la Commune ne sont-ils pas des cordeliers trop heureux de me suivre. Il me fallait redevenir et je suis redevenu le Danton de la colère, du jugement et de la mort. Ils l'ont voulu ; j'avais été jusque-là le Danton de 92 ; à partir du 16 décembre, je suis le Danton de 93.

» Écoute ceci, ma bien-aimée femme, mon épouse chérie, dit Danton, descendant des hauteurs où il venait de s'élever. Je comprends le sacrifice, je comprends le dévouement lorsque, en se jetant dans le gouffre comme Curtius, on est sûr que le gouffre se refermera sur vous et que la patrie sera sauvée. Mais aujourd'hui ce n'est pas seulement la France qu'il s'agit de sauver, c'est le monde. Périr, qu'est-ce que c'est cela périr ? Un homme qui périt,

c'est une unité de moins, un zéro souvent ; mais la France ! la France c'est aujourd'hui l'apôtre, le dépositaire des droits et de la liberté du genre humain. Elle porte à travers les tempêtes l'arche sainte des lois éternelles, elle porte cette lumière si longtemps attendue, allumée par le génie après tant de siècles. On ne peut pas laisser sombrer l'arche, on ne peut pas laisser éteindre la lumière avant qu'elle ait illuminé la France, avant qu'elle ait éclairé le monde.

» Des temps mauvais viendront peut-être où elle s'affaiblira, où elle disparaîtra même comme disparaissent les volcans ; mais alors, si l'on ne sait plus où la trouver, on cherchera dans nos sépulcres. La flamme d'une torche n'en rayonne pas moins pour s'être allumée à la lampe d'une tombe !

Madame Danton poussa un soupir et tendit la main à son mari en disant :

— Tu as raison ; sois tout ce que tu voudras, mais reste Danton.

q

Chapitre 39 La Gironde et la Montagne

Danton l'avait dit : Dans la femme était la pierre d'achoppement de la Révolution.
Ce qui se passait chez lui se reproduisait à tout moment et partout.
Depuis le Palais-Royal, regorgeant de maisons de jeu et de maisons de filles, jusqu'aux steppes de la Bretagne, où l'on rencontre

de lieue en lieue une chaumière, c'était la femme qui énervait l'homme.

Si l'on peut compter quelques femmes ardentes et courageuses, comme Olympe de Gouges et Théroigne de Méricourt, quelques nobles matrones patriotes comme madame Roland et madame de Condorcet, quelques amantes dévouées comme madame de Kéralio et Lucile, le nombre des torpilles fut incalculable.

Les émotions politiques trop vives, les alternatives de la vie et de la mort, poussaient l'homme aux plaisirs sensuels.

On accusait Danton de conspirer.

— Est-ce que j'ai le temps ! répondit-il. Le jour je défends ma tête ou demande la tête des autres ; la nuit je m'acharne à l'amour.

Craignant de mourir, on prenait l'amour comme une distraction.

Las de vivre, on prenait le plaisir comme un suicide.

À mesure qu'un parti politique faiblissait, loin de se recruter, loin de se défendre, il ne songeait plus, comme ces sénateurs de Capoue qui s'empoisonnèrent à la fin d'un repas, qu'à se couronner de roses et à mourir.

C'est ainsi que meurt le constitutionnel Mirabeau ; c'est ainsi que mourra le girondin Vergniaud ; c'est ainsi que mourra le cordelier Danton ; et qui sait si l'amour du Spartiate Robespierre pour la Lacédémonienne Cornélie n'a pas énervé les derniers moments du chef des jacobins ?

Il y avait du plaisir pour tous les tempéraments.

Il y avait le Palais-Royal, tout éblouissant d'or et de luxe, où des courtisanes patentées venaient à vous et vous priaient d'être heureux.

Il y avait les salons de madame de Staël et de madame de Buffon, où l'on vous permettait de l'être.

Les filles étaient en général pour l'ancien régime, les grands seigneurs payaient mieux évidemment que tous ces nouveaux venus de province arrivés pour faire les affaires de la France.

Les deux salons que nous venons de nommer, sans vouloir faire et sans permettre qu'il soit fait aucune comparaison, tenaient l'autre extrémité de l'échelle sociale, mais, comme les étages inférieurs, avaient une tendance à la réaction.

Supposez tous les étages intermédiaires occupés par la bourgeoisie, qui depuis le 2 septembre était paralysée par la peur.

Et vous aurez l'inertie entre deux forces attractives.

Au milieu de ces deux forces attractives, agissant au haut et au bas de la société, les hommes politiques s'énervaient.

Dans le milieu inerte, ils se résignaient.

Un homme politique qui se résigne est un homme perdu.

Tous ces hommes qui étaient arrivés pleins d'enthousiasme, croyant à l'unité, à l'égalité, à la fraternité, et qui voyaient dès l'abord les dissensions terribles d'une Assemblée qui devait durer trois ou quatre ans, faisaient naturellement un soubresaut en arrière ; alors ils étaient attirés dans un des milieux que nous avons

dit, et peu à peu ils y perdaient non pas la force de mourir, mais celle de vaincre.

Madame de Staël n'avait jamais été véritablement républicaine. Mais, du temps où s'il était agi de défendre son père, elle avait fait une ardente opposition. Apôtre de Rousseau d'abord, après la fuite de son père elle devint disciple de Montesquieu. Ambitieuse et ne pouvant jouer un rôle par elle-même, ne pouvant jouer un rôle par son honnête et froid mari, elle avait voulu en jouer un par son amant. Un jour, on la vit tout éperdue d'amour pour un charmant fat sur la naissance duquel couraient les bruits les plus étranges. M. de Narbonne fut nommé ministre de la Guerre ; elle lui mit aux mains l'épée de la Révolution. La main était trop faible pour la porter, elle passa à celle de Dumouriez.

On la croyait très bien avec les girondins, Robespierre lui aussi ; mais c'était le malheur de ces pauvres honnêtes gens d'être compromis, non point parce qu'ils changeaient d'opinion, mais parce que les modérés prenaient la leur : les girondins ne devenaient pas royalistes, mais bon nombre de royalistes se faisaient girondins.

Le salon de madame de Buffon, quoique placé sous le drapeau du prince Égalité, n'en passait pas moins pour un salon réactionnaire, et à coup sûr celui-là n'avait pas volé sa réputation. Les Laclos, les Sillery et même les Saint-Georges avaient beau faire les démocrates, si le dernier n'était pas un grand seigneur, c'était au moins le bâtard d'un grand seigneur.

Quand on est trompé par ce titre, la Gironde, on commence par chercher dans ce malheureux parti des hommes de Bordeaux

ou tout au moins du département, mais on est tout étonné de n'en trouver que trois, les autres sont Marseillais, Provençaux, Parisiens, Normands, Lyonnais, Genevois même.

Cette différence d'origine n'a-t-elle pas été pour quelque chose dans leur facile décomposition ? Les hommes d'un même pays ont toujours quelques points d'homogénéité par lesquels ils se soudent les uns aux autres ; quel lien naturel voulez-vous qu'il y ait entre le Marseillaix Barbaroux, le Picard Condorcet et le Parisien Louvet ?

La première condition de cette dissonance territoriale fut la légèreté.

Il y eut un moment où la Montagne eut deux chefs : au lieu de la laisser se diviser par la dualité, les girondins se crurent assez forts pour les abattre l'un après l'autre.

Lorsque Danton donna sa démission du ministère de la Justice, les girondins lui demandèrent des comptes ; des comptes à Danton, qui rentrait aussi pauvre dans son triste appartement et dans sa sombre maison des Cordeliers qu'il en était sorti.

Ces comptes, il fallait les rendre. Tant qu'ils n'étaient pas rendus, Danton était accusé. Il s'abrita sous le drapeau de la Montagne ; Robespierre tenait ce drapeau, il fallait à son tour attaquer Robespierre.

Robespierre avait toujours avancé à force d'immobilité ; ce n'était pas lui qui marchait, c'était le terrain même sur lequel il était placé ; ses adversaires, en se détruisant, ne lui ouvraient pas un chemin pour aller aux événements, mais ouvraient un chemin aux événements pour venir à lui.

Vergniaud n'avait pas voulu qu'on attaquât Danton, qu'il regardait comme le génie de la Montagne.

Brissot ne voulait point que l'on attaquât Robespierre, que l'on n'était pas sûr d'abattre.

Mais madame Roland haïssait Danton et Robespierre ; elle était haineuse comme sont les âmes austères, comme étaient les jansénistes ; enfermée dans une espèce de temple, elle avait son Église, ses fidèles, ses dévots ; on lui obéissait comme on eût obéi à la vertu et à la liberté réunies.

Ces hommages presque divins l'avaient gâtée ; elle avait fait deux grands pas vers Robespierre, mais tout aux Duplay, elle n'avait eu aucune prise sur lui.

Elle lui écrivit en 91 pour l'attirer au parti qui fut depuis la Gironde. Il se contenta d'être poli, et refusa.

Elle lui écrivit en 92.

Il ne répondit point.

C'était la guerre.

Nous avons vu comment elle avait été déclarée à Danton.

On décida d'attaquer Robespierre.

Mais, au lieu de le faire attaquer par un homme comme Condorcet, comme Roland, comme Rabaut-Saint-Étienne, par un pur enfin, on le fit attaquer par un jeune, ardent, plein de feu, c'est vrai, mais qui ne pouvait rien contre un homme continent comme Scipion, incorruptible comme Cincinnatus.

On le fit attaquer par Louvet de Couvrai, par l'auteur d'un roman sinon obscène, du moins licencieux ; on le fit attaquer par l'auteur de Faublas.

On fit attaquer le visage pâle, la figure austère, l'âme intègre, par un jeune homme souriant, délicat et blond, paraissant de dix ans plus jeune qu'il n'était, par un marchand de scandale qui en avait fait pas mal pour son compte, car on prétendait que lui-même était le héros de son roman.

Quand il monta à la tribune pour attaquer, il n'y eut qu'un cri :

— Tiens, Faublas !

L'accusation échoua.

Dès lors il y eut rupture complète entre Robespierre et les Roland, entre la Montagne et la Gironde.

Revenons à ce que nous avons dit au commencement de ce chapitre : que depuis le Palais-Royal regorgeant de maisons de jeu et de maisons de filles, jusqu'aux steppes de la Bretagne où l'on rencontre de lieue en lieue une chaumière, c'était la femme qui énervait l'homme.

Généreuse contre elle-même, la révolution, par un de ses premiers décrets, abolissait la dîme.

Abolir la dîme, c'était faire rentrer en ami dans la famille le prêtre qui jusque-là en avait été regardé comme l'ennemi.

Faire rentrer le prêtre dans la famille, c'était préparer à la révolution son ennemi le plus dangereux : la femme.

Qui a fait la sanglante contre-révolution de la Vendée ? La paysanne, – la dame, – le prêtre.

Cette femme agenouillée à l'église et disant son chapelet, que fait-elle ? Elle prie. – Non, elle conspire.

Cette femme assise à sa porte, la quenouille au côté, le fuseau à la main, que fait-elle ? Elle file. – Non, elle conspire.

Cette paysanne qui porte un panier avec des œufs à son bras, une cruche de lait sur sa tête, où va-t-elle ? Au marché. – Non, elle conspire.

Cette dame à cheval qui fuit les grandes routes et les sentiers battus pour les landes désertes et les chemins à peine tracés, que fait-elle ? – Elle conspire.

Cette sœur de charité qui semble si pressée d'arriver, qui suit le revers de la route en égrenant son rosaire, que fait-elle ? Elle se rend à l'hôpital voisin. – Non, elle conspire.

Ah ! voilà ce qui les rendait furieux, ces hommes de la Révolution qui se sont baignés dans le sang ; voilà ce qui les faisait frapper à tâtons, tuer au hasard. C'est qu'ils se sentaient enveloppés de la triple conspiration de la paysanne, de la dame et du prêtre, et qu'ils ne les voyaient pas.

Eh bien ! tout sortait de l'église, de cette sombre armoire de chêne qu'on appelle le confessionnal.

Lisez la lettre de l'armoire de fer, la lettre des prêtres réfractaires réunis à Angers, en date du 9 février 1792. Quel est le cri du prêtre ? Ce n'est pas d'être séparé de Dieu, c'est d'être séparé de

ses pénitentes. On ose rompre ces communications que l'Église non seulement permet, mais autorise.

Où croyez-vous que soit le cœur du prêtre ? Dans sa poitrine ? Non, le cœur n'est pas où il bat, il est où il aime ; le cœur du prêtre est au confessionnal.

Et, s'il est permis de comparer les choses profanes aux choses sacrées, nous vous montrerons cet acteur ou cette actrice. Sublimes de sentiment, de poésie, de passion, pour qui jouent-ils si ardemment, pour qui tentent-ils d'atteindre à la perfection ? Pour un être idéal qu'ils se créent, qui est dans la salle, qui les regarde, qui les applaudit.

Il en est de même du prêtre, même en le supposant chaste ; il a, au milieu de ses pénitentes, une jeune fille, mieux encore, une jeune femme, – avec la jeune femme, le champ des investigations est plus complet, – dont le visage, vu à travers le grillage de bois, l'éclaire jusqu'à l'éblouissement, dont la voix, dès qu'il l'entend, s'empare de tous ses sens et pénètre jusqu'à son cœur.

En enlevant au prêtre la mariage charnel, on lui a laissé le mariage spirituel, le seul dont on dût se défier. Aux yeux de l'Église même, ce n'est pas saint Joseph qui est le vrai mari de la Vierge, c'est le Saint-Esprit.

Eh bien ! dans ces terribles années 92, 93, 94, tout homme dont la femme se confessa eut un Saint-Esprit ignoré dans la maison. Cent mille confessionnaux envoyaient la réaction au foyer domestique, soufflant la pitié pour le prêtre réfractaire, soufflant la haine contre la nation, comme si la nation n'avait pas été l'homme, la femme, les enfants ! soufflant le doute contre les

biens nationaux, c'est-à-dire contre la prospérité, le bien-être, le bonheur de l'avenir.

Voici pour la province, pour la Bretagne et la Vendée surtout. Paris eut la légende du Temple.

Le roi et sa famille affamés ou à peu près !

Le roi avait au Temple trois domestiques et treize officiers de bouche.

Son service se composait de quatre entrées, de deux rôtis de trois pièces chacun, de quatre entremets, de trois compotes, de trois assiettes de fruits, d'un carafon de bordeaux, d'un de malvoisie, d'un de madère.

Pendant les quatre mois que le roi resta au Temple, sa dépense de bouche fut de 40 000 francs ; 10 000 francs par mois, 333 francs par jour.

On sait que le roi était grand mangeur, puisqu'il mangeait à l'Assemblée tandis que l'on tuait les défenseurs du château qu'il venait d'abandonner. Mais enfin, avec 333 francs par jour, cinq personnes ne meurent pas de faim.

Les gens que l'on retrouva fous ou hébétés à la Bastille, ne se rappelant même pas leur nom, avaient dû être plus mal nourris que ceux-là.

Toute la promenade du roi se composait de terrains secs et nus, avec des compartiments de gazons flétris et quelques arbres brûlés au soleil de l'été ou effeuillés au vent d'automne ! Il s'y promenait avec sa sœur, sa femme et ses enfants.

Mais Latude, qui resta trente ans dans les cachots de la Bastille, eût regardé comme une grande faveur de faire une pareille promenade une fois tous les huit jours.

Mais Pellisson, qui dans les mêmes cachots n'avait pour distraction qu'une araignée que son geôlier lui écrasa, à qui on enleva l'encre et le papier, qui écrivit avec le plomb de ses vitres sur les marges de ses livres, mais Pellisson, que le grand roi tint cinq ans en prison, n'avait ni la table ni la promenade de Louis XVI.

Mais ce Silvio Pellico, brûlé par les plombs et dévoré par les moustiques de Venise ; mais cet Andryane qui laissait une de ses jambes gangrenées aux chaînes de son cachot, avaient-ils pour satisfaire leur appétit un dîner à trois services et un carré de terre pour se promener ?

Ce n'étaient pas des rois, je le sais bien, mais c'étaient des hommes ; aujourd'hui qu'on sait qu'un roi n'est qu'un homme, je demande la même justice pour eux, la même haine pour leurs bourreaux que s'ils eussent été rois.

Nous avons employé tout ce chapitre à tracer le travail sourd qui se faisait non seulement dans toute la France, mais à Paris, pour séparer la miséricordieuse Gironde de l'inexorable Montagne.

Seulement, la réaction, au lieu d'amener la pitié, amena la Terreur.

Veut-on savoir où la réaction était arrivée ? – Lisons ces quelques lignes de Michelet, – puissent-elles donner à la France entière l'idée de lire les autres !

« À la Noël de 92, il y eut un spectacle étonnant à Saint-Étienne-du-Mont ; la foule y fut telle que plus de mille personnes restèrent à la porte et ne purent entrer.

» Chose triste que tout le travail de la Révolution aboutît à remplir les églises. Désertes en 88, elles sont pleines en 92, pleines d'un peuple qui prie contre la Révolution, c'est-à-dire contre la victoire du peuple. »

Ce fut ce qui détermina Danton à faire une dernière tentative pour rapprocher la Montagne et la Gironde.

q

Chapitre 40 Le Pelletier Saint-Fargeau

Voilà ce que Danton avait voulu éviter.
C'était cette épilepsie fanatique qui, à la vue du sang de Louis XVI, allait fonder en face de l'autel de la patrie le culte du roi martyr.

Voilà pourquoi il avait posé cette question :

« La peine, quelle qu'elle soit, sera-t-elle ajournée après la guerre ? »

S'il avait obtenu ce sursis, d'abord la guerre ne finissait que quatre ans plus tard, en 1797, à la paix de Campo Formio.

Pendant ces quatre ans, la pitié, la miséricorde, la générosité, vertus françaises, faisaient leur œuvre.

Louis XVI était jugé et condamné, ce qui était d'un grand et solennel exemple. Mais il n'était pas exécuté, ce qui était un exemple plus grand et plus solennel encore.

Fonfrède ne comprit point, il se sépara de Danton, parla au nom de la Gironde et réduisit les trois questions à cette effroyable simplicité :

Louis est-il coupable ?

Notre décision sera-t-elle ratifiée ?

Quelle peine ?

Elles obtinrent ces trois réponses, plus laconiques encore que les demandes :

Est-il coupable ? – Oui.

Notre décision sera-t-elle ratifiée ? – Non.

Quelle peine ? – La mort.

Maintenant le salut de la France était dans l'unité.

Par qui et à quelle occasion faire prêcher cette unité ?

L'occasion était trouvée : les funérailles de Le Pelletier Saint-Fargeau.

Restait à désigner l'orateur.

Il fallait pour cela un homme dans le passé duquel on ne pût pas trouver trace d'une idée contraire à l'unité.

Or, il y avait un homme qui n'était apparu que deux fois à la Chambre pour y annoncer deux victoires, et qui chaque fois avait

été reçu au bruit des applaudissements.

Une troisième fois il s'était levé et était monté à la tribune pour apporter son vote, et son vote, il l'avait formulé d'une voix si ferme, que, quoique ce fût un vote de clémence, il avait été écouté sans murmures.

Il avait dit :

— Je vote pour la prison perpétuelle, parce que ma profession de médecin m'ordonne de combattre la mort, sous quelque aspect qu'elle se présente.

Quelques voix même avaient applaudi.

Cet homme s'asseyait sur les mêmes bancs que la Gironde.

On s'était demandé quel était cet homme, et l'on avait appris que c'était un médecin nommé Jacques Mérey, envoyé par la ville de Châteauroux.

À la suite de cette conversation qui eut lieu au pied du lit de madame Danton, Danton décida que l'homme qui prendrait la mort de Le Pelletier Saint-Fargeau pour prétexte de l'unité, serait Jacques Mérey.

Jacques Mérey accepta le rôle actif qu'il avait joué jusque-là dans la Révolution. On ne lui avait pas encore permis de développer son talent d'orateur.

L'était-il, orateur ? Il n'en savait rien lui-même : il allait s'en assurer.

L'éloge était beau à faire. Pour arriver à cette vie d'unité dont la République avait si grand besoin, il avait fait pour l'enfant un

plan d'éducation et de vie commune qui suffisait à sa gloire.

Le Pelletier avait une fille : elle fut solennellement adoptée par la France et reçut le nom sacré de fille de la République ; ce fut elle qui, sous les voiles noirs et accompagnée de douze autres enfants, conduisait le deuil.

Et, en effet, c'était à des enfants de conduire le deuil de celui qui avait consacré sa vie à cette grande idée : donner une éducation sans fatigue à une enfance heureuse.

Le corps était exposé au milieu de la place Vendôme, à la place où est aujourd'hui la colonne. La poitrine du mort était nue afin que tout le monde pût voir la blessure ; l'arme qui l'avait faite, tout ensanglantée encore, était à côté.

La Convention tout entière entourait le cénotaphe ; au son d'une musique funèbre, le président souleva la tête du mort et lui mit une couronne de chêne et de fleurs.

Alors à son tour Jacques Mérey sortit des rangs, rejeta en arrière sa belle chevelure noire, monta deux marches, mit un pied sur la troisième, s'inclina devant le mort, et, d'une voix qui fut entendue de tous ceux non seulement qui remplissaient la place, mais qui occupaient les fenêtres comme les gradins d'un immense cirque, il prononça les paroles suivantes 1 :

« Citoyens représentants,

» Laissez-moi d'abord vous féliciter de l'unanimité que vous avez fait éclater aux yeux du monde qui avait les yeux fixés sur vous, le lendemain de la mort de Capet. Un roi égoïste a pu dire insolemment un jour : l'État, c'est moi. La Convention, dévouée

au grand principe de l'unité, a pu dire depuis huit jours : la France est en moi.

» Toutes les grandes mesures que vous avez prises ont été prises à l'unanimité.

» À l'unanimité vous avez voté, le 21 janvier, l'adresse annonçant aux départements la mort du tyran ; rédigée par la Convention, elle prend et donne à chacun de nous sa part de la mort qui a rendu la liberté à la France.

» Unanimité pour le vote des 900 millions d'assignats à émettre ; unanimité pour la levée de 300 000 hommes ; unanimité pour la déclaration de guerre à cette orgueilleuse Angleterre qui a osé envoyer ses passeports à notre ambassadeur.

» Maintenant la France a compris la grandeur de sa mission. Il ne lui reste pas seulement à défendre la France contre la ligue des rois, il lui reste à fonder l'unité de la patrie, l'indivisibilité de la République. Point de vie sans unité ; se diviser, c'est périr ! »

Ce que venait de dire Jacques Mérey répondait si complètement à la pensée générale, qu'il fut interrompu par d'unanimes applaudissements.

« La France a trop longtemps souffert de ses divisions sous la prétendue unité royale pour croire à l'unité d'une monarchie, et c'est pour cela qu'elle a voté l'abolition de la royauté, la fondation de la République, la mort du tyran.

» La France ne peut admettre non plus comme applicable à son gouvernement ni l'unité fédérative des États-Unis, ni l'unité fédérative de la Hollande, ni l'unité fédérative de la Suisse.

» Peut-être la chose était-elle possible avec la France divisée en provinces ; elle est devenue impossible avec la France divisée en départements.

» Royalisme et fédéralisme sont deux mots sacrilèges. Seul un meurtrier de l'humanité peut les prononcer.

» Et remarquez bien que jamais ce problème de l'unité n'a été posé devant un grand empire ; 89 n'y pensait pas ; nous y répondrons tous en 93.

» Le sphinx est là sur la place de la Révolution.

» Devine ou meurs !

» Unité, avons-nous répondu en lui jetant la tête d'un roi.

» Et cependant rien ne nous guidait que le génie de la France.

» Rousseau, lumière insuffisante ! Son Contrat social dit : unité pour un petit État.

» Son Gouvernement de la Pologne dit : fédéralisme pour un grand.

» Qu'était l'ancienne France ? une royauté fédérative ; et Louis XI seulement a commencé l'unité.

» Si Louis XI eût vécu de nos jours, il eût été républicain et membre de la Convention.

» Qui a proclamé le premier l'unité indivisible de la France le 9 août 91 ?

» Notre illustre collègue Rabaut-Saint-Étienne. Inclinons-nous devant le précurseur.

» La Gironde, à qui j'ai l'honneur d'appartenir en 92, veut quitter Paris menacé par les Prussiens ; une défaillance était permise dans ces jours de deuil ; elle avait rallié l'Assemblée presque entière à son opinion. L'arche de la France, le palladium de ses libertés, allait chercher un refuge dans ces riches et fidèles provinces du centre qui avaient abrité la royauté de Charles VII contre les Anglais.

» Un homme, un seul, dit non. Il est vrai que cet homme est un géant.

» Devant le non de Danton, Paris se rassura et demeura immobile.

» Le canon de Valmy fit le reste.

» Le christianisme lui-même, qui avait de si puissants moyens d'unité, n'est arrivé qu'à fonder la dualité.

» Il a fait un peuple de rois, de princes, d'aristocrates, de riches, de privilégiés, de savants, de lettrés, de poètes, le monde de Louis XIV, de Racine, de Boileau, de Corneille, de Molière, de Voltaire, et, au-dessous de ce peuple d'en haut, le peuple d'en bas, le peuple des esclaves, des serfs, des misérables, le peuple pauvre, abandonné, sans culture, ne sachant ni lire ni écrire, n'ayant pas une langue mais des patois, et ne comprenant pas même la langue dans laquelle il demandait à Dieu son pain quotidien.

» Je sais bien qu'un voile couvre encore cette grande question de l'unité ; nous marchons vers l'idéal, mais avant d'y arriver nous avons à traverser comme tant d'autres une forêt ténébreuse

défendue par tous les monstres de l'ignorance, une région inconnue que l'éducation répartie à tous pourra seule éclairer.

» Nous n'avons soulevé qu'un coin du voile, et ce que nous voyons nous montre une civilisation flottant à la surface, une lumière ne pénétrant pas jusqu'aux couches inférieures de la société. Nous avons inventé le théâtre populaire, nous avons décrété les fêtes nationales, mais celui qui est mort lâchement assassiné allait nous donner l'enseignement public, la première tentative d'éducation de la vie commune.

» Était-ce son génie, était-ce son cœur qui lui avait révélé ce grand secret de l'avenir ?

» Je n'hésiterai point à dire que c'était son cœur qui l'avait élevé au-dessus de lui-même, par la bonté d'une admirable nature ; l'assassin royaliste a deviné que ce cœur contenait la pensée la plus généreuse et la plus féconde de l'avenir. Il l'a frappé au cœur. Mais il était trop tard, le projet de Le Pelletier ne mourra pas avec lui. Il nous l'a légué. Nous ferons honneur à la confiance qu'il a mise en nous.

» Et remarquez, citoyens, que le projet de Le Pelletier n'est point une théorie, c'est un projet positif applicable dès demain, dès aujourd'hui, à l'instant même.

» Il n'y aura jamais d'égalité et de fraternité réelle que là où la société aura fondé une éducation commune et nationale ; c'est l'État qui doit donner cette éducation dans la commune natale, afin que le père et la mère puissent le surveiller en ne perdant pas l'enfant de vue.

» Celui qui est couché là et qui nous entend, si quelque chose de nous survit à ce qui a été nous, avait vu ce triste spectacle de l'enfant pauvre, grelottant et affamé, à qui la porte de l'école était close et à qui le pain de l'esprit était refusé parce qu'il n'avait pas de quoi payer le pain du corps.

» Plus que tous tu as besoin d'instruction, lui criait la tyrannie, puisque tu es plus pauvre que tous ; tu demandes l'éducation pour devenir honnête homme et citoyen utile ; ramasse un couteau et fais-toi bandit !

» Non, si l'enfant est pauvre, il sera nourri, habillé, instruit par l'école ; la misère ici-bas, nous le savons, c'est le partage de l'homme ; elle doit le poursuivre, elle doit l'atteindre, mais quand il sera assez fort pour lutter contre elle. La misère s'attaquant à l'enfance est une impiété. L'homme a des fautes à expier. À l'homme le malheur, mais l'enfant doit être garanti du malheur par son innocence !

» Les Grecs avaient deux mots pour rendre la même idée : la patrie pour les hommes, la matrie pour l'enfant.

» L'éducation au moyen âge s'appelait castoiement, c'est-à-dire châtiment. Chez nous, l'éducation s'appellera maternité.

» Bénissons l'homme honnête et bon qui a fait descendre la Révolution jusqu'aux mains des petits enfants, qui leur fait téter la justice avec le lait, qui leur assure qu'éloignés du sein maternel ils n'auront plus ni faim ni soif, et qui, en leur retirant la mère de la nature, leur donnera deux mères d'adoption, la patrie et la Providence. »

Le discours de Jacques Mérey, tout humanitaire et si peu en harmonie avec ceux qui se faisaient à cette époque, produisit un grand effet. Danton l'embrassa ; Vergniaud vint lui serrer la main ; Robespierre lui sourit.

Le convoi immense, se déroulant d'un bout à l'autre de la rue Saint-Honoré, soulevait partout un deuil réel.

Et, en effet, tous ceux de ces hommes dont l'œil pénétrait quelque peu dans l'avenir savaient bien que cette union dont Jacques Mérey avait fait l'éloge n'était qu'une union momentanée. Vergniaud avait dit : La Révolution est comme Saturne : elle dévorera tous ses enfants. Et tous les girondins, les premiers, s'attendant à être dévorés, avaient le pressentiment de leur mort prochaine. Ce deuil, ces funérailles, c'étaient leurs funérailles, c'était leur deuil ; seulement, cette terre qu'ils arroseraient de leur sang serait-elle stérile ou féconde ?

Ils pouvaient bien se faire alors cette question avec inquiétude, puisque aujourd'hui, soixante-quinze ans après que ce sang a coulé, nous nous la faisons encore avec désespoir.

Le Pelletier avait les honneurs du Panthéon. Sur les marches, le frère de Le Pelletier prononça en signe de séparation éternelle le mot : « Adieu ! »

Et, sur le corps du martyr, sur la blessure encore ouverte, sur l'arme qui l'avait frappé, montagnards et girondins firent le serment d'oublier leur haine, et se jurèrent, au nom de l'unité de la patrie, union et fraternité.

q

Chapitre 41 La trahison

Un mois s'écoula, pendant lequel les promesses faites sur le corps de Le Pelletier Saint-Fargeau furent loyalement tenues de part et d'autre. La Gironde avait encore la majorité morale. Quoique Robespierre eût déjà l'influence révolutionnaire, Danton et ses cordeliers faisaient, selon qu'ils se portaient à la droite ou à la Montagne, la majorité numérique.

Mais, au milieu de ce calme douteux, on voyait tout à coup briller un éclair, ou tout à coup on entendait un roulement de tonnerre. La foudre ne tombait pas, mais on la sentait suspendue au-dessus de la France.

Cinq ou six jours après l'exécution, on apprit tout à coup que Basville, notre ambassadeur à Rome, dans une émeute que le pape n'avait rien fait pour réprimer, avait été assassiné.

Un perruquier l'avait frappé d'un coup de rasoir.

La nouvelle coïncidait avec l'arrivée à Rome de mesdames Victoire et Adélaïde, filles du roi Louis XV et tantes du roi.

Le pape Pie VI fit comme Pilate, il se lava les mains du sang de Basville, mais justice ne fut pas faite du meurtre.

Il y avait longtemps que la France avait à se plaindre de ce pontife bellâtre, qui se faisait comme les courtisanes de Rome une figure avec du blanc et du rouge, qui portait frisés à l'enfant ses cheveux autrefois blonds, devenus blancs ; qui, adorateur de sa propre beauté, laquelle n'avait pas nui à son avancement dans sa scandaleuse jeunesse, avait voulu, en montant sur le trône pontifical, prendre le nom de Formose, et qui ne s'était arrêté

dans ce désir que par l'atroce réputation qu'avait laissée le premier du nom, dont Étienne VI déterra le cadavre pour lui faire son procès ; pape étrange qui, plus colérique encore que Jules II bâtonnant ses cardinaux, soufflетait son tailleur parce que sa culotte faisait un pli.

Pie VI avait fortement contribué à la mort de Louis XVI, en l'encourageant dans sa résistance dont il lui faisait un devoir, et le jour où il mourut à Valence, sur cette terre française qu'il avait ensanglantée, il eut à répondre du demi-million d'hommes que nous a coûté la guerre de Vendée.

Grand bruit à la Convention pour le meurtre de Basville. Kellermann, tout brillant encore des rayons de Valmy, est envoyé à l'armée d'Italie, et, en prenant congé de la Convention, dit au milieu des applaudissements :

— Je vais à Rome !

Puis, vers la fin de février, bruit dans Paris à propos de la création d'un nouveau milliard d'assignats.

Baisse des assignats, hausse des marchandises, l'ouvrier ne recevait pas plus et, au contraire, recevait moins, le boulanger et l'épicier lui demandant davantage.

Paris demande en vain le maximum, mais le 23 février Marat imprime :

« Le pillage des magasins à la porte desquels on pendrait les accapareurs mettrait fin à ces malversations. »

Le lendemain, on pille les magasins et, sans l'intervention des fédérés de Brest, on pendait les marchands.

Après une séance assez orageuse, la Gironde obtient que les auteurs et les instigateurs du pillage seront poursuivis par les tribunaux.

Mais le coup terrible fut en même temps l'insurrection vendéenne et la trahison de Dumouriez.

À l'est, le sabre autrichien ; à l'ouest, le poignard de la Vendée ; au nord, l'Angleterre ; au sud, l'Espagne.

En partant de Paris, Dumouriez avait dit :

— Je serai le 15 à Bruxelles, le 30 à Liège.

Il se trompait. Nous l'avons dit, et plus grand que nous l'a dit avant nous. Dumouriez se trompait : le 14 il était à Bruxelles, et le 28 à Liège.

Les instructions de Dumouriez étaient : Envahir la Belgique, la réunir à la France.

Mais ainsi la Révolution marchait trop vite et la question se trouvait par trop simplifiée.

Les Belges sentent si bien qu'ils sont dans la main de la France, et que cette main est une main amie, qu'ils offrent les clefs de Bruxelles à Dumouriez.

— Gardez-les, répondit Dumouriez, et ne souffrez plus d'étrangers chez vous.

Paroles à double entente ; dites contre les Autrichiens, elles pouvaient, elles devaient être, elles furent interprétées contre la France.

Les Français, tout libérateurs qu'ils étaient, n'étaient-ils pas des étrangers pour les Belges ?

Là commençait la trahison de Dumouriez.

Quinze jours après, la Convention recevait une adresse couverte de trente mille signatures demandant, quoi ? Le maintien des privilèges. Nous avons toujours eu l'inégalité, nous la voulons toujours.

La lecture de cette pétition produisit à la Chambre la première tempête sérieuse qu'il y eût eu depuis la mort du roi.

Les girondins appuyèrent la pétition belge, et invoquèrent le respect du principe de la souveraineté des peuples !

Danton se leva, Danton fit signe qu'il voulait parler. En trois pas il fut à la tribune, puis sa tête puissante, railleuse, apparut échevelée et menaçante.

— Ô Gironde, Gironde ! dit-il, seras-tu donc toujours esclave de principes étroits et qui ne sont pas faits pour notre époque ? Ne vois-tu pas que la révolution marche à pas de géant ? que 93 a laissé loin derrière lui 92 ? que 91 est à peine visible pour nous dans les brumes du passé ? que 90 se perd dans la nuit, et que 89 est de l'antiquité ? Oublies-tu que les quatre ou cinq mille lois qui ont vu le jour dans cette période ont été faites au point de vue de la royauté constitutionnelle et non pas au point de vue républicain ? Nous sommes républicains depuis trois mois, nous sommes libres depuis six semaines, il est temps que nous entrions dans une nouvelle période et que nous soyons révolutionnaires.

» Le principe de la souveraineté des peuples, dis-tu, ô honnête, mais aveugle Gironde ! est-ce que les Belges sont un peuple ? La Belgique royaume indépendant est une invention anglaise. L'Angleterre ne veut pas l'indépendance de la Belgique, elle a peur de la France à Anvers et sur l'Escaut. Il n'y a jamais eu de Belgique, il n'y en aura jamais ; il y a eu et il y aura toujours des Pays-Bas. Le peuple belge n'est-il pas souverain, souverain indépendant et libre ? Et tu réclames pour lui la liberté, Gironde ! C'est la liberté du suicide.

» Le peuple belge ! continua Danton, mais à quoi reconnaîtrez-vous qu'il y a là un peuple ? à un confus assemblage de villes ? Mais les villes n'ont jamais pu se grouper sérieusement en province.

» Ne voyez-vous pas d'où part le coup ?

» De cet ennemi éternel que trouvera sans cesse la religion devant elle, du clergé.

» Clergé dans la Vendée, clergé en Belgique, clergé à Paris, contre-révolution partout.

» C'est le clergé des Pays-Bas, dirigé par van Cupen et Vaudernot, qui a armé le peuple contre Joseph II, qui, plus belge que les Belges, voulait les débarrasser de leurs moines.

» Que voulait Joseph II ? Ouvrir l'Escaut. L'Europe, l'Angleterre en tête, fut contre lui ; alors il tenta de faire deux grands ports d'Ostende et d'Anvers ; il avait compté sans les jalousies municipales du Brabant, de Malines, de Bruxelles. Divisés, les Belges voulurent rester divisés. Ainsi périt l'Italie, par la jalousie, la haine, la division.

» D'ailleurs, qu'est-ce que trente mille signatures pour trois millions d'hommes ? Ne reconnaissez-vous donc pas dans cette adresse le credo des jésuites ? Entendez-vous le jésuite Feller qui non seulement crie, mais qui imprime : « Mille morts plutôt que de prêter ce serment exécrable : Égalité, liberté, souveraineté du peuple !

» Égalité, réprouvée de Dieu, contraire à l'autorité légitime ;

» Souveraineté du peuple, invention séduisante du prince des ténèbres. »

» Et c'est cette même population fanatique qui, en octobre, encombrait Sainte-Gudule, montant à genoux, pour l'anéantissement de la maison d'Autriche, le chemin du Saint-Sacrement, c'est elle qui hurle aujourd'hui contre la France.

» Ô Belges ! malheur à vous, malheur à ceux qui vous trompèrent ; les cris de vos arrières-petits-enfants maudiront un jour votre mémoire.

» Eh bien ! je vous le dis, ce sont toutes ces fausses appréciations de notre droit révolutionnaire qui nous perdent. Donnons la main aux peuples qui sont las de la tyrannie, et la France est sauvée, et le monde est libre ; que vos commissaires pleins d'énergie partent cette nuit, ce soir même ; qu'ils disent à la classe opulente : "Le peuple n'a que du sang, il le prodigue ; vous, misérables, prodiguez vos richesses." Quoi ! nous avons une nation comme la France pour levier, la raison comme point d'appui, et nous n'avons pas encore bouleversé le monde ! Je suis sans fiel, non par vertu, mais par tempérament. (Et son petit œil étincelant, déchiré par un éclair, se tourna presque malgré lui sur Robespierre.) La haine est étrangère à mon caractère ; je n'en ai

pas besoin. Ma force est en dehors de la haine. Je n'ai de passion que le bien public. Je ne connais que l'ennemi, battons l'ennemi. Vous me fatiguez de vos dissensions. Je vous répudie comme traîtres. Appelez-moi buveur de sang, que m'importe ! Avant tout conquérons la liberté, mais non pour nous seuls, pour tous. Que des lois prises en dehors de l'ordre social épouvantent les rebelles. Le peuple veut des mesures terribles, soyons terribles avec intelligence pour empêcher le peuple de l'être aveuglément. Organisez séance tenante votre tribunal révolutionnaire ; que demain vos commissaires soient partis ; que la France se lève, coure aux armes ; que la Hollande soit envahie ; que la Belgique soit libre malgré elle, s'il le faut ; que le commerce de l'Angleterre soit ruiné ; que le monde soit vengé ! »

Vergniaud s'apprêtait à répondre et à discuter la question de droit. Il retomba sur son banc, écrasé par les applaudissements qui éclataient non seulement de toutes les parties de la salle, mais des tribunes.

On vit que Danton avait quelque chose à dire encore.

Et, en effet, il était resté les deux mains appuyées sur la tribune, la tête inclinée sur la poitrine, ses vastes flancs soulevés par de profonds soupirs.

Il releva la tête, l'expression de son visage avait complètement changé. Un abattement profond s'était emparé de sa personne.

— Citoyens représentants, dit-il, ne vous étonnez pas de ma tristesse : ma tristesse n'est point pour la patrie ; la patrie sera sauvée, dussions-nous y périr tous. Mais, tandis que je viens vous demander la vie d'un peuple, la mort est chez moi, la mort inflexible, inexorable, qui marque du doigt sur la pendule les

heures qui restent à vivre à la personne que j'ai le plus aimée au monde. À nul de vous, dans un pareil moment, je n'oserais dire : « Quitte le lit d'agonie de ta femme et va où la patrie t'appelle, avec la certitude qu'à ton retour tu ne la trouveras plus. »

Et de grosses larmes, des larmes véritables, coulèrent de ses yeux.

— Eh bien ! continua-t-il d'une voix rauque et altérée par les sanglots, envoyez-moi en Belgique, je suis prêt à partir ; car moi seul puis quelque chose sur l'homme qui nous trahit et sur le peuple que l'on trompe.

De tous côtés ces cris retentirent :

« Pars ! pars ! punis Dumouriez, sauve la Belgique ! »

Danton fit signe à Jacques Mérey et s'élança hors de la Chambre.

Jacques Mérey rencontra Danton dans le corridor. Danton l'entraîna dans le cabinet d'un des secrétaires.

Ils étaient seuls.

Danton se jeta dans les bras de son ami. En tête à tête avec lui, il n'essayait pas de lui cacher ses larmes.

— Ah ! lui dit-il, c'est toi que j'aurais dû envoyer en Belgique ; mais, égoïste que je suis, j'ai besoin de toi ici.

— Pauvre ami ! dit Mérey, lui serrant la main.

— Tu as vu ma femme hier, dit Danton.

— Oui.

— Comment va-t-elle ?

Mérey fit un mouvement d'épaules.

— S'affaiblissant toujours, dit-il.

— Tu n'as aucun espoir de la sauver ?

Jacques Mérey hésita.

— Parle-moi comme à un homme, lui dit Danton.

— Aucun, dit Jacques.

Danton poussa un soupir tiré du plus profond de son cœur.

— Combien de jours penses-tu qu'elle puisse vivre encore ?

— Huit jours, dix jours, douze peut-être ; mais une hémorragie peut l'emporter au moment où elle s'y attendra le moins.

— Mon ami, lui dit Danton, tu as tout entendu. Je pars ; je vais essayer de sauver la Belgique que je plains, et Dumouriez que j'aime malgré moi. Tout ce que la science a de ressources, emploie-le pour prolonger sa vie. Ne m'écris pas : elle est morte ou elle va mourir ; non, rien, laisse-moi dans l'ignorance, c'est le doute ; le doute, c'est encore l'espérance.

Jacques Mérey fit signe d'obéissance.

— Si elle meurt, continua Danton d'une voix étouffée, embaume son corps, dépose-le dans un cercueil de chêne qui s'ouvrira avec une clef ; puis dépose le cercueil dans un caveau provisoire. À mon retour, je lui achèterai une tombe définitive ; mais, avant de la rendre pour toujours à la terre, je veux… je veux la revoir.

Jacques lui serra la main et détourna la tête ; à son tour il pleurait.

— Tu promets de faire tout ce que je demande ? demanda Danton.

— Je te le jure, dit Jacques.

— Attends encore, reprit Danton.

Mérey fit signe qu'il écoutait.

— Nous sommes des hommes, nous, dit-il ; nourris du lait viril de la raison, nous avons mesuré les préjugés politiques et religieux en les combattant et nous les avons vaincus ; mais elle, c'est une femme ; elle est restée humble et croyante ; il ne faut ni la mépriser ni lui en vouloir ; c'est moi qui l'ai tuée par mes actes violents.

Danton hésita.

— Parle, lui dit Jacques.

— Elle demandera sans doute un prêtre ; si elle n'en demande point, c'est peut-être qu'elle n'osera. Offre-lui-en un de toi-même ; laisse-le lui choisir assermenté ou non. Quel qu'il soit, tu peux le protéger, protège-le. D'ailleurs, dans toutes ces pieuses commissions, elle aura sa mère qui recevra ses confidences et l'aidera. Quant aux deux enfants, ils sont trop faibles pour rien comprendre à leur malheur ; laisse-les lui jusqu'au dernier moment, si le mal n'a rien de contagieux.

— Tu seras ponctuellement obéi.

— Et je t'aurai une reconnaissance éternelle.

— Dois-je t'accompagner chez toi ?

— Non, je la quitte ; je veux la voir seul ; je veux lui dire adieu !

Puis, regardant Jacques :

— Toi aussi, lui dit-il, tu as un profond chagrin.

Jacques sourit tristement.

— Le tien a-t-il conservé quelque espoir ?

— Bien peu, dit Jacques.

— Eh bien ! à mon retour, tu me le raconteras, et l'inconsolable tentera de te consoler.

— Au revoir !... Hélas ! à elle je vais dire adieu.

Et les deux hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Puis Danton sortit avec un visage désespéré.

Jacques le regarda s'éloigner avec une profonde tristesse ; puis, lorsque la porte se fut refermée sur lui :

— Heureux les humbles de science et les pauvres d'esprit, dit-il ; ils croient à quelque chose au-delà de ce monde ; tandis que nous !...

Et il sortit avec un visage plus désespéré en regardant le ciel que Danton n'était sorti en regardant la terre.

q

Chapitre 42 La communion de la terre

Liège n'avait pas suivi l'exemple de Bruxelles ; elle s'était donnée de grand cœur à la Révolution. Sur cent mille votants, quarante seulement avaient refusé de se donner à la France, et dans tout le pays liégeois, qui réunissait vingt mille votants, il n'y eut que quatre-vingt-douze voix contre la réunion.

Il y a trois ou quatre ans, habitant momentanément Liège, j'eus le malheur d'écrire : Liège est une petite France égarée en Belgique. Cette phrase, bien historique cependant, souleva un tonnerre de malédictions contre moi.

Hélas ! le malheur de Liège fut d'être trop française ! Après avoir cru à la parole de la monarchie sous Louis XI, elle crut à la parole de la république sous la Convention ; deux fois elle fut perdue par sa trop grande sympathie pour nous. Les Liégeois avaient à me reprocher l'ingratitude de la France. Ils nièrent le dévouement de Liège.

Par malheur, Liège ne savait pas quel était cet homme à face double qu'on appelait Dumouriez. Elle ignorait qu'il est difficile de tenir droite et haute l'épée loyale du soldat quand on a tenu la plume ambiguë des diplomaties secrètes de Louis XV ; elle ne vit en lui que le défenseur de l'Argonne, que le vainqueur de Jemmapes, que l'homme qui avait eu besoin de se faire une position pour la vendre. Elle ne savait pas que cet homme ne pouvait s'empêcher d'écrire, de se mettre en avant, de se proposer ; qu'après Valmy, il avait écrit au roi de Prusse, après Jemmapes à Metternich ; qu'avant d'entrer en Hollande, il écrivait à Londres à M. de Talleyrand.

Il attendait toutes ces réponses qui ne venaient pas, lorsque Danton, qu'il n'attendait point, arriva.

Il le trouva, entre Aix-la-Chapelle et Liège, derrière une petite rivière qui ne pouvait servir de défense, la Roër.

Ce dut être une curieuse entrevue que celle de ces deux hommes.

Danton – chose incontestable – avec son matérialisme en toute chose, avait un immense amour de la patrie.

Dumouriez, tout aussi matérialiste, mais plus hypocrite, n'avait, lui, qu'une volonté bien arrêtée de tout sacrifier, même la France, à son ambition.

Assez étonné en voyant Danton, il se remit aussitôt.

— Ah ! dit-il, c'est vous ?

— Oui, dit Danton.

— Et vous venez pour moi ?

— Oui.

— De votre part ou de celle de la Convention ?

— De toutes les deux. C'est moi qui ai proposé de vous envoyer quelqu'un, et c'est moi qui en même temps ai proposé d'y venir.

— Et que venez-vous faire ?

— Voir si vous trahissez, comme on le dit.

Dumouriez haussa les épaules :

— La Convention voit des traîtres partout.

— Elle a tort, dit Danton, il n'y a pas tant de traîtres qu'elle le croit, et puis n'est pas traître qui veut.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Que vous êtes trop cher à acheter, Dumouriez ; voilà pourquoi vous n'êtes pas encore vendu.

— Danton ! dit Dumouriez en se levant.

— Ne nous fâchons pas, dit Danton, et laissez-moi, si je le puis, faire de vous l'homme que j'ai cru que vous étiez, ou l'homme que vous pouvez être.

— Avant tout, là où sera Danton, restera-t-il une place qui puisse convenir à Dumouriez ?

— Si un autre que Danton pouvait tenir la place de Danton, soyez certain que je la lui céderais bien volontiers. Mais il n'y a que moi qui, d'une main, puisse souffleter ce misérable qu'on appelle Marat, et de l'autre arracher, quand le moment sera venu, le masque de cet hypocrite qu'on appelle Robespierre. Mon avenir, c'est la lutte contre la calomnie, contre la haine, contre la défiance, contre la sottise. Comme je l'ai déjà fait plus d'une fois, et comme je viens de le faire à la dernière séance de la Convention, je serai obligé de me ranger avec des gens que je méprise ou que je hais, contre des gens que j'estime et que j'aime. Crois-tu que je n'estime pas plus Condorcet que Robespierre et que je n'aime pas mieux Vergniaud que Saint-Just ? Eh bien ! si la Gironde continue à faire fausse route, je serai forcé de briser la Gironde, et cependant la Gironde n'est ni fausse ni traître ; elle est sottement aveugle. Crois-tu que ce ne sera pas un triste jour pour moi que

celui où je demanderai à la tribune la mort ou l'exil d'hommes comme Roland, Brissot, Guadet, Barbaroux, Valazé, Pétion ?... Mais, que veux-tu, Dumouriez, tous ces gens-là ne sont que des républicains.

— Et que te faut-il donc ?

— Il me faut des révolutionnaires.

Dumouriez secoua la tête.

— Alors, dit Dumouriez, je ne suis pas l'homme qu'il te faut, car je ne suis ni révolutionnaire ni républicain.

Danton haussa les épaules.

— Que m'importe ! dit Danton, tu es ambitieux.

— Et, à ton avis, comment suis-je ambitieux ?

— Par malheur, ce n'est ni comme Thémistocle ni comme Washington ; tu es ambitieux comme Monck. Belle renommée dans l'avenir que celle d'avoir remis sur le trône un Charles II !

— Les Thémistocle ne sont pas de nos jours.

— Aussi ai-je dit : ou un Washington.

— Accepterais-tu donc un Washington ?

— Oui, quand la révolution du monde sera faite.

— Celle de la France ne te suffit pas ?

— Les véritables tempêtes ne sont pas celles qui soulèvent un coin de l'Océan ; ce sont celles qui l'agitent d'un pôle à l'autre, et voilà où tu as manqué à ta mission, Dumouriez. Au lieu de faire

la tempête en Belgique, et le vent de nos grandes journées ne demandait pas mieux que de souffler de l'Atlantique à la mer du Nord, tu y as fait le calme ; au lieu de réunir la Belgique à la France, tu l'as laissée maîtresse d'elle-même.

— Et que devais-je donc faire ?

— Tu devais mettre une main forte sur la Belgique et t'en servir pour délivrer l'Allemagne ; la Belgique devait être pour toi un instrument de guerre et pas autre chose. Tu devais pousser en avant la vaillante population du pays wallon, qui ne demandait pas mieux, et en faire l'épée de la France contre l'Autriche. Toi, pendant ce temps, tu aurais organisé le Brabant et les Flandres ; tu aurais décrété la révolution partout ; tu aurais saisi les biens des prêtres, des émigrés, des créatures de l'Autriche ; tu en aurais fait l'hypothèque et la garantie du million d'assignats que nous venons d'émettre. Tu devais enfin ne plus rien demander à la France, ni pain, ni solde, ni vêtements, ni fourrage. La Belgique devait fournir tout cela.

— Et de quel droit aurais-je disposé du bien des Belges ?

— Est-ce sérieusement que tu demandes cela ? Du droit du sang que l'on venait de verser pour eux à Jemmapes ; du droit de l'Escaut qui va nous coûter une guerre acharnée, interminable, ruineuse contre l'Angleterre. Quand nous entreprenons pour la Belgique et pour le monde une lutte qui dévorera peut-être un million de Français ; quand la France répandra du sang à faire déborder le Rhin et la Meuse, la Belgique hésiterait à donner en échange dix, vingt, trente, quarante millions ! Impossible ! Quand la France s'est levée, en 89, elle a dit : Tout privilège du petit nombre est usurpation. J'annule et casse par un acte de ma

volonté tout ce qui fut fait sous le despotisme. Eh bien ! du moment où la France a mis ce principe en avant, elle ne doit pas s'en départir. Partout où elle entre, elle doit se déclarer franchement pouvoir révolutionnaire, se déclarer franchement, sonner le tocsin. Si elle ne le fait pas, si elle donne des mots et pas d'actes, les peuples, laissés à eux-mêmes, n'auront pas la force de briser leurs fers.

» Nos généraux doivent donner sûreté aux personnes, aux propriétés, mais celles de l'État, celles des princes, celles de leurs fauteurs, de leurs satellites, celles des communautés laïques et ecclésiastiques, c'est le gage des frais de la guerre.

» Rassurez les peuples envahis, donnez-leur une déclaration solennelle que jamais vous ne traiterez avec leurs tyrans. S'il s'en trouvait d'assez lâches pour traiter eux-mêmes avec la tyrannie, la France leur dira : Dès lors, vous êtes mes ennemis, et elle les traitera comme tels. Oh ! quand on creuse, en fait de révolution, il faut creuser profond, sans quoi l'on creuse sa propre fosse.

— Mais alors, dit Dumouriez, qui avait écouté avec la plus profonde attention, vous voulez donc qu'ils deviennent comme nous misérables et pauvres ?

— Précisément, dit Danton ; il faut qu'ils deviennent pauvres comme nous, misérables comme nous ; ils accourront à nous, nous les recevrons.

— Et après ?

— Nous en ferons autant en Hollande.

— Et après ?

— Non, non, plus loin, toujours plus loin, jusqu'à ce que nous ayons fait la terre à notre image.

Dumouriez se leva.

— Vous êtes fou, dit-il, et il alla s'appuyer le front à une vitre ; la tête lui flambait.

— C'est vous qui êtes fou, dit tranquillement Danton, puisque c'est vous qui êtes forcé de rafraîchir votre tête.

Puis, après un instant de silence :

— Vous avez donc oublié ce que vous avez dit à Cambon, quand nous vous avons fait nommer général de l'armée que nous envoyions en Belgique, reprit Danton.

— J'ai dit bien des choses, répliqua Dumouriez du ton d'un homme qui ne se croit pas obligé de se souvenir de tout ce qu'il a dit.

— Vous avez dit : « Envoyez-moi là-bas et je me charge de faire passer vos assignats. »

— Faites qu'ils ne perdent pas, et alors je les ferai passer, dit Dumouriez.

— Le beau mérite, fit Danton ; mais c'est à vous autres généraux de la Révolution de nous conquérir assez de terre pour que nos assignats ne perdent pas ; la Révolution française n'est pas seulement une révolution d'idées, c'est une révolution d'intérêts, c'est l'émiettement de la propriété dont l'assignat est le signe. Vous n'avez qu'un assignat de vingt francs, mon brave homme, soit, nous vous donnerons pour vingt francs de terre ; quand vous aurez pour vingt francs de terre vous en voudrez quarante,

rien n'altère comme la propriété. Il y a chez nos paysans et même chez ceux de la Vendée, il y a chez les paysans belges, il y a chez les paysans du monde entier, qui ont été pauvres, qui ont connu la glèbe, la corvée, le servage, qui ont fécondé enfin la terre pour d'autres, il y a une religion bien autrement enracinée que la religion catholique, apostolique et romaine, il y a la religion naturelle, celle de la terre ; appelez tous les indigènes à cette communion, et que l'assignat en soit l'hostie ! Et alors vous pourrez dire à tous les rois du monde : « Oh ! rois du monde, nous sommes plus riches que vous tous. »

— Et c'est alors, dit en riant Dumouriez, que vous me permettrez d'être Washington.

— Alors soyez ce que vous voudrez, car la France sera assez forte pour ne plus craindre même César.

— Mais jusque-là…

— Jusque-là, si vous songez à trahir, à nous donner un roi ou à vous faire dictateur, guerre à mort !

— Oh ! quant à moi, fit Dumouriez, ma tête tient bien sur mes épaules ; elle y est soutenue par vingt-cinq mille soldats.

— Et la mienne, dit Danton, par vingt-cinq millions de Français.

Et les deux hommes se quittèrent sur ces paroles, envisageant déjà chacun de son côté le moment où l'on en viendrait aux mains.

q

Chapitre 43 Liège

Deux heures après, Danton était à Liège, examinant par lui-même l'état des esprits.
L'annonce de l'arrivée du célèbre tribun fut reçue diversement par les Liégeois, mais cependant il est juste de dire que le sentiment le plus général fut celui de la crainte.

Depuis que Danton, voyant Marat, Robespierre et Panis assez lâches pour renier le 2 septembre, qui était leur œuvre, avait pris la responsabilité de ces terribles journées, il apparaissait aux populations ignorantes de son dévouement comme le fantôme de la terreur. En voyant ce visage labouré par la petite vérole, bouleversé par les passions, en écoutant cette voix tonnante qui avait quelque chose du rauquement du lion, le premier sentiment qu'on éprouvait était l'effroi. Ceux-là seuls qui avaient vu ce visage terrible s'adoucir devant la douleur, cet œil orageux se mouiller des larmes de la pitié, qui avaient senti pénétrer jusqu'à leur cœur cette voix dont les cordes douces étaient accompagnées d'un tendre frémissement, savaient tout ce qu'il y avait dans cette âme d'amour pour la France et de fraternité pour le genre humain.

À peine arrivé, Danton se rendit à la commune, où il convoqua au son de la cloche, comme au jour des grandes assemblées nationales, les notables et le peuple.

Là il monta à la tribune, là il exposa le plan de la France ; il mit son cœur à nu, le montra plein de l'amour des peuples opprimés. Il raconta Valmy, il raconta Jemmapes, il expliqua la nécessité de la mort du roi. Il déplora que la France eût fait le procès d'un seul individu et non pas celui de la race tout entière. Il les

montra assignés tour à tour à la barre de la Convention, faisant défaut, mais accusés, mais jugés tour à tour, Frédéric-Guillaume avec ses maîtresses, Gustave de Suède avec ses mignons, Catherine de Russie avec ses amants ; Léopold, épuisé à quarante ans, et composant lui-même les aphrodisiaques à l'aide desquels il essaie de redevenir homme ; Ferdinand, nouveau Claude aux mains d'une autre Messaline ; enfin Charles IV d'Espagne pansant ses chevaux, tandis que son favori Manuel Godoy et sa femme Marie-Louise conduisaient son royaume à la guerre civile et à la famine. Le procès, non pas du roi, mais de la royauté, fait alors, la révolution commençait la conquête du monde.

Puis, tout en exaltant le dévouement de Liège, tout en montrant ce qu'elle venait de mettre au jour de courage et de patriotisme, il sépara la Belgique en vrais Belges et en faux Belges.

Il montra que les vrais Belges étaient ceux-là qui voulaient la vie de la Belgique, c'est-à-dire qu'elle respirât par l'Escaut et par Ostende cet air vivace de la mer que l'on appelle le commerce.

Il montra que les vrais Belges étaient ceux-là qui voulaient la tirer des mains improductives et égoïstes des moines pour la remettre aux mains de ses grands artistes, les Rubens, les van Dyck, les Paul Potter, les Ruysdaël et les Hobbema.

Il montra enfin que les vrais Belges étaient ceux qui reniaient la vieille tyrannie des Pays-Bas, la suprématie des villes sur les campagnes, qui voulaient la liberté et l'égalité pour les paysans comme pour les notables et qui luttaient franchement contre les faux Belges, qui mettaient la patrie dans les confréries et les corporations et qui voulaient maintenir le pays étouffé et captif.

Tout cela, c'est ce que les Liégeois avaient pensé tous, mais ce que personne ne leur avait formulé encore ; puis on sait combien dans ses moments de grandeur Danton se transfigurait. Homme étrange qui avait l'enthousiasme et qui n'avait pas la foi !

Tout à coup une vague inquiétude se répand dans l'auditoire ; quelques personnes entrent et ressortent effarées, et trois ou quatre voix font entendre ces paroles terribles :

— Les Français sont en retraite sur Liège !... Dans une heure, les Autrichiens seront ici !...

— Un cheval et vingt-cinq hommes de bonne volonté pour faire une reconnaissance ! s'écria Danton.

Les vingt-cinq hommes se présentèrent ; dans dix minutes ils seront à cheval à la porte de l'hôtel de ville.

Au bout de cinq minutes, on amenait à Danton un cheval tout caparaçonné.

Il saute dessus en excellent cavalier qu'il était, court à la boutique d'un armurier, achète une paire de pistolets, les charge, les met dans ses fontes, se fait donner un sabre dont la poignée aille à sa puissante main, paie en or, met son chapeau à plumes au bout de son sabre, crie : « À moi les volontaires ! » les réunit et s'élance sur la route de Maestricht.

Quinze jours auparavant, Miranda, qui l'a attaquée parce que, sur la parole de Dumouriez, à la première bombe, elle devait se rendre, a jeté sur Maestricht cinq mille bombes, et cela inutilement.

Avant d'arriver aux portes de Liège, Danton a déjà rencontré des fugitifs. Ils appartiennent au corps d'armée de Miaczinsky qui, après un combat meurtrier contre les Autrichiens commandés par le prince de Cobourg, combat dans lequel il a défendu une à une les maisons d'Aix-la-Chapelle, est obligé de faire retraite sur Liège.

Alors Danton change de route, et, au lieu de s'avancer vers Maestricht, il pousse sa reconnaissance du côté d'Aix-la-Chapelle.

Il interroge alors les fugitifs et apprend que, outre le prince de Cobourg et les Autrichiens qu'il a devant lui, le prince Charles pousse hardiment les impériaux au-delà de la Meuse et est à Tongres. Mais cela ne lui suffit pas, il veut voir de ses yeux ; il s'avance jusqu'à Soumagne, et voit de là les têtes de colonnes autrichiennes qui débouchent d'Henry-Chapelle.

Il n'y a rien à faire qu'à protéger dans sa retraite cette noble population de Liège. Il rentre dans la ville. Il espérait y trouver Miranda, dont on lui avait fort vanté le calme et le courage ; il n'y trouve que Valence, Dampierre et Miaczinsky, qui, se jugeant trop faibles pour risquer une bataille, veulent se retirer immédiatement sur Saint-Trond, où ils feront leur jonction avec Miranda et où ils attendront Dumouriez. Dès lors, il n'y a pas un instant à perdre. Au son des cloches, Danton rassemble de nouveau les Liégeois au palais communal. Là, il expose la situation à cette malheureuse population sans lui rien cacher, lui offre l'hospitalité au nom de la France ; il ne l'abandonnera pas qu'elle ne soit hors de danger, mais il lui avoue qu'il y va de la mort pour elle à ne pas s'exiler.

Il était cinq heures de l'après-midi ; la neige tombait à ce point que les Autrichiens ne crurent pas devoir se risquer dans les trois lieues qui leur restaient à faire pour atteindre Liège. Heureux répit donné à la ville. S'ils eussent continué leur marche, ils surprenaient les Liégeois avant qu'ils eussent eu le temps d'évacuer la ville.

C'est là que Danton déploie cette merveilleuse activité dont la nature l'a doué pour les situations extrêmes. Il va chez les riches, quête de l'argent pour les pauvres, met en réquisition tous les chevaux, toutes les voitures, toutes les charrettes, envoie commander du pain à Landen et à Louvain, fait prévenir Bruxelles de l'émigration, garnit les charrettes de paille et de foin et y entasse les femmes et les enfants, fait placer les malades dans les voitures les plus douces, forme un corps de cavalerie avec les quatre cents chevaux qu'il trouve dans la ville, un corps d'infanterie avec tout ce qu'il y a d'hommes valides, donne son cheval au bourgmestre, et se met à l'arrière-garde, à pied, le fusil sur l'épaule.

Dans la nuit du 4 mars, par un temps épouvantable plus froid qu'en hiver, par une grêle effroyable qui lui coupe le visage, la lugubre procession se met en chemin, comme ces anciennes populations chassées par les barbares et qui, sans savoir où elles s'arrêtaient, allaient en quête d'une nouvelle patrie.

Il y avait huit lieues de Liège à Landen.

Les pleurs des enfants, les gémissements des femmes, les plaintes des malades et des blessés, mêlés à la population fugitive, faisaient de cette retraite quelque chose qui brisait le cœur et surtout le cœur de Danton, si pitoyable aux Liégeois.

Puis joignez à cette douleur profonde la séparation de Paris, cet arrachement du cœur ; sa femme adorée mourante dans sa triste maison du passage du Commerce, qu'il trouverait vide en rentrant.

Et cependant il n'eut pas l'idée d'abandonner un instant, mauvais pasteur, le troupeau douloureux qu'il conduisait. Son devoir était là qui le rivait à la triste émigration bien plus sûrement qu'une chaîne.

Vers huit heures, les premières voitures atteignirent Landen. Alors Danton passa de l'arrière-garde à la tête de la colonne ; il fit ouvrir toutes les portes, faire du feu devant toutes les maisons et barricader avec les voitures vides la rue de Maestricht.

Des sentinelles à cheval furent placées sur la grand-route. Si l'on avait à craindre une attaque de l'ennemi, c'était du côté de Saint-Trond, que nos troupes avaient abandonné pendant la nuit.

Vers midi, les sentinelles se retirèrent ; on entendait les pas d'une troupe de chevaux.

Danton plaça dans les deux premières maisons une vingtaine de chevaliers de l'arquebuse et une soixantaine d'autres derrière les charrettes ; il recommanda à chacun de viser les hommes et d'épargner les chevaux dont on avait besoin pour les malades et les nouvelles charrettes que l'on pourrait se procurer à Landen.

Ces cavaliers dont on avait entendu le bruit, c'était un escadron de uhlans qui allaient à la découverte.

La neige tombait épaisse, on ne voyait pas à cinquante pas devant soi ; les cavaliers autrichiens approchèrent sans défiance jusqu'à trente pas de la barricade. Tout à coup une fusillade ter-

rible éclata, et une soixantaine d'hommes tombèrent de leurs chevaux qui, tout effarés, s'élancèrent dans toutes les directions.

Les uhlans en désordre se retirèrent pour aller se reformer à un quart de lieue, puis ils revinrent au grand galop sur la barricade ; mais, en arrivant à la ligne de morts qu'ils avaient laissée, ils essuyèrent une seconde grêle de balles qui leur faucha encore une trentaine d'hommes.

Cette fois ils tournèrent bride, mais pour ne plus reparaître.

Chacun se mit alors à courir après les chevaux sans maître, tandis que de nouveaux volontaires accourus au bruit commencèrent à dépouiller les uhlans de leurs pelisses et de leurs colbacks, destinés à faire des fourrures pour les femmes et pour les enfants.

Toutes les maisons de la rue de Saint-Trond furent ouvertes pour recevoir les Liégeois fugitifs, et de grands feux furent faits dans les cheminées. Là, on eut du pain et de la bière en abondance. Danton paya en bons sur le trésorier général.

À deux heures, on put se remettre en route. Il n'y avait que six lieues de Landen à Louvain. Les chevaux, les pelisses et les colbacks des uhlans avaient apporté de grands soulagements dans la retraite.

Ils avaient été d'autant mieux reçus que nous n'avions eu ni tués ni blessés.

On arriva à Louvain vers neuf heures du soir. Toute la ville était illuminée pour faciliter les bivouacs dans la rue ; les femmes et les enfants furent reçus dans les maisons, les hommes restèrent dehors.

Danton refusa les logements et les lits qu'on lui offrait, il se jeta sur une botte de paille et dormit.

Il se réveilla sombre et frissonnant entre minuit et une heure. Il avait vu sa femme en rêve. Il était convaincu qu'elle était morte à cette heure et était venue lui dire adieu.

C'était dans la nuit du 6 au 7 mars.

Le lendemain, il voulait prendre congé des pauvres fugitifs ; ils n'avaient plus rien à craindre de l'ennemi. Les lignes françaises s'étaient reformées derrière Saint-Trond. Le corps d'armée de Miranda tout entier bivaquait entre Landen et Louvain.

Mais il semblait à ces pauvres gens que Danton, ce tribun si redouté, cet homme de sang, était leur palladium. Les femmes se mirent à genoux sur son chemin ; elles firent joindre les mains aux petits enfants.

Il pensa à ses petits enfants et à sa femme, poussa un soupir..., mais il resta.

q

Chapitre 44 L'agonie

Pendant ce temps, Jacques Mérey, fidèle à la promesse qu'il avait faite à son ami, luttait contre le mal de tout le pouvoir de la science.
En quittant Danton dans le cabinet d'un des secrétaires de la Convention, il avait laissé à celui-ci deux heures pour faire ses

adieux à sa femme ; mais les adieux du terrible olympien n'étaient pas de ceux que l'on fait à une femme mourante.

Il trouva madame Danton souriante et brisée tout à la fois.

À cette époque, où les travaux chimiques du dix-neuvième siècle sur le sang n'étaient point faits encore et où l'on ignorait sa composition et ses éléments, la maladie dont madame Danton était atteinte n'était point ou était à peine connue sous le nom d'anémie, mais sous le nom d'anévrisme, avec lequel on la confondait.

Toute excitation exagérée et persistante du système nerveux peut amener l'anémie, c'est-à-dire sinon l'absence du moins l'appauvrissement du sang ; mais ce sont surtout les chagrins et l'abattement moral prolongés qui ont ce résultat fatal ; alors les globules sanguins qui composent en partie le sang diminuent dans des proportions effrayantes, et des hémorragies se produisent par l'effet plus aqueux du sang.

On comprend parfaitement, le tempérament de madame Danton étant donné comme celui d'une femme calme, douce et religieuse, que les événements auxquels son mari avait pris part, que ceux bien plus encore dont il avait été le héros, eussent produit sur la santé de sa femme ce terrible changement.

Jacques Mérey l'avait déjà examinée avec la plus grande attention ; mais le docteur, au courant de la science, la dépassant quelquefois à force de travail et de génie, ne pouvait voir autre chose dans l'état de madame Danton que ce qu'y eût vu le plus habile médecin.

La malade était couchée sur une chaise longue ; elle avait le visage blême, les lèvres pâles, les joues décolorées. Il découvrit les bras et la poitrine : les bras et la poitrine avaient la teinte blafarde du visage. La langue et toutes les muqueuses participaient à cette pâleur.

Il lui prit le poignet ; le pouls était petit, insensible, intermittent ; parfois la chaleur de la peau était diminuée.

Madame Danton regarda tristement Jacques Mérey.

— Voulez-vous me dire ce que vous éprouvez ? lui demanda-t-il.

— Une grande difficulté de vivre, répondit la malade ; de l'essoufflement au moindre exercice.

— Des palpitations ?

— Oui, des étourdissements, des étouffements, des éblouissements, des tintements d'oreille.

— Y a-t-il longtemps que vous avez perdu du sang ?

— Ce matin, la valeur d'un verre à peu près.

— Par la bouche ou par le nez ?

— Par le nez.

— L'a-t-on mis de côté ?

— Oui, ma belle-mère a dû le mettre à part.

Jacques appela madame Danton la mère ; elle apporta le sang qu'elle avait conservé dans un plat creux.

La fibrine était presque nulle, tout était tourné en sérosité.

Jacques prit un papier et une plume.

Puis il prescrivit une décoction de quinquina et une préparation martiale, espèce d'opiat que l'on faisait avec de la limaille de fer et du miel.

Madame Danton devait prendre trois petits verres à bordeaux de quinquina en décoction par jour, et toutes les heures manger une cuillerée à café de miel et de limaille.

Elle devait boire, chaque fois qu'elle aurait soif, une tisane amère.

Jacques prit congé de madame Danton.

Elle le suivit des yeux, et, lorsqu'il fut à la porte, comme il se retournait, leurs yeux se rencontrèrent.

— Vous voulez me demander quelque chose, dit Jacques, qui se rappela les confidences que Danton lui avait faites relativement aux tendances religieuses de sa femme.

— Oui, dit-elle.

Jacques se rapprocha de son lit.

Elle lui prit la main et le regarda.

— Je suis femme, dit-elle, et fidèle à la croyance de nos pères, je ne voudrais pas mourir hors de l'Église. Promettez-moi de me dire quand il sera temps d'envoyer chercher un prêtre.

— Rien ne presse, madame, répondit Jacques.

— Il ne faudrait point par crainte de m'impressionner, continua madame Danton, m'exposer à ne pas remplir mes devoirs religieux. Je ferais une mauvaise mort. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle, il me faut un peu de temps pour trouver un prêtre.

— Vous voulez un prêtre non assermenté ? demanda le docteur.

— Oui, fit-elle en baissant les yeux.

— Prenez garde, ces hommes-là sont des fanatiques qui ne comprennent point la parole de Dieu. Ils seront implacables.

— Pour moi ? n'ai-je pas toujours été bonne mère et chaste épouse ?

— Non, pour votre mari.

Elle resta pensive un instant.

— Je veux essayer d'abord d'un prêtre non assermenté, dit-elle ; s'il est trop sévère, vous m'en irez chercher un autre à votre choix.

Jacques s'inclina.

— Cette pensée de la confession vous tourmente-t-elle ? demanda Jacques.

— Oui, je l'avoue.

— Eh bien ! quand il sera temps, je préviendrai votre belle-mère et elle viendra avec le prêtre.

Madame Danton sourit, laissa retomber sa tête sur le dossier de la chaise longue, et poussa un soupir de satisfaction.

Pendant un jour ou deux, les remèdes du docteur opérèrent avec une certaine efficacité. Mais le troisième jour les symptômes fâcheux reprirent le dessus. La vue se troubla, des points noirs se dessinèrent sur les objets, la susceptibilité nerveuse devint extrême.

Jacques constata ces symptômes, ordonna les toniques les plus efficaces qu'il put trouver, mais, en quittant madame Danton, il dit à la belle-mère :

— Demain, allez chercher le prêtre.

Le lendemain, le docteur comptait n'aller voir la malade qu'à sa sortie de la séance, afin de lui laisser tout le temps d'accomplir ses devoirs religieux ; mais, vers les deux heures de l'après-midi, Camille Desmoulins accourut, lui annonçant que madame Danton était au plus mal.

Il priait Jacques de tout quitter pour lui porter secours.

Le docteur fut étonné ; il connaissait les accidents habituels de la maladie, et ne croyait pas à la mort avant quatre ou cinq jours.

Il interrogea Camille, qui ne put rien lui dire autre chose, sinon que la belle-mère de madame Danton était accourue chez lui pour lui dire que sa fille était au plus mal.

Jacques prit une voiture et se fit conduire passage du Commerce ; les enfants et la belle-mère pleuraient ; madame Danton priait, les yeux fermés et les mains jointes.

Des larmes coulaient entre ses paupières fermées.

Il demanda ce qui s'était passé.

La belle-mère secoua la tête.

— Le prêtre, oh ! le prêtre, murmura-t-elle.

— Il a refusé l'absolution ? demanda Jacques.

— Il l'a maudite.

— Pourquoi lui avez-vous dit chez qui il était ? Le nom des mourants n'est pas un péché, et le prêtre n'a pas besoin de le savoir.

— Oh ! je ne l'avais pas dit, répondit madame Danton la mère ; je m'étais rappelé votre recommandation. Mais, en entrant ici, il a vu le portrait de mon fils, par David. Il l'a reconnu, alors sa poitrine s'est gonflée de colère, ses yeux sont devenus sanglants, il a étendu la main vers la peinture.

» – Pourquoi avez-vous le portrait de ce réprouvé ici ? a-t-il demandé.

» Nous n'avons répondu ni l'une ni l'autre.

» – Tant que ce portrait sera ici, a-t-il dit en étendant le poing vers lui, Dieu n'y entrera pas !

» Alors Georges, l'aîné des fils de Danton, s'est avancé vers le prêtre et lui a dit :

» – Pourquoi montrez-vous le poing à papa ?

» – Cet homme est ton père ! s'est écrié le prêtre.

» – Mais oui, cet homme est mon père, a répondu l'enfant.

» – Arrière, reptile !

» – Monsieur ! a dit ma belle-fille en étendant les bras vers son enfant.

» – Ah ! vous êtes sa mère, ah ! vous êtes la femme de cet homme, ah ! vous avez vécu avec ce Satan, avec ce réprouvé, avec cet antéchrist, et vous espérez le pardon du Seigneur. Jamais ! jamais ! jamais ! mourez dans l'impénitence finale. Je vous maudis, et que ma malédiction tombe sur lui, sur vous et sur vos enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération.

» Et il est sorti.

» Les enfants pleuraient, ma fille s'est évanouie. J'ai couru chez Camille et vous l'ai envoyé. Voilà l'histoire telle qu'elle s'est passée.

— Le misérable ! s'écria Jacques. Je l'avais prévu.

Puis, se tournant vers madame Danton, qui restait muette et immobile :

— Je vais vous en chercher un, moi, dit-il, et qui ne vous maudira pas.

Il sortit, remonta dans son fiacre, courut à la Convention et ramena l'évêque de Blois, le digne Grégoire.

Celui-ci entra avec le sourire sur les lèvres et la bénédiction dans le cœur.

— Je ne vous ferai qu'une question, madame, lui dit-il.

Elle rouvrit ses yeux pleins de larmes, et, voyant le costume épiscopal de son visiteur :

— Laquelle, monseigneur ? demanda-t-elle.

— Aimez-vous votre mari ?

— Je l'adore, dit-elle.

— Eh bien ! répliqua l'évêque, vous avez dû souffrir au-delà des péchés que vous avez commis. Je vous absous.

Alors il s'assit près d'elle, lui parla de Dieu, de sa bonté infinie ; il alla chercher les fibres les plus secrètes du cœur de la mère et de l'épouse, et, comme il vit que, rassurée sur elle, c'était pour le salut de son mari qu'elle tremblait, il lui montra Dieu créant dans sa science de l'avenir les hommes pour les époques où ils doivent vivre, et mesurant sa miséricorde aux missions terribles que les Titans révolutionnaires reçoivent de lui.

Il l'avait trouvée dans les larmes et rebelle à la mort. Il la quitta pleine d'espérance et tendant les bras à la grande consolatrice de tous les maux.

Jacques, dès lors, n'eut plus qu'à adoucir matériellement, autant qu'il était en son pouvoir, le terrible passage de l'éternité.

Le lendemain, la maladie avait fait de nouveaux progrès et les symptômes étaient plus graves. La vue se perdait tout à coup, et, pendant des intervalles qui allaient toujours s'augmentant, l'enflure des jambes gagnait le corps ; il y avait des syncopes pendant lesquelles on croyait que la malade allait succomber ; la parole devenait lente et inintelligible.

La journée du 4 au 5 se passa ainsi.

Les journées du 5 et du 6 ne furent qu'une longue agonie. De temps en temps, la malade rouvrait les yeux et les fixait sur le portrait de son mari, qu'elle voyait comme à travers un

brouillard. Elle voulait parler, mais elle ne pouvait articuler qu'une espèce de souffle modulé dans lequel on croyait reconnaître le nom de baptême de son mari : Georges.

Enfin, vers le soir du 6, le coma s'empara d'elle ; vers minuit, elle fit quelques mouvements produits par une convulsion ; enfin, entre minuit et une heure, elle prononça distinctement le mot : « Adieu ! » et expira.

Jacques Mérey alla à la pendule, et l'arrêta à minuit trente-sept minutes.

C'était juste l'heure à laquelle Danton avait affirmé qu'elle lui était apparue.

Jacques suivit de point en point les instructions de Danton ; il plongea le cadavre dans une dissolution concentrée de sublimé corrosif, il le mit dans une bière de chêne s'ouvrant à l'aide d'une serrure, dont il garda la clef. Enfin, après toutes les cérémonies de l'Église, après une messe mortuaire, où officia l'évêque de Blois, le cadavre de la noble créature fut déposé dans un caveau provisoire du cimetière Montparnasse.

Celui qui la conduisit à sa dernière demeure ne se doutait pas que, dans ce même pays où il avait contribué à détruire la royauté et la superstition, sous le règne du fils de Philippe-Égalité, l'archevêque de Paris, M. de Quélen, refuserait une messe à son cadavre, et qu'il serait porté à sa dernière demeure sans prières et sans prêtre, au milieu du concours vengeur de vingt mille citoyens.

q

Chapitre 45 Retour de Danton

Pendant l'absence de Danton, un orage terrible s'était élevé contre la Gironde.
Nous avons expliqué aussi brièvement que possible d'où venait son impopularité.

Les girondins n'étaient pas devenus royalistes, comme on le disait, mais les royalistes, de nom du moins, s'étaient faits girondins.

On sait de quelle popularité ils avaient joui d'abord ; la révolution, au 20 juin et au 10 août, avait été en eux.

Les jacobins, de leur côté, s'étaient jetés dans des excès qu'à tort ou à raison ils avaient cru nécessaires à la révolution.

Ils avaient fait les journées de Septembre.

Les girondins regardaient les actes des 2 et 3 septembre comme des crimes atroces ; ils avaient demandé la poursuite de ces crimes.

Ils firent, comme nous l'avons dit, accuser Robespierre à la tribune. – Par qui ? Par Roland qui était l'intégrité ; par Condorcet qui était la science ; par Brissot qui était la loyauté ; par Vergniaud qui était l'éloquence ? Non. Par Louvet, l'auteur de Faublas,c'est-à-dire aux yeux de tous par la frivolité.

Robespierre répondit par deux mensonges. Il dit qu'il n'avait jamais eu de relation avec le comité de surveillance de la Commune, premier mensonge ; il répondit qu'il avait cessé d'aller à la Commune avant les exécutions, second mensonge.

Les honneurs de la séance furent pour Robespierre. De ce jour date le premier nuage jeté sur la popularité de la Gironde.

Il s'agissait d'élire un nouveau maire. Un ex-cordonnier de la rue Mauconseil, nommé Lhuillier, balança trois jours le candidat girondin, Chambon, qui fut nommé à grand-peine.

Signe grave et sinistre, la majorité flottait entre elle et les jacobins.

Les jacobins et la Montagne avaient cru la mort du roi indispensable, et ils avaient, comme un seul homme, voté la mort du roi, sans appel et sans sursis.

Les girondins, au contraire, au moment de la chute du roi, avaient eu l'imprudence de lui écrire ; puis, le moment venu de voter, ils avaient voté ensemble, les uns pour la mort simple, les autres pour la mort avec sursis, les autres pour la mort avec appel.

Les girondins étaient donc divisés, et ils avaient donné prise aux montagnards et aux jacobins, qui leur reprochaient à tout moment leur faiblesse politique.

Danton, nous l'avons dit encore, avait fait un pas pour se rapprocher de la Gironde. La Gironde s'était éloignée de lui.

Guadet l'avait appelé septembriseur.

Danton s'était contenté de secouer tristement la tête.

— Guadet, lui dit-il, tu as tort, tu ne sais pas pardonner, tu ne sais pas sacrifier ton sentiment à la patrie, tu es opiniâtre ; tu périras !

Et Danton avait laissé aller la Gironde à la dérive.

Les girondins avaient eu un ministère tiré du cœur même de la Gironde : Roland, Larivière et Servan.

Ce ministère n'avait pas su se maintenir en position.

Ils avaient eu un général girondin : Dumouriez.

Mais, après avoir gagné deux batailles, après avoir sauvé la France à Valmy et à Jemmapes, il avait été accusé de ne l'avoir sauvée qu'au profit du duc de Chartres. Un voyage qu'il avait fait à Paris, quelques ouvertures qu'il avait risquées, avaient donné créance à ces bruits que les girondins n'osaient pas démentir. Seulement, Dumouriez était l'homme heureux, et par conséquent l'homme indispensable.

Mais voilà qu'en quelques jours une grêle de nouvelles plus effrayantes les unes que les autres viennent s'abattre sur Paris.

La première est la révolte de Lyon.

Lyon, avec ses maisons à dix étages, avec ses caves noires où s'enterrent les canuts, Lyon était le refuge des agents d'émigration, des prêtres réfractaires et des religieuses exaltées. Les grands commerçants qui ne faisaient plus travailler, les marchands qui ne vendaient plus pactisaient avec les nobles. Nobles, commerçants et marchands étaient royalistes et se disaient girondins, mais ces prétendus girondins avaient armé un bataillon de fédérés qui, sous le titre des Fils de famille, insultaient les municipaux, brisaient la statue de la liberté et les bustes de Jean-Jacques.

Encore une accusation sourde qui retombait sur les girondins. Ce n'était pas le tout. De même qu'à la panique de Valmy, quinze cents hommes s'étaient éparpillés, fuyant et criant partout que l'armée était battue. Les fugitifs traversaient la Belgique, les uns à pied, les autres à cheval, disant que Dumouriez trahissait et qu'il avait vendu la France.

Dumouriez, l'homme des girondins !

Mais Dumouriez avait commis des crimes bien autrement graves que de se laisser battre. À son passage à Bruges, on lui avait donné un bal.

Un petit jeune homme, tout en achevant sa contredanse, se présenta à lui, disant qu'il était commissaire du corps exécutif et qu'il se rendait à Ostende et à Nieuport pour faire monter des batteries et mettre ces deux places en état de défense.

Le général le regarda par-dessus son épaule et lui dit :

— Renfermez-vous dans vos fonctions civiles, monsieur, exécutez-les modérément et ne vous mêlez pas de la partie militaire, qui me regarde.

Un autre commissaire, nommé Lintaud, lui écrivait une lettre dans laquelle il le tutoyait et lui ordonnait de marcher immédiatement au secours de Ruremonde.

Dumouriez envoya cette lettre au ministère de la Guerre avec cette apostille : « Cette lettre devrait être datée de Charenton. »

Un troisième, nommé Cochelet, avait écrit au général Miranda, lieutenant de Dumouriez, lui ordonnant de prendre Maes-

tricht avant le 20 février, sans quoi, disait-il, il le dénoncerait comme traître.

On comprend que toutes ces noises de Dumouriez contre les agents de la Convention ne raccommodaient pas ses affaires avec les jacobins.

Ces nouvelles, en arrivant à Paris, excitèrent un grand tumulte non seulement dans les rues, mais au sein même de la Convention.

Une grande foule se précipita dans la salle, envahissant les tribunes et criant à pleins poumons :

— À bas les traîtres ! à bas les contre-révolutionnaires !

C'est au milieu d'un effroyable tumulte que plusieurs voix crièrent tout à coup : « Danton ! Danton ! » et que celui-ci, dont la voiture s'était brisée et qui avait fait les trente dernières lieues à cheval et à franc étrier, entra couvert de boue à l'Assemblée.

À cet aspect, tout le monde se tut.

Alors, d'une voix tonnante :

— Citoyens représentants, dit-il, le ministre de la Guerre vous cache la vérité ; j'arrive de Belgique, j'ai tout vu ; voulez-vous des détails ?

Sept cents voix répondirent par le cri : Parlez ! parlez !

Alors Danton, avec l'énergie que nous lui connaissons, fait le récit qu'on a lu dans le chapitre précédent ; il lui montre toute cette brave population de Liège, hommes, femmes, vieillards, enfants, nos alliés, abandonnant leurs maisons, mourant de faim,

de froid, par les grands chemins, se réfugiant à Bruxelles et n'ayant d'espoir que dans la France.

Seulement, où la France puisera-t-elle son espoir ? Dumouriez est en plein retraite ; une partie de l'armée est en pleine déroute.

Puis il ajoute :

— La loi du recrutement sera trop lente ; il faut que Paris s'élance.

Alors, de toutes les tribunes et de tous les bancs un cri s'élance :

— Dumouriez à la barre ! Mort à Dumouriez ! mort aux traîtres !

Mais Danton s'écrie :

— Dumouriez n'est pas si coupable que vous le croyez. On lui a promis trente mille hommes de renfort ; il n'a rien ; il faut que des commissaires parcourent les quarante-huit sections, appellent les citoyens aux armes et les somment de tenir leur serment ; il faut qu'une proclamation soit adressée à l'instant aux Parisiens ; s'ils tardent, tout est perdu ; la Belgique est envahie ; armons-nous, défendons-nous, sauvons nos femmes et nos enfants ; qu'on arbore à l'hôtel de ville le grand drapeau qui annonce que la patrie est en danger, et que le drapeau noir flotte sur les tours de Notre-Dame !

Puis, au milieu des applaudissements, des bravos, Danton, pâle comme un spectre, sombre comme la nuit, descend du haut de la Montagne vers l'endroit où Jacques Mérey, non moins pâle et non moins sombre, l'attendait.

Les deux hommes n'échangèrent que deux mots.

— Morte ? demanda Danton.

— Oui, répondit Mérey.

— La clef ?

— La voilà.

Et Danton sortit comme un fou des Tuileries.

Il sauta dans une des voitures qui stationnaient pendant toutes les séances à la porte des Tuileries, mit un assignat de dix francs dans la main du cocher, en lui disant :

— Ventre à terre ! passage du Commerce.

Le cocher fouetta ses chevaux, qui partirent aussi vite que peuvent partir deux chevaux de fiacre.

Au pont Neuf, un embarras de voitures arrêta le fiacre ; Danton passa sa tête bouleversée par la portière et cria :

— Place !

Un cabriolet avait engagé sa roue avec une charrette.

Le cocher du cabriolet tirait de son côté, le charretier tirait du sien.

— Place ! cela t'est bien aisé à dire, fit le cocher du cabriolet. Fais-toi faire place toi-même, si tu peux.

Le conducteur de la charrette tirait avec cet entêtement plein de malveillance du conducteur des grosses voitures qui savent que les petites ne peuvent rien contre elles. Attelé de deux che-

vaux, il continuait de marcher et traînait à reculons le cabriolet et son cheval.

Danton jeta un regard sur la physionomie sournoisement riante de cet homme et vit qu'il était inutile de lui rien demander. Il ouvrit la portière, sauta à bas de son fiacre, s'approcha, passa une épaule sous l'arrière de la charrette, et d'un violent effort la jeta sur le côté.

Puis il remonta dans sa voiture en criant au cocher :

— Passe, maintenant.

Après une pareille preuve de force, Danton pensait bien que personne ne se mettrait plus sur sa route ; aussi les autres voitures s'écartèrent-elles en une seconde, et cinq minutes après Danton était à la porte de la triste maison.

Là, il sauta à terre, monta rapidement les deux étages ; mais, arrivé à la porte, il s'arrêta tout tremblant.

Il n'osait sonner.

Enfin il tira le cordon et la sonnette retentit.

Des pas alourdis s'approchaient de la porte.

— C'est ma mère, murmura-t-il.

Et, en effet, la porte s'ouvrit, et madame Danton, vêtue de deuil, parut sur le seuil.

Les deux enfants, en deuil comme la grand-mère, étaient venus voir curieusement qui sonnait.

— Mon fils ! murmura la vieille.

— Papa ! balbutièrent les enfants.

Mais Danton ne parut voir ni les uns ni les autres ; il entra sans dire une parole, ouvrit toutes les portes, comme s'il espérait dans chaque chambre retrouver celle qu'il avait perdue.

Puis, le dernier cabinet ouvert, il se jeta tout éperdu dans la chambre à coucher, enveloppa de ses bras les oreillers sur lesquels elle avait rendu le dernier soupir, et les baisa convulsivement avec des cris et des larmes.

La vieille mère profita de ce moment où son cœur semblait se fondre pour pousser les enfants dans ses bras.

Il les prit, les pressa contre sa poitrine.

— Ah ! dit-il, qu'elle a dû avoir de peine à vous quitter.

Puis il tendit la main à sa mère, l'attira à lui et appuya un baiser sur chacune de ses joues flétries.

— Et maintenant, dit-il, qu'on me laisse seul.

— Comment, seul ? s'écria madame Danton.

— Ma mère, dit-il, il y a une voiture à la porte ; montez dedans avec les enfants, conduisez-les chez Camille, laissez-les et restez vous-mêmes avec Lucile, et envoyez-moi Camille, il faut que je lui parle à l'instant même ; voici un second assignat de dix francs que vous donnerez au cocher pour qu'il reste à ma disposition.

Dix minutes après, Camille accourait se jeter dans les bras de Danton.

— Il faut, lui dit celui-ci, que tu te fasses reconnaître du commissaire de police du quartier, que tu ailles avec lui jusqu'au ci-

metière Montparnasse. Le corps de ma femme est déposé dans un caveau provisoire ; le commissaire de police t'autorisera à mettre la bière dans le fiacre ; tu me la rapporteras ; je veux revoir encore une fois celle que j'ai tant aimée.

Camille ne fit pas une observation, il obéit.

Camille se nomma et nomma Danton. Le nom de celui-ci inspirait une si grande terreur, que le commissaire ne chercha pas même à discuter ; il monta en fiacre avec Camille Desmoulins, se rendit au cimetière Montparnasse, alla au caveau provisoire, se fit remettre la bière, que deux fossoyeurs portèrent dans le fiacre.

Danton entendit le roulement de la voiture qui s'arrêtait devant la porte ; il descendit ou plutôt se précipita dans les escaliers, remercia Camille et le commissaire, qui avait voulu s'assurer qu'il venait bien au nom de Danton.

Camille voulut faire signe à deux commissionnaires qui jouaient aux cartes sur une borne ; mais Danton l'arrêta, fit ses remerciements au magistrat, chargea l'objet sur ses épaules et le monta au second étage.

Une grande table avait été préparée dans la chambre à coucher de madame Danton ; il posa la bière dessus.

Puis, se tournant vers Camille, il lui tendit la main.

— Je veux être seul ! dit-il.

— Et si je ne voulais pas te laisser seul, moi ?

— Je te répéterais : Je veux être seul.

Et il prononça ces paroles avec une telle énergie, que Camille vit bien qu'il n'y avait pas d'observations à lui faire.

Il sortit.

Resté seul en face de la bière, Danton tira de sa poche la clef que lui avait remise le docteur, lui fit faire un double tour dans la serrure ; puis, avant d'oser lever le couvercle, il attendit un instant.

La morte était enveloppée dans son suaire. Danton en écarta les plis.

Alors, on dit qu'il enveloppa le corps de ses deux bras, l'arracha à la bière, et, l'emportant sur le lit où elle était morte, essaya de la faire revivre dans un funèbre et sacrilège embrassement.

q

Chapitre 46 Surge, carnifex

Ainsi, après une lutte de sept mois, après deux grandes batailles gagnées, Paris se retrouvait dans la même situation qu'en août 1792.
Comme en avril 1792, Danton venait de faire un appel au patriotisme des enfants de Paris.

Comme en 1792, Marat criait, ayant un écho dans la Montagne, qu'il fallait abattre la contre-révolution et surtout ne pas laisser derrière soi d'ennemis.

Paris fut admirable.

D'autant plus admirable que cette fois il n'y avait plus d'enthousiasme – non, l'enthousiasme avait été noyé dans le sang de Septembre, – mais seulement du dévouement.

Le faubourg envoya une garde à la Convention, et en deux jours fit trois ou quatre mille volontaires qu'il arma et équipa.

Les halles furent sublimes : une seule section, celle de la halle au blé, donna mille volontaires. Ils défilèrent à l'Assemblée, muets, sombres, la tête inclinée en avant par l'habitude de porter des sacs sur leur tête. Ils quittèrent tout, leur métier, leur femme et leurs enfants, méritant par le cœur comme par le titre qu'ils s'étaient donné eux-mêmes de Forts pour la patrie.

Le soir, il y eut aux halles repas lacédémonien ; chacun apporta ce qu'il avait ; ceux-là le pain, ceux-ci le vin, ceux-ci la viande et le poisson ; ceux qui arrivèrent les mains vides se mirent à table comme les autres, et comme les autres mangèrent.

Un cri unanime de « Vive la nation ! » se fit entendre ; puis on se sépara ; chacun avait ses adieux à faire, on partait le lendemain.

Maintenant, toutes ces nouvelles, qui accablaient les girondins puisqu'elles venait à la suite d'un ministère girondin, par les fautes d'un général girondin et par la révolte d'une ville girondine, donnaient prise sérieuse aux meneurs révolutionnaires, c'est-à-dire à leurs ennemis réunis : Montagne, Commune, jacobins, cordeliers, faubourgs.

Les girondins, presque tous avocats, nous l'avons dit, prêchaient la soumission à la loi. Ils disaient : « Tombons, mais légalement. »

Ils oubliaient que les lois dont ils voulaient mourir victimes étaient des lois faites en 91 et 92, c'est-à-dire pour une époque de monarchie constitutionnelle et non pour une époque de révolution.

La loi qu'ils invoquaient était tout simplement le suicide de la République.

Il y avait un moyen d'obvier à tout, c'était de tirer du sein de la Convention même un tribunal qui concentrerait tous les pouvoirs dans ses mains, et qui prendrait le titre du tribunal révolutionnaire.

Pour lui, il n'y aurait d'autre loi que la loi du salut public.

Par lui, l'influence des girondins s'appuyant sur la loi ancienneétait neutralisée. C'était à eux de se soumettre à la loi nouvelle. S'ils voulaient résister, on les briserait.

Et c'est ce que ne voulait pas encore la Convention. La Convention sentait parfaitement combien l'affaiblirait la mort d'hommes éloquents, honnêtes, dévoués à la République, ayant un immense parti, et dont le seul crime était l'hésitation à mettre le pied dans le sang.

Mais il y a dans tous les partis des enfants perdus qui veulent à quelque prix que ce soit le triomphe de leur idée ; les enfants perdus de la Révolution se réunissaient à l'Évêché et y formaient une société régulière qui n'était pas reconnue par la grande société jacobine.

Cette société avait trois chefs : l'Espagnol Guzman ; Tallien, ancien scribe de procureur ; Collot-d'Herbois, ex-comédien.

Les chefs secondaires étaient un jeune homme nommé Varlet, qui avait hâte de tuer ; Fournier, l'Auvergnat, ancien planteur, ne connaissant que le fouet et le bâton, et célèbre dans les massacres d'Avignon ; le Polonais Lazouski, héros du 10 août et qui était l'idole du faubourg Saint-Antoine.

Les six conjurés – on peut donner le nom de conjuration à un pareil projet, – se réunirent au café Corazza et décidèrent de profiter du trouble dans lequel était Paris pour y soulever une émeute. Il s'agissait tout simplement, au milieu de l'émeute, de faire marcher une section sur le club des Jacobins et l'autre sur la Commune.

Cette dernière section, accusant la Convention de laisser échapper le pouvoir à ses mains débiles, forcerait la Commune de le prendre.

La Commune, ayant des pouvoirs dictatoriaux, épurerait alors la Convention ; les girondins seraient alors expulsés par l'Assemblée elle-même, ou, si elle refusait, ils seraient tués pendant le tumulte.

Danton, préoccupé de la mort de sa femme, n'y mettrait aucun obstacle ; Robespierre, qui à toute occasion invectivait la Gironde, à coup sûr laisserait faire.

Les girondins eux-mêmes fournissaient des armes contre eux.

Dans leur bonne intention, et pour rassurer Paris, leurs journaux, dirigés par Gorsas et Fiévée, disaient que Liège était évacuée, mais n'était pas prise, et que, en tout cas, l'ennemi n'oserait se hasarder en Belgique.

Et en même temps les Liégeois, démenti vivant, arrivaient à moitié nus, les pieds meurtris de la route, traînant leurs femmes par les bras, portant leurs enfants sur leurs épaules, mourant de faim, invoquant la loyauté de la France, et à son défaut la vengeance de Dieu.

Le nouveau maire de la Commune et son rapporteur, prévoyant ce qui allait se passer, et voulant soustraire le pouvoir auquel ils appartenaient à cette responsabilité dont ils étaient menacés d'épurer la Convention, se présentèrent le 10 au matin à l'Assemblée.

Ils demandèrent des secours pour les familles de ceux qui partaient, mais ils demandaient surtout un tribunal révolutionnaire pour juger les mauvais citoyens. Puis des volontaires apparurent à leur tour pour faire leurs adieux à la Convention.

— Pères de la patrie, disaient-ils, n'oubliez pas que nous allons mourir, et que nous vous laissons nos enfants.

La harangue était courte et digne de Spartiates.

Mais implicitement, pour le salut de ces enfants laissés à la Convention, elle réclamait un tribunal révolutionnaire.

Alors Carnot se leva, Carnot que l'on nomma plus tard l'organisateur de la victoire.

— Citoyens, dit-il aux volontaires, vous n'irez pas seuls à la frontière, nous irons avec vous, nous vaincrons avec vous ou nous mourrons avec vous.

Et l'Assemblée, à l'unanimité, décida que quatre-vingt-deux membres de la Convention se transporteraient aux armées.

Des députés avaient été chargés de visiter les sections ; ils revinrent en disant que toutes insistaient pour la création d'un tribunal révolutionnaire. Jean Bon Saint-André se leva, appuyant la demande, qui paraissait commandée par la volonté générale.

Pendant ce temps, Levasseur rédigeait la proposition.

Deux hommes doux et bons qui ignoraient quel instrument de mort ils bâtissaient !

Jean Bon Saint-André, un pasteur protestant qui nous improvisa une marine, la lança à la mer, se fit marin, de prêtre qu'il était, et nous légua, après le fatal combat du 1er juin 1794, la consolante légende du Vengeur, qui n'est pas encore, mais qui deviendra un jour de l'histoire.

Levasseur, un médecin qui, envoyé à une armée en pleine révolte, arrêta et soumit la révolte d'un mot.

Le tribunal révolutionnaire fut voté en principe, mais on en remit à plus tard l'organisation.

En ce moment, et au milieu du tumulte, Danton, qui depuis trois jours n'était pas venu à l'Assemblée, parut.

Danton, c'est-à-dire l'ombre de Danton ! Danton, les genoux tremblants, les joues pendantes, les yeux rougis par les larmes, les cheveux blanchis aux tempes, encore livide de son contact avec la mort.

Il monta lentement et lourdement à la tribune. On eût dit qu'il sentait peser sur lui, sur sa douleur et sur les suites qu'elle avait eues, les regards de toute l'Assemblée.

Les regards de la Gironde surtout l'enveloppaient.

Ce grand parti et ceux qui s'y étaient rattachés comprenaient que cet homme qui montait à la tribune, que cet homme qu'ils avaient flétri du nom de septembriseur, que cet homme dont ils avaient refusé l'alliance, portait en lui leur salut ou leur mort.

On sentait qu'à la terreur qui pesait déjà sur l'Assemblée, Danton apportait un supplément de terreur.

— Vous avez, dit-il d'une voix rauque, voté en principe l'existence future du tribunal révolutionnaire, vous n'en avez pas décrété l'organisation. Quand sera-t-il organisé ? quand fonctionnera-t-il ? et quand satisfaction contre les traîtres sera-t-elle donnée au peuple ? Avec les obstacles que nous rencontrons dans cette Assemblée même, nul ne le sait.

Puis, avec un sourire terrible : – Parlons donc d'autre chose, dit-il.

— Je vous rappellerai, continua-t-il, qu'en septembre on sauva les prisonniers pour dettes, en ouvrant les prisons la veille du massacre. Eh bien ! aujourd'hui, je ne dis pas que les circonstances soient les mêmes, mais il est toujours temps d'accomplir une œuvre juste. Aujourd'hui, consacré est ce principe que nul ne peut être privé de sa liberté que pour avoir forfait à la société : plus de prisonniers pour dettes, plus de contrainte par corps ; abolissons ces vieux restes de la loi romaine des douze tables et du servage du moyen âge ; abolissons enfin la tyrannie de la richesse sur la misère ; que les propriétaires ne s'alarment point, ils n'ont rien à craindre : respectez la misère, elle respectera l'opulence.

L'Assemblée frémit.

L'homme du 2 septembre annonçait-il un 12 mars ?

En tout cas, elle comprit le sens et la portée de la nouvelle loi qu'on lui demandait ; elle se leva avec empressement, et, à l'unanimité, elle vota l'abolition de la contrainte par corps.

— Ce n'est pas assez, ajouta Danton ; ordonnez que les prisonniers de cette catégorie soient élargis à l'instant même.

Et l'élargissement immédiat fut voté.

Puis Danton se rassit, ou plutôt retomba sur son banc, dans le muet silence de la mort.

En ce moment, un homme assis au banc des girondins déchira une feuille de ses tablettes, écrivit dessus ces deux mots de Mécène à Octave :

— Surge, carnifex ! Lève-toi, bourreau !

Et il signa : Jacques Mérey.

Danton, auquel un huissier remit la feuille déchirée des tablettes du docteur, tourna lentement un regard atone de son côté.

Jacques Mérey se leva, et, comme le commandeur à don Juan, il fit signe à Danton de le suivre.

Danton le suivit.

Jacques Mérey prit le corridor, ouvrit ce cabinet du secrétaire de l'Assemblée où il avait déjà eu une conférence avec Danton, et attendit celui-ci.

Danton apparut un instant après lui à la porte.

— Ferme cette porte et viens, dit Mérey.

Danton obéit.

— Au nom du dernier soupir de ta femme, que j'ai reçu, dit Jacques Mérey, où veux-tu en venir, malheureux ?

— À vous sauver tous, dit Danton d'une voix sourde, et cela malgré vous-mêmes, qui voulez-vous perdre.

— Étrange manière de t'y prendre ! dit Mérey avec ironie.

— On voit bien que tu n'as pas été ministre de la Justice et que tu ne sais pas ce qui se passe. Je vais te le dire en deux mots, puis je rentrerai pour faire un dernier effort en votre faveur. Tâchez d'en profiter.

— Parle ! reprit Jacques Mérey.

— Commençons par la province, dit Danton, – ça ne sera pas long, sois tranquille, – et finissons par Paris. Tu sais que Lyon est révolté. La Convention n'avait pas une armée à envoyer à Lyon. La Convention a fait ce qu'eût fait Sparte : elle a envoyé un citoyen héroïque, un cœur intrépide, un homme que le sang n'effraie pas, car tous les jours depuis vingt ans il se lave les mains dans le sang, le boucher Legendre. Il a parlé comme s'il avait eu une armée de cent mille hommes derrière lui. On lui a présenté une pétition factieuse, il l'a mise en morceaux et l'a lancée à la tête de ceux qui la lui présentaient.

» – Et si nous t'en faisions autant que tu viens d'en faire à notre pétition ! s'écria un des factieux.

» – Faites ! a-t-il répondu. Coupez mon corps en quatre-vingt-quatre morceaux et envoyez les morceaux aux quatre-vingt-

quatre départements ; chacun d'eux m'élèvera une tombe et chacun d'eux vouera mes assassins à l'infamie.

» Qu'est devenu Legendre ? Nous n'en savons rien ! assassiné probablement. Et sais-tu sous quel nom et sous quelle bannière ses Lyonnais se sont révoltés ? Sous le nom de girondins, sous la bannière de la Gironde. Le bataillon des Fils de famille, tous girondins, s'est emparé de l'Arsenal, de la poudre, des canons ; peut-être, à cette heure, les Sardes occupent-ils la seconde capitale de la France et le drapeau blanc flotte-t-il sur la place des Terreaux !

» Sais-tu ce qui se passe en Bretagne et en Vendée ? La Bretagne et la Vendée sont en pleine révolte ; pendant que l'Autrichien nous met la pointe de l'épée sur la poitrine, la Vendée nous met le poignard dans le dos. Là, du moins, ils ne se font pas passer pour girondins.

» Mais votre général girondin trahit en Belgique, lui ; nous avons à craindre non seulement la retraite mais l'anéantissement de l'armée ; il ne nous y resterait ni un seul homme ni une seule ville, si Cobourg y avait lancé ses hussards et avait su profiter de l'irrigation des Belges, qui seraient tombés sur nos fugitifs et les eussent anéantis. Et cependant ce Dumouriez, il faut que nous le gardions jusqu'à ce qu'il nous perde, ou que nous nous sauvions en le perdant.

» Maintenant, à Paris, voilà ce qui s'y passe. Les membres du club de l'Évêché ont décrété la mort de vingt-deux d'entre vous. Ces vingt-deux-là seront assassinés sur leurs bancs à la Chambre ; le reste du parti sera emprisonné à l'Abbaye, et on renouvellera sur lui la justice anonyme de Septembre.

» Veux-tu savoir ce qu'a dit Marat ce matin avant de venir à l'Assemblée ? "On nous appelle buveurs de sang, a-t-il dit, eh bien ! méritons ce nom en buvant le sang des ennemis. La mort des tyrans est la dernière raison des esclaves. César fut assassiné en plein sénat ; traitons de même les représentants infidèles à la patrie, et immolons-les sur leurs bancs, théâtres de leurs crimes."

» Alors Mamin, le même qui a porté la tête de la princesse de Lamballe pendant toute une journée au bout d'une pique, Mamin s'est proposé, lui et quarante de ses égorgeurs, pour vous assassiner tous cette nuit à domicile.

» Hébert a appuyé. "La mort sans bruit, donnée dans les ténèbres, a-t-il dit, vengera la patrie des traîtres et montrera la main du peuple suspendue à toute heure sur la tête des conspirateurs."

» Eh bien ! voilà ce qui a été décidé : l'assassinat de jour en pleine Convention, ou l'assassinat chez vous, nuitamment, dans vos demeures, comme à la Saint-Barthélemy.

» Devines-tu maintenant ce que j'ai voulu faire pour vous ? En proposant de faire élargir les prisonniers pour dettes, j'ai voulu vous faire comprendre que la mort était suspendue au-dessus de vos têtes, j'ai voulu vous donner un dernier avis.

» Tu as mal interprété mes paroles, tant mieux. Tu me forces à m'expliquer clairement, je m'explique. Je ne veux pas votre mort. Je ne vous aime pas ; mais j'aime votre talent, votre patriotisme, tout mal entendu qu'il est ; votre honnêteté, tout impolitique qu'elle soit. Rentre, va t'asseoir près de tes amis ; dis-leur comme venant de toi, comme venant de moi, si tu veux, mais de moi ils se défieront, dis-leur, cette nuit, ou de se réunir en armes pour se

défendre, ou de ne point coucher chez eux. Demain, demain, il fera jour ! Demain, le tribunal révolutionnaire sera organisé, et, si vous êtes véritablement des traîtres, c'est à un tribunal que vous répondrez de votre trahison.

Mérey tendit la main à Danton.

— Il ne faut pas m'en vouloir, dit-il, j'ai été trompé par l'apparence.

— T'en vouloir ! dit Danton en haussant les épaules, pourquoi faire ? On a besoin de la haine pour être Robespierre ou Marat, on n'a pas besoin de la haine pour être Danton, va.

Mérey avait déjà fait quelques pas vers la porte, quand Danton bondit vers lui.

— Ah ! dit-il en le serrant dans ses bras et en le prenant sur son cœur à l'étouffer. J'oubliais ce que tu as fait pour moi, ami ; je ne sais pas ce qui arrivera, mais tu as ta place dans mon cœur. Si tu es obligé de fuir, viens chez moi, et je réponds de ta vie, dussé-je te cacher dans le caveau où elle est renfermée !

Et, suffoquant au souvenir de sa femme comme un enfant que les larmes étouffent, il éclata en sanglots dans les bras de son ami.

q

Chapitre 47 Le tribunal révolutionnaire

Danton était bien instruit. Pendant qu'il dévoilait le complot à son ami Jacques Mérey, ce complot s'accomplissait.
Ces hommes dont la mission était d'être à la tête de toutes les actions sanglantes, ce flot révolutionnaire dont la nature était de déborder sans cesse, à qui tout ce qui tendait à fixer la Révolution était insupportable, tous ces hommes, las du nom d'assassins que Vergniaud et ses amis leur lançaient sans cesse du haut de la tribune, s'étaient mis en mouvement ; ils avaient couru à la section des Gravilliers. Elle était peu nombreuse ; ceux qui étaient présents, brisés de fatigue, dormaient.

— Nous venons, dirent les conspirateurs, au nom des jacobins ; les jacobins veulent une insurrection, et que la Commune saisisse la souveraineté, qu'elle épure la Convention.

Mais la secton des Gravilliers était dans la main du prêtre assermenté Jacques Roux, celui qu'on avait présenté à Louis XVI pour l'accompagner à l'échafaud et qu'il avait refusé.

Il flaira un crime sous cette proposition ; il répondit que le peuple était assemblé dans un repas civique et que c'était au peuple qu'il fallait s'adresser.

Éconduits, ils s'éloignèrent.

Puis ils s'adressèrent à la section des Quatre-Nations, réunie à l'Abbaye, firent le même mensonge, obtinrent l'adhésion de quelques membres, qui se joignirent à eux.

Armés de cette adhésion, ils se rendirent au repas civique qui s'étendait de l'hôtel de ville jusqu'aux halles.

On proposa à tous les convives, déjà un peu échauffés par le vin, d'aller fraterniser avec les jacobins.

La proposition fut acceptée.

Pendant qu'ils se mettaient en marche, Jacques Mérey rentrait dans la salle, laissant à Danton resté derrière lui le temps de se calmer. Assis à gauche de Vergniaud, il lui communiqua l'avis de Danton tendant à leur faire quitter la salle.

Vergniaud le communiqua aux autres girondins. Pas un ne bougea.

Danton rentra à son tour. Cette figure bouleversée était mobile comme l'ouragan. Chacun interpréta à sa guise la décomposition de ses traits, sa pâleur mortelle, ses soupirs profonds, qui semblaient prêts à faire éclater sa poitrine.

On venait de lire la lettre de Dumouriez ; Robespierre était à la tribune, et, contre toute attente, il disait :

— Je ne réponds pas de lui, mais j'ai encore confiance en lui.

Puis, comme il ne pouvait monter à la tribune sans accuser, il ajouta que le moment demandait un pouvoir unique, secret, rapide, une vigoureuse action gouvernementale. Puis il accusa la Gironde, comme toujours, revenant à son éternel refrain, disant que depuis trois mois Dumouriez demandait à envahir la Hollande, et que depuis trois mois les girondins l'en empêchaient.

Danton était resté debout près de la porte, l'œil fixé sur les girondins, qui, impassibles sur leurs bancs, malgré l'avis donné, étaient restés pour faire face à la mort.

À cette nouvelle accusation de Robespierre, Danton tressaillit.

— La parole après toi ! cria-t-il à Robespierre.

— Tout de suite, répondit celui-ci, j'ai fini.

Et, tandis qu'il descendait les marches de la tribune d'un côté, Danton les montait de l'autre.

Il suivit des yeux Robespierre jusqu'à ce que celui-ci eût regagné sa place entre Cambon et Saint-Just.

— Tout ce que tu viens de dire est vrai, fit-il ; mais il ne s'agit point ici d'examiner les causes de nos désastres, il s'agit d'y porter remède. Quand l'édifice est en feu, je ne m'occupe pas des fripons qui enlèvent les meubles, j'éteins l'incendie. Nous n'avons pas un moment à perdre pour sauver la République. Voulons-nous être libres ? Agissons. Si nous ne le voulons plus, périssons ! car nous l'avons tous juré. Mais non, vous achèverez ce que nous avons commencé. Marchons ! Prenons la Hollande, et Carthage est détruite. L'Angleterre ne vivra que pour la liberté ! Le parti de la liberté n'est pas mort en Angleterre. Tendez la main à tous ceux qui appellent la délivrance : la patrie est sauvée, et le monde est libre. Faites partir vos commissaires ; qu'ils partent ce soir, qu'ils partent cette nuit ; qu'ils disent à la classe opulente :

« Il faut que l'aristocratie de l'Europe succombe sous nos efforts, paie notre dette ou que vous la payiez ; le peuple n'a que du sang et le prodigue ; allons, misérables riches, dégorgez vos richesses ! »

Des applaudissements auxquels se mêlèrent malgré eux ceux des girondins lui coupèrent la parole.

Danton interrompit d'un geste impatient les applaudissements qui l'empêchaient de continuer, et, comme si l'avenir lui

apparaissait, il continua avec un visage rayonnant :

— Voyez, citoyens, les belles destinées qui vous attendent ! Quoi, quand vous avez une nation entière pour levier, l'horizon pour point d'appui, vous n'avez pas encore bouleversé le monde ?

Les applaudissements l'interrompirent de nouveau.

Mais lui, toujours impatient d'être enrayé dans sa route, sans leur donner le temps de s'éteindre, continua :

— Je sais bien qu'il faut pour cela du caractère, et vous en avez manqué tous ; je mets de côté toutes les passions, elles me sont toutes parfaitement étrangères, excepté celle du bien public. Dans des circonstances plus difficiles, quand l'ennemi était aux portes de Paris, j'ai dit à ceux qui gouvernaient alors :

« Vos discussions sont misérables ; je ne connais que l'ennemi, battons l'ennemi. Vous qui me fatiguez de vos contestations particulières, au lieu de vous occuper du salut public, je vous répudie tous comme traîtres à la patrie : Je vous mets tous sur la même ligne. Attaquez-moi à votre tour, calomniez-moi à votre tour ; que m'importe ma réputation ! que la France soit libre, et que mon nom soit flétri ! »

À ce cri de Danton, qui révélait toute sa pensée, qui expliquait Septembre et le fardeau sanglant dont il s'était chargé, il n'y eut qu'un cri d'admiration dans toute la salle.

C'était le propre de cet homme d'exciter tous les sentiments extrêmes : haine, terreur, enthousiasme.

Et cependant la Convention hésitait encore. Mais un légiste estimé, député de Montpellier, qui fut plus tard rapporteur du

Code civil, plus tard second consul, plus tard enfin archichancelier de l'empire, le doux et calme Cambacérès, se leva, et, de sa place, dit sans emportement :

— Il faut, séance tenante, décréter l'organisation d'un tribunal révolutionnaire ; il faut que tous les pouvoirs vous soient confiés, citoyens représentants, car vous devez les exercer tous ; plus de séparation entre le corps délibérant et le corps qui exécute.

En ce moment, un homme vint dire quelques mots tout bas à l'oreille de Danton ; et comme il voyait que beaucoup de membres, trouvant la séance suffisamment longue, se levaient et voulaient remettre à la nuit le vote et l'organisation du tribunal, de la tribune qu'il avait gardée :

— Je somme, dit-il d'une voix tonnante, tous les bons citoyens de ne pas quitter leur poste !

Chacun s'arrêta à ce commandement : ceux qui avaient fait déjà quelques pas revinrent à leurs bancs, ceux qui n'avaient fait que se lever se rassirent.

Danton étendit un long regard sur l'Assemblée pour s'assurer que chacun était à son poste.

— Eh quoi ! citoyens, dit-il, vous alliez encore vous séparer sans prendre les grandes mesures qu'exige le salut de la République ! Vous ne savez donc pas combien il est important de prendre des décisions judiciaires qui punissent les contre-révolutionnaires. C'est pour eux que le tribunal que nous réclamons est nécessaire, car ce tribunal doit suppléer au tribunal suprême de la vengeance, aveugle parfois, qui peut frapper l'innocent pour le coupable, le bon pour le mauvais ; l'humanité vous ordonne

d'être terribles pour dispenser le peuple d'être cruel. Organisons-le donc aujourd'hui, sans retard, à l'instant même, non pas bon, cela est impossible, mais le moins mauvais qu'il se pourra, afin que le glaive de la loi pèse sur la tête de ses ennemis au lieu du poignard des assassins ; et, cette grande œuvre terminée, je vous rappelle aux armes, aux commissaires que vous devez faire partir, aux ministères que vous devez organiser. Le moment est venu, soyons prodigues d'hommes et d'argent. Prenez-y garde, citoyens, vous répondez au peuple de nos armées, de son sang, de sa fortune.

» Je demande donc que le tribunal soit organisé séance tenante ; je demande que la Convention juge mes raisons et méprise les qualifications injurieuses qu'on ose me donner ; pas de retard : ce soir, organisation du tribunal révolutionnaire, organisation du pouvoir exécutif ; ce soir, départ de vos commissaires. Que la France entière se lève, que vos armées marchent à l'ennemi ; que la Hollande soit envahie, que la Belgique soit libre ; que le commerce anglais soit ruiné ; que nos armes partout victorieuses portent aux peuples la délivrance et le bonheur qu'ils attendent vainement depuis trois mille ans, et que le monde soit vengé !

C'était à cette heure le cœur de la France lui-même qui battait dans la poitrine de Danton. Ses paroles retentissaient pressées comme les battements du tambour ; c'était le pas de charge de la liberté s'élançant à la conquête du monde.

Il descendit de la tribune soulevé dans les bras de ses amis ; puis il chargea Cambacérès, auquel il parlait pour la première fois, mais qui était venu lui porter un si utile concours, de veiller

sur l'exécution des mesures qui venaient d'être votées d'enthousiasme.

Puis il s'élança hors de la Convention ; le devoir qu'il s'était imposé dans cette journée terrible l'appelait ailleurs.

Cet homme qui était venu lui parler tout bas était venu lui dire :

— On propose en ce moment aux jacobins l'égorgement de la Gironde.

Voilà ce qui se passait :

Nous avons laissé les conspirateurs de l'Évêché, après avoir entraîné à leur suite quelques membres de la section des Quatre-Nations, proposant aux convives du repas civique d'aller fraterniser avec les jacobins.

La proposition acceptée, on suivit la rue Saint-Honoré avec des chants patriotiques et les cris de : « Vaincre ou mourir ! »

Ce fut ainsi qu'ils entrèrent aux Jacobins, beaucoup à moitié ivres, quelques-uns le sabre à la main.

Un volontaire du Midi s'avança alors au milieu de la salle, et, dans un patois à peine intelligible :

— Citoyens, dit-il, je demande à faire une motion. La patrie ne peut être sauvée que par l'égorgement des traîtres. Cette fois il faut faire maison nette : tuer les ministres perfides, les représentants infidèles.

À ces mots, une femme qui écoutait des tribunes descendit rapidement l'escalier qui conduisait à la porte du club, et allant sur

les premières marches de celui qui remontait à la rue, elle heurta un homme qui se précipitait dans le club.

Deux noms s'échangèrent :

— Danton ! s'écria cette femme.

— Lodoïska ! murmura Danton.

Mais il ne s'arrêta point, il ne lui adressa point la parole. Elle, de son côté, s'enfuit comme plus épouvantée qu'auparavant.

Danton comprit pourquoi cette femme fuyait.

C'était la maîtresse de Louvet, c'était celle dont il avait mis le nom et tracé le portrait dans son roman de Faublas, c'était celle enfin qui, compagne de sa fuite et de son exil, devait, essayant de le suivre jusque dans la tombe, boire à l'heure de sa mort les six potions d'opium que le malade devait boire en six nuits.

La dose était trop forte, l'estomac de la femme dévouée ne put la supporter ; elle la rejeta et fut sauvée malgré elle.

Danton avait compris. On décrétait la mort des girondins ; Lodoïska, présente, se sauvait pour annoncer à son amant et à ses amis le complot qui s'organisait contre eux et que lui-même avait découvert à Jacques.

En le voyant, la terreur de la pauvre femme s'était augmentée ; elle croyait Danton l'ennemi de la Gironde.

Danton, au contraire, qui faisait en ce moment tout ce qu'il pouvait pour se rapprocher d'elle, venait pour sauver les girondins.

Il se précipita dans la salle. Un cri d'étonnement sortit de toutes les bouches. Le cordelier Danton chez le jacobin Robespierre ! le chasseur entrait dans l'antre du tigre.

Mais lui, l'athlète au bras puissant et à la voix tonnante, eut bientôt écarté ceux qui s'opposaient à son entrée et fait taire ceux qui ne voulaient point qu'il parlât.

Une fois à la tribune, il était maître de l'assemblée.

Alors il expliqua à tous ces hommes qu'en voulant sauver la patrie ils allaient la perdre ; que ce n'était pas par des assassinats et des égorgements qu'on rétablissait la tranquillité et la confiance publiques ; que ce n'était point des martyrs qu'il fallait faire, mais des coupables qu'il fallait frapper ; il leur annonça qu'un tribunal révolutionnaire venait d'être voté ; qu'à ce tribunal seul désormais appartiendrait la connaissance des délits politiques. Puis l'habile orateur, après quelques louanges à leur patriotisme, après une excitation de rejoindre promptement l'armée, après le serment fait par lui, Danton, eux partis, de veiller sur la République, il les convia à aller fraterniser aux cordeliers, où Camille Desmoulins, prévenu, les attendait.

Et eux, changés tout à coup :

— Il a raison, dirent-ils. Vive la Nation !

Et ils s'éloignèrent pour aller fraterniser avec les cordeliers.

En un seul bond, Danton fut des jacobins à la Convention, de la rue Saint-Honoré aux Tuileries.

Personne ne s'était aperçu de son absence. Pas un girondin ne s'était levé de son banc.

On votait l'organisation du tribunal révolutionnaire.

Voici ce qu'on décrétait, ce que décrétaient les girondins eux-mêmes, forgeant la hache qui devait abattre leurs têtes :

« Neuf juges nommés par la Convention jugeront ceux qui lui seront envoyés par décret de la Convention : nulle forme d'instruction ; point de jurés ; tous les moyens admis pour former la conviction.

» On poursuivra non seulement ceux qui prévariquent dans leurs fonctions, mais ceux qui les désertent ou les négligent ; ceux qui, par leur conduite, leurs paroles ou leurs écrits, pourraient égarer le peuple ; ceux qui, par leurs anciennes places, rappellent les prérogatives usurpées par les despotes.

» Il y aura toujours, dans la salle du tribunal, un membre pour recevoir les dénonciations. »

Les girondins avaient voté pour le tribunal révolutionnaire, mais non point pour une semblable rédaction, à laquelle se fût certes opposé Danton s'il se fût trouvé là, puisque Danton, comme eux, devait être condamné par ce tribunal.

Ils votèrent contre la rédaction. La majorité l'emporta.

— C'est l'inquisition ! s'écria Vergniaud, et pire que celle de Venise !

Et il s'élança hors de la Convention, suivi de tous ses amis, qui, pour la première fois, commençaient à entrevoir la profondeur du gouffre où on les poussait.

q

Chapitre 48 Lodoïska

Louvet, que nous avons vu imprudemment élevé par ses amis, logeait dans la rue Saint-Honoré, à quelques pas seulement du club des jacobins. Sa hardiesse à accuser l'homme populaire par excellence, l'hôte du menuisier Duplay, l'incorruptible Robespierre, comme on l'appelait, le désignait à la haine du peuple, et il savait que du premier soulèvement il serait la première victime. Aussi sa vie était-elle d'avance celle d'un proscrit. Il ne sortait, même pour aller à la Convention, qu'armé d'un poignard et de deux pistolets. La nuit, il demandait asile à quelque ami, et ne rentrait que furtivement dans sa propre maison pour visiter la jeune et belle créature qui s'était dévouée à lui.

Cette femme, dont l'œil inquiet épiait sans cesse, entendit passer avec des vociférations et des chants patriotiques cette députation qui se rendait aux Jacobins ; au milieu de ces vociférations, elle entendit les cris de : « Mort aux girondins ! » et, soit préoccupation, soit réalité, elle crut même entendre celui de : « Mort à Louvet ! »

Alors elle descendit, se mêla aux groupes, pénétra dans la salle avec eux, monta aux tribunes pour s'y dissimuler, et là, dans toute son étendue, elle entendit la motion d'égorger les traîtres, les ministres perfides et les représentants infidèles.

Pour elle, il n'y avait pas de doute ; ce que demandait cette voix, c'était la mort de son amant et de tout le parti dont il était un des chefs.

On a vu comment elle s'était élancée hors de la salle, comment elle avait rencontré Danton sur la porte, et comment, dans son

ignorance du but qui l'amenait, sa fuite n'avait été que plus précipitée.

Où courait-elle ?

Elle n'en savait rien d'abord elle-même. Ce jour-là, elle n'avait point de rendez-vous pris avec Louvet. Chez qui allait-elle porter la nouvelle terrible ? chez Roland ? car Roland était l'âme de la Gironde. Mais la sévère madame Roland, l'inspiratrice de son mari, même pour un danger de mort, consentirait-elle à recevoir chez elle la maîtresse de l'auteur de Faublas ? Non.

Chez Vergniaud ? Mais Vergniaud n'était jamais chez lui. Tous ces hommes de la Révolution, sachant le peu de temps qu'ils avaient à vivre, essayaient de doubler leur existence par l'amour. Vergniaud ne serait pas chez lui ; il serait chez mademoiselle Candeille, la charmante actrice, qui, dans son égoïsme, ne laisserait pas sortir son amant, de crainte qu'il lui arrivât malheur.

Chez Kervélagan ? Mais sans doute était-il déjà au faubourg Saint-Marceau, au milieu des fédérés bretons, s'il n'était pas encore parti de Paris.

Mais n'était-ce point achever de perdre les girondins que de leur faire chercher un refuge dans les rangs des Bretons, au moment où la Bretagne se soulevait ?

Au moment où, arrêtée au coin de la rue de l'Arbre-Sec, elle hésitait pour savoir si elle continuerait sa route ou franchirait le pont Neuf, elle vit passer près d'elle un homme qu'elle crut reconnaître pour un des leurs.

Il marchait calme et avec l'insouciance de l'homme ou qui ne connaît pas le danger ou qui le méprise.

Elle alla à lui.

— Citoyen, dit-elle, je suis Lodoïska, la maîtresse de Louvet ; il me semble que je reconnais en vous un girondin, ou tout au moins un ami de la Gironde.

Celui auquel elle s'adressait la salua respectueusement.

— Vous ne vous trompez pas, madame, lui dit-il, sans partager toutes les opinions de la Gironde, je partagerai probablement son sort. Jeté dans Paris par un grand amour et une grande haine, je me suis assis sur un des bancs de vos amis, espérant y faire la guerre à la noblesse et ses privilèges, dont j'étais victime : je me suis trompé. La République est tellement forte, à ce qu'il paraît, que ses enfants se divisent, et que je n'assiste plus qu'à des récriminations de parti, qu'à des accusations de faiblesse ou de trahison. Vous pouvez donc vous fier à moi, madame ; mon nom est Jacques Mérey.

Lodoïska avait entendu prononcer ce nom comme celui d'un médecin savant, humanitaire et dévoué à la République.

Elle saisit son bras.

— Aidez-moi à les sauver, dit-il, et à vous sauver vous-même.

Jacques Mérey secoua la tête.

— Je crois bien, dit-il, que nous sommes tous perdus. Peu m'importe ! à moi qui ne tenais à la vie que par mon amour. Je peux dire cela à vous qui ne vivez que par le vôtre, madame ; mais je n'en suis pas moins tout à vos ordres, si je peux vous aider en quelque chose.

— Mais vous ne savez donc pas ce qui se passe, s'écria Lodoïska.

— Oh ! si fait ! dit Jacques, je suis au courant de tout ; je quitte la Convention.

— Mais vous ne quittez pas, comme moi, les jacobins, dit Lodoïska. Vous ne savez pas que la section des Quatre-Nations et les volontaires de la Halle sont venus au nombre de mille, avec des chants frénétiques et des cris féroces, demander la mort des girondins. – Et tenez, dit-elle, en lui montrant une nouvelle colonne d'hommes du peuple qui s'avançait dans la rue Saint-Honoré, la plupart armés de sabres et de piques ; et tenez, voilà les bourreaux !

Et, en effet, ces hommes, en passant devant Lodoïska et Jacques Mérey, laissèrent échapper des imprécations de colère et des menaces de mort.

— Allons chez Pétion, lui dit Jacques Mérey ; c'est là que se sont donné rendez-vous tous nos amis.

Pétion demeurait rue Montorgueil. Méry et Lodoïska franchirent les halles pleines de tumulte et de cris ; les femmes, qui croyaient que c'était à la trahison du ministre de la guerre Beurnonville et du général en chef Dumouriez et des girondins qu'était dû l'enrôlement forcé des derniers volontaires, étaient toutes armées de couteaux qu'elles agitaient sans nommer personne, mais en demandant la mort des traîtres. Quelques-unes avaient des piques et demandaient à marcher, elle aussi, sur la Convention.

— Ah ! murmurait Lodoïska, et quand on pense que c'est aux hommes du 20 juin, aux hommes du 10 août, aux hommes du 21 septembre, qu'on fait de pareils reproches, n'est-ce point à dégoûter les martyrs du peuple de mourir pour lui ?

Ils traversèrent toutes ces halles où, sur les tables tachées de vin, restaient des verres à moitié vides, et l'on gagna la maison de Pétion.

Là, en effet, comme le mot d'ordre en avait été donné aux girondins avant de se séparer, toute la Gironde était réunie.

En entrant dans la salle de la réunion, Lodoïska aperçut Louvet, courut à lui, lui sauta au cou en criant :

— Je t'ai retrouvé, je ne te quitte plus.

Alors, entraînant son amant dans un angle de la salle, elle laissa à Jacques Mérey le soin de tout expliquer.

Alors Jacques Mérey, en omettant seulement sa conférence avec Danton, raconta comment il avait rencontré Lodoïska et ajouta ce qu'il avait vu et entendu.

Alors la majorité des girondins décida qu'il était inutile d'aller braver la mort à la Convention ; une séance de nuit était plus dangereuse encore, dans les circonstances où l'on se trouvait, qu'une séance de jour, et, on l'a vu, la séance du jour avait été plus que tumultueuse.

Chacun alors chercha l'asile où il pourrait passer la nuit. Vergniaud et Jacques Mérey déclarèrent que rien ne les empêcherait d'aller à la Convention. Quant à Pétion, au lieu d'aller chercher dehors un asile, après avoir écouté ce que Lodoïska et Louvet lui

disaient du péril couru par lui, il alla à la fenêtre, l'ouvrit, étendit la main au-dehors, et, la rentrant toute mouillée :

— Il pleut, dit-il, il n'y aura rien.

Et, quelque supplication qu'on lui fît, il refusa de quitter la maison.

Jacques Mérey, qui était resté plus inconnu que les autres et plus populaire en même temps, parce que c'était lui qui était venu apporter la nouvelle de la victoire de Valmy et de celle de Jemmapes, offrit sa chambre à Louvet et à Lodoïska, à peu près sûr que son logement, où il ne recevait personne, auquel personne ne lui écrivait, était inconnu des assassins.

Puis, lorsqu'il les eut installés chez lui, il marcha droit à la Convention, où il trouva Vergniaud déjà établi sur son banc.

Cette colonne qui avait rencontré Lodoïska et Jacques Mérey, cette colonne qui s'avançait jetant l'insulte et la menace aux girondins, se rendait à l'imprimerie de Gorsas, rédacteur en chef de la Chronique de Paris, celui-là même qui avait annoncé, comme nous l'avons dit, que Liège n'était pas prise par les Autrichiens, au moment où les Liégeois proscrits, fugitifs, se répandaient dans les rues de Paris, augmentant par leur présence la haine que l'on portait aux girondins.

Les émeutiers déchirèrent les feuilles déjà tirées, brisèrent les presses, dispersèrent les caractères et pillèrent les ateliers.

Quant à Gorsas, un pistolet à chaque main, il passa inconnu au milieu des assassins qui demandaient sa tête, agitant ses pistolets et criant comme les autres :

— Mort à Gorsas !

À la porte, il trouva un flot de peuple si épais qu'il craignit d'être reconnu par les imprimeurs de quelque autre presse ; il se glissa dans une cour par une porte entrouverte qu'il ferma derrière lui, puis il sauta par-dessus le mur de cette cour, et s'en alla droit à la section dont il faisait partie.

La section résolut d'aller avec lui porter plainte à la Convention.

Pendant ce temps-là, les émeutiers décidaient d'en faire autant chez Fiévée, qui, comme Gorsas, publiait une feuille girondine.

Comme chez Gorsas, tout fut pillé, brûlé, jeté à la rue.

La colonne dévastatrice ne comptait pas se borner là. Elle alla à la Convention pour y demander la mort de trois cents députés. On sentait Marat derrière toutes ces demandes. Marat procédait toujours par chiffres.

Mais voilà que, tandis que les émeutiers entraient d'un côté, Gorsas et les membres de la section entraient par l'autre comme accusateurs. Gorsas, tenant toujours ses deux pistolets à la main, s'élança à la tribune.

Inviolable à double titre, comme journaliste, comme membre de la Convention, il venait demander justice contre ceux qui avaient brisé ses presses.

Les émeutiers s'arrêtèrent étonnés : ils venaient comme accusateurs des girondins, et voilà qu'ils étaient accusés comme pillards, comme voleurs et comme assassins.

Un député alors monta à la tribune, c'était Barrère.

Il se tourna vers les émeutiers :

— Je ne sais pas, dit-il, ce que vous venez chercher ou demander ici ; je sais seulement que l'on a parlé cette nuit de couper des têtes de députés. Citoyens, dit-il en étendant vers eux une main menaçante, sachez, une fois pour toutes, que les têtes des députés sont bien assurées ; les têtes des députés sont non seulement posées sur leurs épaules, mais sur tous les départements de la République. Qui donc oserait décapiter un département de la France ? Le jour où ce crime s'accomplirait, la République serait dissoute. Allez, méchants citoyens, ajouta-t-il, et ne revenez plus dans de semblables intentions.

Les émeutiers délibérèrent un instant. Puis un des chefs s'avança, protesta de son dévouement et de celui de ses hommes à la République, et demanda à défiler devant les représentants au cri de « Vive la nation ! »

Cette faveur leur fut accordée.

Au moment où ils passaient devant les bancs de la Gironde, occupés seulement par Vergniaud et par Jacques Mérey, tous deux se levèrent, croisèrent les bras en manière de défi.

Cette nuit, nuit du 10 au 11 mars, la Convention, n'ayant plus ni argent, ni armée organisée, ni force intérieure, ni unité qui assurât son existence, la Convention créa ce fantôme sanglant qui épouvante l'Europe depuis près d'un siècle et qui fit la Révolution si longtemps incomprise :

La Terreur !

On l'avait invoquée armée d'un glaive contre Paris, Paris la renvoya armée d'une hache au monde.

L'armée, vaincue non point par la lutte, par des combats, mais par le doute et la lassitude, l'armée, démoralisée, fuyait devant l'ennemi ; elle allait rentrer en France, livrer la France !

Elle vit la Terreur à la frontière, elle s'arrêta et fit face à l'ennemi.

Cette armée, c'était tout ce qui restait à la République. Rien à envoyer à Lyon ; rien à envoyer à Nantes.

Nos volontaires étaient à peine suffisants pour maintenir la Belgique qui nous échappait.

On envoya nos volontaires en Belgique.

À Lyon, Collot-d'Herbois ; à Nantes, Carrier.

C'est-à-dire la Terreur !

q

Chapitre 49 Deux hommes d'État

La séance avait duré jusqu'au jour, Danton s'était endormi sur son banc, écrasé de fatigue ; personne ne songeait à le réveiller. On eût dit un lion endormi dont nul n'osait s'approcher.

Jacques Mérey laissa la salle s'évacuer entièrement, échangea une poignée de main, un sourire et un haussement d'épaules avec Vergniaud, puis il alla à Danton, et lui posa la main sur l'épaule.

Danton s'éveilla par un brusque mouvement et porta la main à sa poitrine, où était caché un poignard.

Chacun de ces hommes, en s'endormant libre, ignorait s'il ne s'éveillerait pas prisonnier le lendemain. Quelques minutes de repos avaient suffi à rendre la force au colosse.

Quant à Jacques Mérey, il avait cette force invincible des travailleurs et des savants habitués à lutter contre le sommeil.

Jacques prit le bras de Danton et sortit avec lui de la Convention.

Dans le corridor, ils rencontrèrent Marat qui causait avec Panis.

En voyant Danton, Marat vint à lui, jeta un regard de haine, en passant, sur Jacques, dit quelques mots à l'oreille de Danton, et s'éloigna.

— Pouah ! dit Danton avec un profond sentiment de dégoût. Du sang ! Le misérable ! toujours du sang ; il ne lui faut que du sang ! Sortons d'ici, la moitié de ces hommes me fait horreur ou pitié ; j'ai besoin de respirer un air pur.

Et il entraîna Jacques dans le jardin des Tuileries.

On était au 11 mars, au matin. La gelée était fraîche, la terre couverte d'une légère couche de neige ; des stalactites de glace, dans lesquelles se reflétaient, comme dans des girandoles de cristal, le soleil levant, pendaient aux arbres, et cependant on sentait que ce manteau d'hiver était jeté sur les épaules du blond avril ; les ramiers, volant d'arbre en arbre et se poursuivant déjà avec des roucoulements d'amour, faisaient tomber des branches une

pluie de diamants, tandis que les moineaux devenus moins frileux commençaient à reparaître et sautillaient en caquetant, à travers les lilas et les seringas des parterres.

Danton respira à pleine poitrine quelques haleines de cet air printanier et sa nature toute sanguine sembla se reprendre à la vie.

— Voilà, dit-il, des arbres, des ramiers et des oiseaux à qui tous nos débats sont bien indifférents, et qui ne connaissent ni montagnards, ni girondins, ni jacobins, ni cordeliers.

— Ajoute, dit Mérey, ni Robespierre, ni Marat ; ils sont bien heureux.

— Admire, philosophe, continua Danton, comme au milieu de tout cela la nature poursuit sa route immuable. Dans un mois, les bourgeons vont pousser sur ces arbres, ces oiseaux s'aimer, ces fleurs s'ouvrir, un chant d'amour emplira la création, les nids se suspendront aux branches, le pollen fécondateur flottera dans l'air, jusqu'aux fenêtres de la Convention les hirondelles viendront gazouiller : "Nous voilà de retour pour accomplir la grande œuvre du Seigneur, l'œuvre qui, de l'enchaînement de la vie à la mort, fait l'éternité. Que faites-vous, vous autres rois de la création, vous aimez-vous comme nous ?"

» Deux voix leur répondront : "Haine !" glapissantes comme celle du renard qui dira : "Défiez-vous, citoyens ; défiez-vous de vos pères, défiez-vous de vos mères, défiez-vous de vos frères, de vos amis et de vos enfants. Nous sommes entourés de traîtres. Dumouriez trahit, Valence trahit, Custine trahit, la droite trahit, la plaine trahit, la Gironde trahit. Une chaîne de trahisons nous

enveloppe : Pitt en tient un bout ; je vois d'ici celui qui tient l'autre ; et les anneaux de cette chaîne sont d'or."

» L'autre, coassante comme celle des crapauds : "Du sang ! du sang ! du sang !"

» Eh ! tu en auras du sang, poursuivit Danton avec un sourire mélancolique. Combien de nous qui verront encore ce printemps ne verront pas le printemps prochain, et plus encore ne verront pas l'autre.

— Tu es de sinistre augure, ce matin, Danton.

Danton haussa les épaules :

— Je suis comme cet homme dont parle l'historien Joseph, qui pendant sept jours tourna autour de la ville sainte en criant : « Malheur à Jérusalem ; malheur à Jérusalem ! » et le huitième jour cria : « Malheur à moi-même ! » Une pierre lancée des remparts lui brisa la tête.

— Nous sommes Jérusalem, n'est-ce pas, nous autres girondins, dit Jacques, et toi l'homme à la prophétie ?

— Que veux-tu ! Dieu nous a tous frappés d'aveuglement.

— Mais puisque toi seul vois clair, puisque toi seul sais ton chemin au milieu de cette foule d'insensés, pourquoi ne t'éloignes-tu pas de ces deux hommes, dont l'un, Marat, déshonore ta politique, dont l'autre, Robespierre, use ta popularité ? et ta popularité usée, tu l'as dit toi-même, menacera ta vie !

— Que veux-tu ? dit insoucieusement Danton, voilà le printemps qui revient, je ne suis pas un lépreux comme Marat, je ne suis pas un hypocrite comme Robespierre, je suis un homme de

chair et de sang, je veux vivre les quelques jours qui me restent à vivre.

— Danton, prends-y garde, dans la situation où est la France, dans la situation où est la République, avec la place que tu as conquise dans la Convention, une pareille insouciance ou un pareil découragement sont un crime. Ne vois-tu pas que le vaisseau de la France, pour avoir trop de pilotes, n'en a pas un seul ? Ne laisse pas prendre le gouvernail ni par un hypocrite ni par un fou. Saisis les affaires de ta main puissante ; mets un frein à la populace ; donne une impulsion à l'esprit public, une direction à l'Assemblée ; écrase comme de vils reptiles Marat dans sa bave et Robespierre dans son orgueil ; toi seul en ce moment peux à la Convention ce que tu voudras ; sois l'homme que je dis ; prête la force au côté faible mais honnête de l'Assemblée, nous oublierons le passé et nous te suivrons ; ton ambition sera le salut de la patrie.

Danton fixa ses yeux sur ceux de Jacques, et sembla vouloir lire jusqu'au fond de son âme.

Puis, s'arrêtant tout à coup :

— Au nom de qui me parles-tu ? demanda-t-il.

— Au nom de ceux, répondit le girondin, qui méprisent Marat et qui détestent Robespierre.

— Que je méprise Marat, tout le monde le sait, puisque tout haut je l'ai dit en pleine tribune ; mais qui t'a dit que je détestais Robespierre ?

— Ton intérêt politique, et, à défaut de l'intérêt politique, ton instinct de conservation. Robespierre a déjà murmuré contre toi

des paroles sinistres, et, si tu ne le préviens pas, il te préviendra.

— Es-tu chargé d'un mandat près de moi ?

— Non, mais je suis prêt à accepter le tien.

— Et tu me répondrais de tes girondins ?

— Je ne réponds que d'une chose, du désir de t'avoir pour chef. Je te crois à la fois homme de renversement et de fondation.

— Tu me crois cela, toi, parce que tu me connais depuis longtemps ; mais tes amis… tes amis n'ont pas confiance en moi ; je me perdrais pour eux, et, dépopularisé, ils me livreraient à mes ennemis. Non ! Alea jacta est ! Que la mort décide !

— Danton…

— Non, il y a entre vous autres et moi un abîme infranchissable, le sang de Septembre, que je n'ai pas fait couler cependant. Un jour que nous aurons du temps à perdre, je te raconterai cela. En attendant, écoute, Mérey ; je t'aime depuis longtemps ; dernièrement, tu as fait pour moi tout ce qu'un ami, tout ce qu'un frère pouvait faire. Eh bien ! pendant que je suis puissant encore, demande-moi quelque chose.

Jacques regarda Danton :

— Que veux-tu que je te demande ? Je suis un savant, beaucoup plus riche qu'un savant ne l'est d'ordinaire. J'ai en Champagne et du côté de l'Argonne des biens assez considérables. Je suis médecin et, si je voulais exercer ma profession, je gagnerais des monceaux d'or. Je me suis fait nommer député, ou plutôt on m'a nommé député malgré moi. Je n'ai accepté que dans ma haine des privilèges que je voulais combattre. J'ai voté pour la

prison perpétuelle dans le procès de Louis XVI parce que, médecin, je ne pouvais voter pour la mort ; mais depuis, mon vote a constamment précédé ou suivi les votes les plus ardents au bien de la nation. Que veux-tu faire pour moi ? Je ne désire rien, et ce que je regrette, tu ne peux me le rendre.

— Qui sait ? réfléchis. Demain peut-être les tempêtes de la tribune nous éloigneront à tout jamais l'un de l'autre. Demande-moi ce que tu voudras, et, à ton grand étonnement, peut-être pourrais-je selon ton désir.

— Oh ! c'est une trop longue histoire, dit Jacques Mérey.

— Écoute, dit Danton : j'ai acheté et meublé une maison de campagne sur les coteaux de Sèvres. Montons en voiture et viens déjeuner avec moi. Tu n'as aucun besoin de rentrer, personne qui t'attende ?

— Non, au contraire, plus tard je rentrerai, plus ceux qui sont chez moi m'en sauront gré.

— Eh bien ! voilà une voiture, montons-y ; viens, et tu me conteras ton histoire tout le long du chemin.

Tous deux montèrent en voiture.

— À Sèvres ! dit Danton.

La voiture partit.

Alors Jacques Mérey, dont le cœur trop plein débordait depuis six mois, raconta toute sa longue histoire à Danton, et, à son grand étonnement, cet homme de bronze l'écouta sans en perdre une parole, laissant son visage refléter toutes les émotions de son cœur.

Enfin Jacques aborda le véritable motif de sa confidence. Lorsqu'il lui eut dit la fuite, ou plutôt l'enlèvement d'Éva par mademoiselle de Chazelay, lorsqu'il lui eut dit comment, à Mayence, il avait perdu sa trace, ne pouvant la suivre au cœur de l'Allemagne, il lui demanda, demande difficile à faire, car elle touchait à cette accusation de trahison éternellement suspendue sur la tête de Danton par Robespierre, il lui demanda en hésitant :

— Toi qui as tant de relations à l'étranger, pourrais-tu me dire où elle est ?

Danton le regarda fixement.

— Ma vie est là, dit Jacques Mérey, et, si je n'ai pas l'espoir de la retrouver, comme je ne crois à rien, quand la France n'aura plus besoin de moi, je me brûlerai la cervelle.

Et il serra la main de Danton.

On était arrivé à la porte de la maison de campagne. Le fiacre s'arrêta, les deux hommes en descendirent, sans dire un mot de plus, et montèrent dans une jolie salle à manger située au premier étage.

Un grand feu brûlait dans l'âtre, une table était dressée avec plusieurs couverts.

— Tu attends du monde à déjeuner ? dit Jacques.

— Non, mais je reviens rarement seul ; mon domestique sait cela, et il s'arrange en conséquence.

Puis il s'approcha de la fenêtre, et, tandis que Jacques Mérey se réchauffait les pieds, il posa son front brûlant sur la vitre glacée et demeura immobile.

Mérey comprit qu'il attendait une apparition quelconque.

Au bout de quelques minutes, Danton fit un mouvement.

Puis, tournant la tête sur l'épaule :

— Viens voir, dit-il à Jacques.

— Quoi voir ? demanda celui-ci.

— Regarde ! dit Danton.

Et il approcha la tête de Mérey du carreau le plus voisin de celui par lequel il regardait lui-même.

Jacques vit alors, de l'autre côté d'un petit jardin pouvant avoir vingt-cinq à trente pas de long, accoudée à une fenêtre ouverte, une petite tête blonde perdue dans ce que l'on appelait alors une palatine.

L'enfant pouvait avoir seize ans.

— Comment la trouves-tu ? demanda Danton.

— C'est une charmante jeune fille, dit Jacques Mérey.

— Ressemble-t-elle à ton Éva ?

— Toutes les femmes blondes se ressemblent, dit Jacques, excepté pour celui qui les aime.

— Laisse-moi ouvrir la fenêtre et causer un peu avec elle.

— Tu la connais ?

— Oui.

— Et tu causes avec elle ?

— Sans doute. Il faut d'abord que je l'habitue à ma laideur.

— Et puis après ?

— Je l'habituerai à ma réputation.

— Et puis après ?

— J'en ferai ma femme.

— Ta femme ! s'écria Jacques Mérey en regardant Danton avec stupeur, et il y a huit jours à peine que ta première femme est morte !

— Oui, c'était chose convenue du vivant de l'excellente créature que j'ai perdue ; Louise Gely, c'est son nom, est sa filleule, et elle l'a désignée pour servir de mère à ses enfants.

Danton ouvrit la fenêtre.

Jacques Mérey se retira en arrière.

Alors celui qu'on appelait l'homme de sang entama une idylle de Gessner avec cette jeune fille. Il lui parla du printemps, de l'amour, des fleurs, de la vie calme, du bonheur conjugal. Il fut jeune, il fut tendre, il fut amoureux, il fut poétique. Jacques, la tête posée sur sa main, regardait et écoutait avec stupéfaction. Il comprenait la fascination de cet homme sur une femme, comme celle du serpent sur l'oiseau ; enfin ce fut Danton qui le premier dit à la douce jeune fille de prendre garde à la fraîcheur du temps, de se garantir de cet air glacé qui montait de la Seine au sommet des collines. Il entendit la fenêtre de Louise se refermer, et Danton rayonnant referma la sienne.

Du bout des doigts, en rentrant chez elle, Louise avait envoyé un baiser.

— En vérité, lui dit Jacques en le voyant refermer la fenêtre, s'asseoir à table rayonnant, comme nous l'avons dit, et demander son déjeuner, en vérité, tu me confonds.

— Pourquoi cela ? demanda Danton ; parce que devant toi philosophe, parce que devant toi médecin, je suis homme. Que t'ai-je dit ce matin ? Que probablement tu ne verrais pas les fleurs de 94 et moi de 95. Eh bien ! je veux vivre jusque-là.

— Alors tu penses que cette jeune fille t'aimera ?

— Le sais-je ? J'ai rendu de grands services à sa famille ; le père était huissier audiencier au parlement ; je lui a fait avoir une place lucrative au ministère de la Marine. On leur a dit quelques mots déjà de mariage ; le père est royaliste, la mère est dévote. Comme tout cela va bien ! Hier, je leur ai fait une visite : le père m'a reproché Septembre, la mère m'a dit que l'homme qui épouserait sa fille accomplirait avant de l'épouser ses devoirs de religion.

— Tu feras cela ?

— Moi, je ferai tout ce que l'on voudra pour arriver à l'accomplissement de mon désir. Je suis le tribun de la liberté, mais je suis le serf de la nature. Il y a un complot dans tout cela, complot de la sainte femme qui est morte et qui était royaliste ; en me remariant à une belle jeune fille royaliste, elle croit du fond de sa tombe me tirer de la Révolution, créer un défenseur à la veuve et à l'orphelin du Temple.

— Penses-tu parfois à de semblables utopies ?

— Moi ? (Danton haussa les épaules.) Je ne pense à rien. L'enfant du Temple, Égalité, Chartres, Monsieur, frère du roi, comme ils l'appellent, est-ce que cela n'est pas frappé de mort et ne mourra pas de soi-même ? Ce que je veux, moi, c'est de doubler mes jours avec mes nuits ; c'est, la nuit, de m'acharner à l'amour, le jour au combat ; c'est de lutter, de m'épuiser, de me tuer moi-même si c'est possible avant qu'ils me tuent ! Ne m'a-t-on pas appelé le Mirabeau de 93 ?

Et, en parlant ainsi, Danton dévorait des viandes saignantes et buvait en proportion. Pour soutenir cette puissante nature, il fallait des repas de lion.

Le déjeuner fini :

— Reviens-tu à Paris ? lui demanda Jacques.

— Ma foi ! non, dit Danton. Je suis fatigué, je vais rester toute la journée ici ; me refaire un peu par les yeux et, qui sait ? peut-être par la parole. C'est la première fois que la chaste enfant me jette un caresse : je vais lui reporter le baiser qu'elle m'a envoyé.

— Je puis prendre ton fiacre alors ?

— Parfaitement, à moins que tu ne préfères rester avec moi.

— Non, il faut que j'aille rendre la liberté à deux tourtereaux que la voix de mon ami Danton a effrayés.

— Bon ! je parie que c'est à Louvet et à Lodoïska ?

— Justement, dit en riant Jacques.

— Si je puis sauver ces deux-là, dit Danton, je le ferai, ils s'aiment trop.

— Et si tu ne peux les sauver ? demanda Jacques.

— Je tâcherai qu'ils meurent ensemble.

Jacques tendit la main à Danton ; Danton la lui serra cordialement ; puis, comme Jacques essayait de la retirer, il la retint.

— Jacques, dit-il, c'est à Mayence que tu as perdu la trace de ton Éva et de mademoiselle de Chazelay ?

— Oui.

— Eh bien ! sois tranquille, je les retrouverai. Mais ne dis jamais ni par qui ni comment tu auras eu de leurs nouvelles.

Jacques poussa un cri et se jeta dans les bras de Danton avec des larmes plein les yeux.

— Eh bien ! lui dit Danton, tu vois que, toi aussi, tu es un homme !

q

Chapitre 50 Trahison de Dumouriez

Robespierre avait dit dans la fameuse séance de la Convention que nous avons essayé de mettre sous les yeux du lecteur :
— Je ne réponds pas de Dumouriez, mais j'ai confiance en lui.

Si nous revenons encore à Dumouriez, c'est que le sort des girondins était lié à son sort, et que le sort de notre héros, Jacques Mérey, était lié au sort des girondins.

Certes nous eussions pu passer plus rapidement que nous ne l'avons fait sur ces époques terribles. Mais quel est l'homme de cœur, le vrai patriote qui, penché, la plume à la main, sur ces deux années 92 et 93, sur ces deux abîmes, ne sera pas pris du vertige de raconter ?

Peut-être eût-il mieux valu pour l'intérêt de notre livre, en rapprocher les deux parties romanesques, et n'écrire entre elles deux que ces mots :

« Jacques Mérey, nommé député à la Convention nationale, y adopta le parti des girondins, et, vaincu comme eux, fut proscrit avec eux. »

Mais, plus nous avançons en âge, plus nous marchons sur ce terrain mouvant de l'art et de la politique, plus nous sommes convaincus que, dans des jours de lutte comme ceux où nous sommes, et tant que le grand principe proclamé par nos pères ne sera pas la religion du monde nouveau, chacun doit apporter sa part de réhabilitation à ces hommes trop calomniés par les idylles royalistes, par ce miel de belladone et d'aconit, doux aux lèvres, mortel à l'intelligence et au cœur.

Revenons donc à Dumouriez, et, une fois de plus, lavons la Montagne, dans la personne de Danton, et la Gironde, dans celle de Guadet et de Gensonné, de toute complicité avec ce traître, qui n'eut pas même le prétexte de l'ingratitude du pays pour servir d'excuse à sa trahison.

Cette trahison, il l'avait déjà dans le cœur en quittant Paris au mois de janvier ; il s'était engagé vis-à-vis de la coalition à sauver le roi, et la tête du roi était tombée.

Pour prouver qu'il n'était point complice du meurtre royal, Dumouriez n'avait d'autre ressource que de livrer la France.

Et, en effet, il était mal avec tous les partis :

Mal avec les jacobins, qui, avec raison, le tenaient pour royaliste ou tout au moins pour orléaniste ;

Mal avec les royalistes pour avoir deux fois sauvé la France de l'invasion, l'une à Valmy, l'autre à Jemmapes ;

Mal avec Danton, qui voulait la réunion des Pays-Bas à la France, tandis que lui voulait l'indépendance de la Belgique.

Mal enfin avec les girondins, qui, tandis qu'il négociait avec l'Angleterre, avaient fait brutalement déclarer la guerre à l'Angleterre.

L'armée seule était pour lui.

Mais voilà que trois jours après celui où Robespierre, sans répondre de Dumouriez, avait affirmé sa confiance en lui, voilà qu'une lettre de Dumouriez arrive au président de la Convention, au girondin Gensonné.

C'était le pendant du manifeste de La Fayette.

Une séparation complète de principes, une menace à la Convention, un plan de politique complètement opposé à la sienne.

Barrière voulait communiquer la lettre à l'instant même à la Convention, demander l'arrestation et l'accusation de Dumouriez. Mais un homme s'opposa à cette double proposition.

Le tribun, dans sa double force physique et morale, ne s'inquiétait jamais du mal qui pouvait résulter pour lui d'une adhésion ou d'une proposition faite par lui. Jusqu'au jour où il fut contraint pour sa propre défense, et pour ne pas tomber avec eux, de se déclarer contre les girondins, il ne sortit jamais de ses lèvres une parole qui ne s'échappât de son cœur.

Il disait, puis de ce qu'il avait dit arrivait ce qu'il plaisait à Dieu.

Cette fois encore, sans s'inquiéter de la défaveur qui pourrait rejaillir sur lui de son opposition à cette proposition d'accuser et d'arrêter Dumouriez :

— Que faites-vous ? s'écria-t-il. Vous voulez décréter l'arrestation de cet homme ; mais savez-vous qu'il est l'idole de l'armée ? Vous n'avez pas vu comme moi, aux parades, les soldats fanatiques baiser ses mains, ses habits, ses bottes. Au moins faut-il attendre qu'il ait opéré la retraite. Qui la fera, et comment la fera-t-on sans lui ?

Puis, d'une seule phrase, il jeta un rayon de soleil sur cette étrange dualité que chacun dès lors put comprendre :

— Il a perdu la tête comme politique, mais non comme général.

Le comité en revint à l'avis de Danton.

Alors cette question fut naturellement posée :

— Que faut-il faire ?

— Envoyer, répondit Danton, une commission mixte au général, pour lui faire rétracter sa lettre.

— Mais qui s'exposera à aller attaquer le loup dans son fort ?

Danton échangea un regard avec Lacroix son collègue.

— Moi et Lacroix pour la Montagne si l'on veut, répondit Danton, pourvu que Gensonné et Guadet viennent avec nous pour la Gironde.

La proposition fut transmise à Gensonné et à Guadet, qui se trouvèrent bien assez compromis comme cela et qui refusèrent.

Danton s'offrit alors de partir seul avec Lacroix ; le comité, de son côté, s'engagea à garder la lettre jusqu'à son retour.

Et, en effet, au milieu de son armée, Dumouriez était impossible à arrêter. Tous ces hommes qu'il avait menés à la victoire, tous ces braves qui lui croyaient un cœur français et qui ignoraient sa trahison l'eussent défendu.

Les volontaires, sans doute, qui quittaient Paris, qui avaient entendu crier tout haut la trahison de Dumouriez, qui avaient eu un instant l'intention de venir sur les bancs même de la Convention égorger les girondins comme ses complices, ceux-là se fussent engagés à aller arrêter Dumouriez jusqu'en enfer. Mais les soldats l'eussent défendu, et la guerre civile se trouvait alors transportée de la France à l'armée.

Il fallait que les soldats français le vissent au milieu des Autrichiens, fraternisant avec eux, pour que les armes leur tombassent des mains, pour que la confiance leur échappât du cœur.

Mais, avant que le jour se fût fait sur cette âme douteuse, avant que Danton l'eût rejoint, Dumouriez avait été contraint par l'ennemi, qui avait cinquante mille hommes et qui lui en savait

trente-cinq mille seulement, Dumouriez avait été contraint par l'ennemi d'accepter la bataille.

La bataille fut une défaite. Elle s'appela Nerwinde, du nom du village où avait eu lieu l'action la plus meurtrière. Pris et repris trois fois, et la troisième fois par les Autrichiens, Nerwinde était un charnier de chair humaine, des rues duquel il fallut enlever quinze cents morts.

La disposition du terrain avait beaucoup de ressemblance avec celui de Jemmapes.

Le plan fut le même.

Miranda, un vieux général espagnol, calomnié par Dumouriez, devenu Français par amour de la liberté et qui devait redevenir Espagnol pour aider Bolivar à fonder les républiques de l'Amérique du Sud, Miranda commandait la gauche.

C'était la position de Dampierre à Jemmapes.

Le duc de Chartres, comme à Jemmapes, commandait le centre.

Le général Valence, le gendre de Sillery-Genlis, commandait la droite.

De même qu'à Jemmapes on avait laissé écraser Dampierre jusqu'à ce que le moment fût venu de faire donner le duc de Chartres pour décider le succès de la bataille, de même, à Nerwinde, on devait laisser écraser Miranda jusqu'à ce que Valence, vainqueur à droite, et le duc de Chartres, vainqueur au centre, revinssent délivrer Miranda.

Mais le hasard fit que, dans l'armée que Dumouriez avait en face de lui, il y avait aussi un prince.

C'était le prince Charles, fils de l'empereur Léopold, qui, lui aussi, faisait ses premières armes et à la popularité duquel il fallait une victoire.

La supériorité du nombre la lui assura.

Miranda, qui, dans le plan de bataille, devait occuper Leave et Osmaël, en était maître vers midi. Mais c'est alors que Cobourg, pour ménager une victoire au prince Charles, avait poussé contre Miranda colonnes sur colonnes.

La plus forte partie du corps français commandé par le général espagnol se composait de volontaires qui, voyant ces masses profondes marcher vers eux, se débandèrent, entraînant le général jusqu'à Tirlemont, malgré ses efforts surhumains pour les arrêter.

Dumouriez, vers midi, avait eu l'annonce de la victoire de Miranda, mais il n'avait eu aucune nouvelle de sa défaite. Le bruit que faisait son propre canon l'empêchait de calculer le progrès ou le décroissement du canon des autres.

Enfin, la journée finie, chassé de Nerwinde, n'ayant plus que quinze mille hommes autour de lui, il comptait s'appuyer aux sept ou huit mille hommes de Miranda.

Mais, des sept ou huit mille hommes de Miranda, il ne restait plus que quelques centaines de fuyards.

Dumouriez apprend la défaite de son lieutenant au moment où, croyant la journée finie, il venait de mettre pied à terre. Il re-

monte à cheval, et, accompagné de ses deux officiers d'ordonnance, mesdemoiselles de Fernig, suivi de quelques domestiques seulement, part au galop, échappe par miracle aux uhlans qui battent la campagne, arrive à minuit à Tirlemont ; il y trouve Miranda presque seul, épuisé des efforts qu'il a faits.

C'est de Tirlemont qu'il donne des ordres pour la retraite.

Dès le lendemain, Dumouriez opérait cette retraite, et Cobourg avoue lui-même dans son bulletin, justifiant le mot de Danton, que si Dumouriez avait perdu la tête comme politique, il ne l'avait pas perdue comme général, que cette retraite fut un chef-d'œuvre de stratégie.

Mais il n'en est pas moins vrai que Dumouriez avait perdu son prestige ; le général heureux avait été vaincu.

À partir de Bruxelles, Danton et Lacroix avaient trouvé la route pleine de fugitifs. D'après ces fugitifs, il n'y avait plus d'armée et l'ennemi pourrait marcher jusqu'à Paris sans obstacle.

De pareilles nouvelles faisaient hausser les épaules à Danton.

Les deux commissaires arrivèrent à Louvain.

On leur annonça que l'armée impériale ayant attaqué les deux villages d'Op et de Neervoelpe, le général avait couru lui-même au canon.

Les commissaires prirent des chevaux de poste, et, dirigés eux-mêmes par le bruit de l'artillerie, ils parvinrent au cœur de la bataille, et là, trouvèrent Dumouriez qui repoussait de son mieux l'ennemi.

En les apercevant, le général fit un geste d'impatience.

Ils étaient parvenus à l'endroit le plus dangereux, et les balles et les boulets s'abattaient autour d'eux comme grêle.

— Que venez-vous faire ici ? leur cria Dumouriez.

— Nous venons vous demander compte de votre conduite, répondirent Danton et Lacroix.

— Eh, pardieu ! dit Dumouriez, ma conduite, la voilà !

Et, tirant son sabre, il se mit à la tête d'un régiment de hussards, chargea à fond et s'empara de deux pièces d'artillerie qui l'incommodaient fort.

Danton et Lacroix étaient restés impassibles.

En revenant, Dumouriez les trouva.

— Que faites-vous là ? dit-il.

— Nous vous attendons, répondit Danton.

— Ce n'est pas ici votre place, répondit le général ; si l'un de vous était tué ou blessé, ce ne serait pas l'ennemi qu'on accuserait, ce serait moi. Allez m'attendre à Louvain ; j'y serai ce soir.

Il y avait du vrai dans ce que disait Dumouriez ; aussi les deux commissaires revinrent-ils au pas de leurs chevaux, ne voulant pas en presser l'allure de peur qu'on ne crût qu'ils fuyaient.

Dumouriez fut fidèle au rendez-vous.

On comprend que, dès les premiers mots, la conversation prit un ton d'aigreur qui n'était pas propre à avancer la réconciliation du général avec la Montagne.

Les deux opinions étaient tellement éloignées l'une de l'autre, celle de Danton voulant à tout prix garder la Belgique et lui faire accepter nos assignats, et celle de Dumouriez, au contraire, voulant que la Belgique restât libre, qu'il n'y avait pas moyen de s'entendre.

La soirée se passa en récriminations mutuelles. Dumouriez se refusa absolument à désavouer sa lettre ; tout ce qu'il fit fut d'écrire ces quelques mots :

« Le général Dumouriez prie la Convention de ne rien préjuger sur sa lettre du 12 mars avant qu'il ait eu le temps de lui en envoyer l'explication. »

Les députés partirent vers minuit avec cette lettre insignifiante.

Le lendemain, il y eut une nouvelle attaque de l'armée impériale ; Blierbeck fut attaqué et pris par une colonne de grenadiers hongrois.

Mais elle fut aussitôt chassée, avec perte de plus de la moitié des hommes, par le régiment d'Auvergne, commandé par le colonel Dumas, qui lui prit deux pièces de canon.

Trois attaques successives eurent lieu et furent repoussées. Les Autrichiens, très maltraités, se retirèrent de quelques lieues en arrière.

Mais, dès le matin de la nuit où les commissaires étaient partis, Dumouriez, qui désormais n'avait plus la crainte d'être dérangé dans ses négociations, envoya le colonel Montjoye au quartier général du prince Cobourg.

Il était chargé d'y voir le colonel Mack, chef de l'état-major de l'armée impériale.

Le prétexte était, comme toujours, une suspension d'armes, la nécessité d'échanger les prisonniers et d'enterrer les morts.

Mack laissa entendre qu'il serait heureux de conférer directement avec le général français.

Le lendemain de cette ouverture, le colonel Montjoye retournait au quartier général et invitait, de la part du général Dumouriez, le colonel Mack à venir le même jour à Louvain.

En parlant du colonel, Dumouriez dit dans ses Mémoires : « Officier d'un rare mérite. »

À cette époque, en effet, telle était la réputation de Mack.

C'était un homme de quarante et un ans, d'une famille pauvre née en Franconie, entré au service de l'Autriche dans un régiment de dragons, et qui avait passé par tous les grades avant d'arriver à celui de colonel.

Il avait fait la guerre de sept ans sous le comte de Lacy, et la guerre de Turquie sous le feld-maréchal Landon.

En 92, il avait été envoyé au prince Cobourg, qui lui avait donné le poste de chef d'état-major. N'ayant encore éprouvé à cette époque aucun des désastres qui l'illustrèrent depuis si tristement, il avait la réputation d'un des officiers les plus distingués de l'armée autrichienne.

Voici ce qui fut ostensiblement conclu avec lui :

1° Qu'il y aurait armistice tacite ;

Que, d'après cet armistice tacite, les Français se retireraient sur Bruxelles lentement, en bon ordre et sans être inquiétés.

2◦ Que les impériaux ne feraient plus de grandes attaques et que le général, de son côté, ne chercherait pas à livrer bataille.

3◦ Que l'on se reverrait après l'évacuation de Bruxelles pour convenir des faits ultérieurs.

Tout ce qui fut dit en dehors de ces trois conventions resta complètement inconnu à la France.

Ces conventions furent scrupuleusement tenues de part et d'autre.

Le 25, l'armée traversa Bruxelles dans le plus grand ordre et se retira sur Hal.

q

Chapitre 51 Rupture de Danton avec la Gironde

Le 29 mars, à huit heures du soir, Danton et Lacroix rentraient à Paris.
Au lieu de rentrer chez lui, passage du Commerce, ou à sa maison de campagne du coteau de Sèvres, Danton, profitant des ténèbres et du vaste manteau dans lequel il était caché, alla frapper à la porte de Jacques Mérey.

Sur le mot : « Entrez ! » la porte s'ouvrit et Danton parut sur le seuil.

Jacques le reconnut, et, tandis que le regard inquiet de Danton s'assurait qu'ils étaient bien seuls, il alla droit à lui, lui tendit la main.

— Tu arrives ? lui dit-il.

— Tout droit de Bruxelles, répondit Danton.

Jacques approcha une chaise.

— Je viens à toi, dit Danton, comme à un homme que je crois mon ami, et à qui je veux prouver que je suis le sien. Ni cette nuit, ni demain je n'irai à la séance. Je veux avant d'y mettre le pied savoir bien au juste où en est l'opinion. En refusant de venir avec moi auprès de Dumouriez, Guadet et Gensonné se sont perdus et ont perdu la Gironde avec eux. S'ils étaient venus avec moi, s'ils eussent parlé à Dumouriez avec la même fermeté que moi, j'étais obligé de rendre témoignage, et mon témoignage les défendait. Où en est-on ici ?

— L'exaspération est à son comble, répondit Jacques. Le comité de surveillance a, la nuit dernière, lancé des mandats d'arrêt contre Égalité père et fils, et ordonné qu'on mît sous les scellés les papiers de Roland.

— Tu vois, dit Danton s'assombrissant : c'est la déclaration de guerre. Quelqu'un des vôtres va faire l'imprudence de m'attaquer demain : il faudra que je réponde, et je vous écraserai tous, toi malheureusement comme les autres.

» Maintenant, écoute ceci : Nous avons la nuit et la journée de demain devant nous. J'ai encore assez de pouvoir pour te faire envoyer en mission quelque part, dans le Nord, dans le Midi, à

nos armées des Pyrénées, par exemple ; c'est là que tu serais le plus en sûreté ; tu n'as aucun engagement avec les girondins.

Jacques ne laissa point achever Danton ; il lui posa la main sur le bras :

— Assez, dit-il, tu ne fais pas attention que ton amitié pour moi est presque une insulte. Je n'ai aucun engagement avec les girondins, mais, n'ayant pas voté la mort du roi, j'eusse été repoussé par la Montagne ; j'ai été m'asseoir dans leurs rangs, je leur étais inconnu, ils m'ont accueilli ; ils ne sont pas mes amis, ils sont mes frères.

— Eh bien ! dit Danton, préviens ceux d'entre eux que tu voudras sauver, afin que, d'avance, ils se ménagent des moyens de fuir lorsque le jour sera venu. Je ne suis pour rien dans la saisie des papiers de Roland, mais, selon l'habitude, c'est sur moi qu'on la rejettera. Si l'on ne m'atteint pas, je me tairai ; j'ai, Dieu merci ! assez fait pour amener une alliance entre tes amis et moi ; ils m'ont toujours dédaigneusement repoussé ; eh bien ! ce n'est plus une alliance que je leur propose, c'est une simple neutralité.

— Tu ne doutes pas, répondit Jacques, de la douleur que j'éprouve lorsque je te vois en butte, d'un côté, à l'éloquence des girondins, de l'autre, aux injures des montagnards, mais tu sais qu'il arrive une heure où rien ne peut détourner le fleuve de sa route. Nous sommes entraînés par une force irrésistible à l'abîme, rien ne nous sauvera.

» J'allais souper, soupe avec moi.

Danton jeta son manteau et s'approcha de la table toute servie.

— D'ailleurs, dit Danton, tu sais que tu n'as pas besoin de chercher un refuge, tu en as un tout trouvé chez moi ; l'on ne viendra pas t'y chercher, et vînt-on t'y chercher, moi vivant il ne tombera pas un cheveu de ta tête.

— Oui, dit Jacques en servant Danton avec le même calme que s'ils eussent parlé de choses auxquelles ils fussent étrangers ; oui, mais ta tête tombera à toi ; nous ne sommes plus à ces vieux jours de Rome où le gouffre se refermait sur Décius ; on y jettera nos vingt-deux têtes, car je crois qu'on les a déjà comptées pour le bourreau, et le gouffre restera ouvert pour la tienne et pour celles de tes amis. J'ai parfois, comme le vieux Cazotte, des moments d'illuminisme pendant lesquels je lis dans l'avenir. Eh bien ! mon ami, ce que tu me disais il y a quelques jours en parlant de ceux qui ont vu ce printemps-ci et qui ne verront pas l'autre ; de ceux qui verront l'autre et pour qui l'autre sera le dernier, cela m'est souvent revenu dans l'esprit, et j'ai vu dans mes rêves bien des tombes sans nom, dans les profondeurs desquelles cependant je reconnaissais les ensevelis. Parmi ces tombes, je n'ai pas vu la mienne ; je n'irai pas chez toi parce que, je te l'ai dit, je te perdrais probablement en y allant. J'ai un ami, moins cher que toi puisque je ne l'ai vu qu'une fois, mais dont la demeure est plus sûre que la tienne.

— Je ne te demande pas son nom, dit insoucieusement Danton ; tu es sûr de lui, c'est tout ce qu'il me faut. Tu as du bon bourgogne, c'est le seul vin que j'aime, leur diable de vin de Bordeaux n'est pas fait pour des hommes. On voit bien que tous tes girondins ont été nourris de ce vin-là. Éloquents et vides ! Sais-tu ceux que je crains parmi eux ? Ce ne sont pas les éloquents comme Vergniaud, comme Guadet, ce sont ceux qui vous jettent

tout à coup à la face, en termes impolis, une injure à laquelle on ne sait que répondre. Heureusement que je suis préparé à tout. On m'a tant calomnié que je ne serai pas étonné le jour où on m'accusera d'avoir emporté sur mon dos les tours de Notre-Dame.

— Que fais-tu ce soir ? demanda Mérey. Restes-tu avec moi ici, et veux-tu que je te fasse dresser un lit ?

— Non, dit Danton, j'ai voulu recevoir de toi un avis et t'en donner un, j'ai voulu te préparer à ce qui va se passer incessamment, c'est-à-dire à la chute du parti auquel tu t'es allié ; comme tu n'es pas ambitieux, tu n'auras pas à regretter tes espérances perdues ; moi, je l'ai été, ambitieux !

Et il poussa un soupir.

— Mais je te jure que si je n'étais pas enfoncé jusqu'à la ceinture dans la question, je te jure que si je ne croyais pas que la France a encore besoin de ma main, de mon cœur et de mon œil, je prendrais Louise, l'enfant que tu as vue l'autre jour et que je vais revoir ce soir, je prendrais Louise dans mes bras ; je fourrerais dans ses poches et dans les miennes les trente ou quarante mille francs d'assignats qui me restent, et je l'emporterais au bout du monde, laissant girondins et montagnards s'exterminer à leur fantaisie.

Il se leva, reprit son manteau.

— Ainsi, tu dis que ce sera pour après-demain ? demanda Jacques Mérey.

— Oui, si tes amis me cherchent querelle ; s'ils me laissent tranquille, ce sera pour dans huit jours, pour dans quinze jours,

pour la fin du mois peut-être ; mais ça ne peut aller loin. Songe en tout cas à ce que je t'ai dit. Ne te laisse pas arrêter, sauve-toi, et, si l'ami sur lequel tu comptes te manque, pense à Danton, il ne te manquera pas.

Les deux hommes se serrèrent la main. Danton avait conservé sa voiture. Jacques s'était mis à la fenêtre pour le suivre des yeux ; il l'entendit donner l'ordre au cocher de le conduire à Sèvres, et, regardant le cabriolet s'éloigner vers le guichet du bord de l'eau :

— Il est heureux, murmura-t-il, il va revoir son Éva.

Jacques Mérey avait dit vrai ; jamais la Convention n'avait été plus tumultueuse. Danton était parti le 16, il revenait le 29. Pendant cet espace de temps, si court qu'il fût, une lumière s'était faite en quelque sorte d'elle-même : personne ne doutait plus de la trahison de Dumouriez. La lettre n'avait pas été lue, nulle preuve n'était arrivée, ses entrevues avec Mack étaient encore ignorées, et cette grande voix qui n'est que celle du bon sens public, après l'avoir dit tout bas, disait tout haut :

— Dumouriez trahit.

Le 1er avril, les amis de Roland, qui recevaient leur inspiration de sa femme bien plus encore que de lui, arrivèrent furieux à la Chambre. Ils avaient appris qu'on avait saisi les papiers de l'ex-ministre.

Il y avait une chose singulière, c'était, à la droite comme à la gauche, un député envoyé par le Languedoc.

Le Languedoc avait envoyé à la Chambre, nous le répétons, deux ministres protestants, deux vrais Cévenols, aussi amers,

aussi âpres, aussi violents l'un que l'autre.

À la droite, c'était Lassource, un girondin ;

À la gauche, c'était Jean Bon Saint-André, un montagnard.

Au moment où Danton entra, Lassource était à la tribune, il annonçait que Danton et Lacroix, arrivés depuis l'avant-veille, n'avaient point encore paru, qu'on avait pu le voir à la Chambre. Que faisaient-ils ? pourquoi cette absence de vingt-quatre heures dans de pareils moments ?

Évidemment il y avait un secret là-dessous.

— Voilà, disait Lassource, voilà le nuage qu'il faut déchirer.

En ce moment, nous l'avons dit, Danton entrait. Mais, arrivé à sa place, au lieu de s'asseoir, soupçonnant qu'il était question de lui, il resta debout. C'était debout que le Titan voulait être foudroyé.

Lassource le vit se dressant devant lui comme une menace ; mais, loin de reculer, il fit un geste désignateur.

— Je demande, dit-il, que vous nommiez une commission pour découvrir et frapper le coupable ; il y a assez longtemps que le peuple voit le trône et le Capitole ; il veut maintenant voir la roche Tarpéienne et l'échafaud.

Toute la droite applaudit.

La Montagne et la gauche gardèrent le silence.

— Je demande de plus, continua Lassource, l'arrestation d'Égalité et de Sillery. Je demande enfin, pour prouver à la nation que nous ne capitulerons jamais avec un tyran, que chacun

de nous prenne l'engagement solennel de donner la mort à celui qui tenterait de se faire roi ou dictateur.

Et, cette fois, l'Assemblée tout entière se levant, Gironde comme jacobins, Plaine comme Montagne, droite comme gauche, chacun, avec un geste de menace, répéta le serment demandé par Lassource.

Pendant le discours de Lassource, tous les yeux avaient été un instant fixés sur Danton. Jamais peut-être sa figure bouleversée n'avait en si peu de minutes parcouru toutes les gammes de la physionomie humaine. On avait pu y lire d'abord l'étonnement d'un orgueil qui, tout en prévoyant cette attaque, la regardait comme impossible ; la colère qui lui soufflait tout bas de bondir sur cet ennemi qui n'était qu'un insecte comparé à lui ; puis le dédain d'une popularité qui croyait pouvoir tout braver. L'esprit, à le regarder, se troublait comme l'œil à plonger dans un abîme ; puis, quand Lassource eut fini, il se pencha vers la Montagne, en murmurant à demi-voix :

— Les scélérats ! ce sont eux qui ont défendu le roi et c'est moi qu'ils accusent de royalisme !

Un député nommé Delmas l'avait entendu :

— N'allons pas plus loin, dit-il, l'explication qu'on provoque peut perdre la République ; je demande qu'on vote le silence.

Toute la Convention vota le silence ; Danton sentit qu'en ayant l'air de l'épargner on le perdait.

Il bondit à la tribune, renversant ceux qui voulaient s'opposer à son passage ; puis, une fois arrivé sur cette chaire aux harangues où il venait d'être attaqué si rudement :

— Et moi, dit-il, je ne veux pas me taire ; je veux parler !

La Convention tout entière subit son influence, et, malgré le vote qu'elle venait de rendre, elle écouta.

Alors, se tournant du côté de la Montagne et indiquant du geste qu'il s'adressait aux seuls montagnards :

— Citoyens, dit-il, je dois commencer par vous rendre hommage. Vous qui êtes assis sur cette Montagne, vous aviez mieux jugé que moi ; j'ai cru longtemps que, quelle que fût l'impétuosité de mon caractère, je devais tempérer les moyens que la nature m'a départis, pour employer dans les circonstances difficiles où m'a placé ma mission la modération que les événements me paraissaient commander. Vous m'accusiez de faiblesse, vous aviez raison, je le reconnais devant la France entière. C'est nous qu'on accuse, nous faits pour dénoncer l'imposture et la scélératesse, et ce sont les hommes que nous ménageons qui prennent aujourd'hui l'attitude insolente de dénonciateurs.

» Et pourquoi la prennent-ils ? Qui leur donne cette audace ? Moi-même, je dois l'avouer ! Oui, moi, parce que j'ai été trop sage et trop circonspect ; parce que l'on a eu l'art de répandre que j'avais un parti, que je voulais être dictateur ; parce que je n'ai point voulu, en répondant jusqu'ici à mes adversaires, produire de trop rudes combats, opérer des déchirements dans cette Assemblée. Pourquoi ai-je abandonné aujourd'hui ce système de silence et de modération ? Parce qu'il est un terme à la prudence, parce que, attaqué par ceux-là mêmes qui devraient s'applaudir de ma circonspection, il est permis d'attaquer à son tour et de sortir des limites de la patience. Nous voulons un roi ! eh ! il n'y a que ceux qui ont eu la lâcheté de vouloir sauver le tyran par l'ap-

pel au peuple qui peuvent être justement soupçonnés de vouloir un roi. Il n'y a que ceux qui ont voulu manifestement punir Paris de son héroïsme, en soulevant contre Paris les départements ; il n'y a que ceux qui ont fait des soupers clandestins avec Dumouriez quand il était à Paris ; il n'y a que ceux-là qui sont les complices de sa conjuration !

Et, à chaque période, on entendait les trépignements de la Montagne et la voix de Marat qui, à chacune de ces insinuations :

— Entends-tu, Vergniaud ? entends-tu, Barbaroux ? entends-tu, Brissot ?

— Mais nommez donc ceux que vous désignez ! crièrent Gensonné et Guadet à l'orateur.

— Oui, dit Danton ; et je nommerai d'abord ceux qui ont refusé de venir avec moi trouver Dumouriez, parce qu'ils eussent rougi devant leur complice ; je nommerai Guadet, je nommerai Gensonné, puisqu'ils veulent que je parle.

— Écoutez ! répéta Marat de sa voix aigre et criarde ; et vous allez entendre les noms de ceux qui veulent égorger la patrie !

— Je n'ai pas besoin de nommer, reprit Danton, vous savez bien tous à qui je m'adresse ; je terminerai par un mot qui contient tout. Eh bien ! continua-t-il, je dis qu'il n'y a plus de trêve possible entre la Montagne, entre les patriotes qui ont voté la mort du tyran et les lâches qui, en voulant le sauver, nous ont calomniés par toute la France !

C'était ce que la Montagne attendait si impatiemment et depuis si longtemps.

Elle se leva comme un seul homme et poussa une longue exclamation de joie ; la mise en accusation des girondins, de ces éternels réprobateurs du sang, venait d'être lancée par celui-là même qui avait essayé si longtemps la réconciliation de la Montagne et de la Gironde.

— Oh ! je n'ai pas fini, cria Danton en étendant le bras ; qu'on me laisse parler jusqu'au bout.

Et le silence se rétablit aussitôt, même sur les bancs de la Gironde, silence frémissant et plein de colère, mais qui, fidèle jusqu'au bout à son obéissance à la loi, laissait parler sans l'interrompre le tribun qui l'accusait, par cela même que c'était à lui la parole.

Alors Danton sembla se replier sur lui-même :

— Il y a assez longtemps que je vis de calomnie, continua-t-il ; elle s'est étendue sans façon sur mon compte, et toujours elle s'est d'elle-même démentie par ses contradictions ; j'ai soulevé le peuple au début de la Révolution, et j'ai été calomnié par les aristocrates ; j'ai fait le 10 août, et j'ai été calomnié par les modérés ; j'ai poussé la France aux frontières et Dumouriez à la victoire, et j'ai été calomnié par les faux patriotes. Aujourd'hui les homélies misérables d'un vieillard cauteleux, Roland, sont les textes de nouvelles inculpations ; je l'avais prévu. C'est moi qu'on accuse de la saisie de ses papiers, n'est-ce pas ? et j'étais à quatre-vingt lieues d'ici quand ils ont été saisis. Tel est l'excès de son délire, et ce vieillard a tellement perdu la tête qu'il ne voit que la mort et qu'il s'imagine que tous les citoyens sont prêts à le frapper ; il rêve avec tous ses amis l'anéantissement de Paris ! Eh bien ! quand Paris périra, c'est qu'il n'y aura plus de République !

Quant à moi, je prouverai que je résisterai à toutes les atteintes, et je vous prie, citoyens, d'en accepter l'augure.

— Cromwell ! cria une voix partie de la droite.

Alors Danton se dressa de toute sa hauteur.

— Quel est le scélérat, dit-il, qui ose m'appeler Cromwell ? Je demande que ce vil calomniateur soit arrêté, mis en jugement et puni. Moi, Cromwell ! Mais Cromwell fut l'allié des rois. Quiconque, comme moi, frappe un roi à la tête, devient à jamais l'exécration de tous les rois !

Puis, se tournant de nouveau vers la Montagne :

— Ralliez-vous, s'écrie-t-il, vous qui avez prononcé l'arrêt du tyran ; ralliez-vous contre les lâches qui ont voulu l'épargner ; serrez-vous, appelez le peuple à écraser nos ennemis communs du dedans ; confondez par la vigueur et l'imperturbabilité de votre carrière tous les scélérats, tous les modérés, tous ceux qui nous ont calomniés dans les départements ; plus de paix, plus de trêve, plus de transaction avec eux !

Un rugissement qui partait de la Montagne lui répondit.

— Vous voyez, dit Danton, par la situation où je me trouve en ce moment, la nécessité où vous êtes d'être fermes et de déclarer la guerre à vos ennemis quels qu'ils soient. Il faut former une phalange indomptable. Je marche à la République ; marchons-y ensemble. Lassource a demandé une commission qui découvre les coupables et fasse voir au peuple la roche Tarpéienne et l'échafaud ; je la demande, cette commission, mais je demande aussi que, après avoir examiné notre conduite, elle examine celle

des hommes qui nous ont calomniés, qui ont conspiré contre l'indivisibilité de la République et qui ont cherché à sauver le tyran.

Danton descendit dans les bras des montagnards. La haine était à son comble entre les girondins et les jacobins. Les girondins n'avaient duré si longtemps que parce que Danton les avait épargnés ; son discours venait de briser la digue qui existait entre les deux partis ; c'était maintenant à la colère et au sang d'y couler.

Séance tenante, au milieu du trouble jeté dans la droite par le discours de Danton, la Convention décrète :

Que quatre commissaires seront nommés pour sommer Dumouriez de comparaître à la barre. Si Dumouriez refuse, ils ont ordre de l'arrêter.

Ces quatre commissaires sont : le vieux constituant, Camus ; deux députés de la droite, Bancal et Quinette ; un montagnard, Lamarque.

Le général Beurnonville, que Dumouriez nomme son élève, et qu'il aime tendrement, les accompagnera pour employer toutes les voies de conciliation avant de rompre avec ce général que ses victoires ont rendu populaire, et qui est resté nécessaire malgré ses défaites.

q

Chapitre 52 Arrestation des commissaires de la Convention

Dumouriez, dont le projet était de surprendre Valenciennes, avait transporté son quartier général au bourg de Saint-Amand, où sa cavalerie de confiance était cantonnée.
C'était le général Neuilly qui commandait à Valenciennes et qui, croyant à tort pouvoir rester maître de la place, lui écrivait qu'il pouvait en tous points compter sur son concours et sur celui de la ville.

Cependant Dumouriez commençait à douter. À chaque instant il était obligé d'épurer l'armée en faisant arrêter quelque jacobin.

Le 1er avril, ce fut un capitaine du bataillon de Seine-et-Oise nommé Lecointre, fils du député de Versailles du même nom, et l'un des plus ardents montagnards, qui déclamait contre les constitutionnels.

Le même jour, une arrestation eut encore lieu, celle d'un lieutenant-colonel, officier d'état-major de l'armée, nommé de Pile, qui déclamait contre le général en chef.

La veille, le général Leveneur, qui avait suivi La Fayette dans sa fuite et que Dumouriez avait pris auprès de lui, vint lui demander la permission, sous prétexte de santé, de se retirer de l'armée.

Le général la lui accorda aussitôt.

Même permission était accordée au général Stetenhoffen.

Enfin il apprenait que Dampierre, le général Chamel, les généraux Rosière et Kermowant avaient donné parole aux commis-

saires de rester fidèles à la Convention.

Toutes ces nouvelles étaient désespérantes, du moment où l'on sait quel était le projet de Dumouriez.

Ce projet, que je ne trouve dans aucun historien et qui cependant avait bien son importance, était celui-ci :

Depuis longtemps Dumouriez se fût déclaré rebelle et eût marché sur Paris, en supposant que ses soldats eussent voulu le suivre, ce dont il commençait à douter, s'il n'eût été arrêté par la crainte que cette marche ne fût fatale au reste de la famille royale enfermée au Temple.

Voici ce qui avait été arrêté à Tournai entre lui et les généraux de Valence, Chartres et Thouvenot.

Le colonel Montjoye et le colonel Normann devaient être envoyés en France sous prétexte d'arrêter la fuite des déserteurs de l'armée ; ils auraient pour le ministre de la Guerre Beurnonville des dépêches qui annonceraient leur séjour à Paris pendant deux ou trois jours. Ils devaient, la veille de leur départ, envoyer leurs trois cents hommes à Bondy, puis la nuit suivante arriver par le boulevard du Temple, enfoncer la garde, entrer au Temple, enlever en croupe les quatre prisonniers, retrouver dans la forêt une voiture, et les mener à toute bride jusqu'à Pont-Sainte-Maxence, où un autre corps de cavalerie les recevrait, puis les conduirait à Valenciennes et à Lille.

Mais pour cela il fallait être sûr de Lille ou de Valenciennes, et Dumouriez venait d'apprendre que les deux villes tiendraient pour la Révolution.

Ce fut alors que Dumouriez pensa à se procurer le plus d'otages possible lui répondant de la vie des prisonniers.

Et, en attendant des otages plus illustres, il commença par remettre au général Clerfayt les deux prisonniers qu'il venait de faire, Lecointre et de Pile.

Le 2 avril au matin, Dumouriez reçut avis par un capitaine de chasseurs à cheval, qu'il avait posté à Pont-à-Marck, que le ministre de la Guerre avait passé, se rendant à Lille, et disant qu'il se rendait près de son ami le général Dumouriez.

Dumouriez fut étonné de cette nouvelle ; comment n'était-il pas prévenu ?

Cette nouvelle ne pouvait que l'inquiéter dans la situation politique où il se trouvait.

Vers quatre heures de l'après-midi, deux courriers, dont les chevaux étaient couverts d'écume, annoncèrent au général qu'ils ne précédaient que de quelques instants les commissaires de la Convention nationale et le ministre de la Guerre. Les courriers ne doutaient point que les quatre commissaires et le général Beurnonville ne vinssent pour arrêter le général Dumouriez.

Ils précédaient les commissaires et le général à si peu de distance, que ceux-ci arrivèrent au moment même où ils achevaient leur annonce.

Beurnonville entra le premier ; Camus, Lamarque, Bancal et Quinette le suivaient.

Le ministre embrassa d'abord Dumouriez, sous lequel il avait servi et qu'il aimait beaucoup ; puis il lui montra de la main les

commissaires, et lui dit :

— Mon cher général, ces messieurs viennent vous notifier un décret de la Convention nationale.

En apprenant l'arrivée du ministre de la Guerre et des commissaires de la Convention, tout l'état-major de Dumouriez l'avait entouré. Il y avait là le général Valence, Thouvenot, qui venait d'être élevé à ce grade, le duc de Chartres, et les demoiselles de Fernig, dans leur uniforme de hussard.

Camus lui adressa le premier la parole, et, d'une voix ferme, il le pria de passer dans une chambre à côté pour entendre la notification du décret.

— Oh ! dit Dumouriez, je le connais d'avance, votre décret. Vous venez me reprocher d'avoir été trop honnête homme en Belgique, d'avoir forcé à rendre l'argenterie aux églises, de n'avoir pas voulu empoisonner un pauvre peuple avec vos assignats. En vérité, vous, Camus, qui êtes un dévot, je suis étonné, je vous l'avoue, qu'un homme qui affiche autant de religion que vous, qui restez des heures entières devant un crucifix pendu dans votre chambre, vous veniez ici soutenir le vol des vases sacrés et des objets de culte d'un peuple ami. Allez voir à Sainte-Gudule les hosties foulées aux pieds, dispersées sur le pavé de l'église, les tabernacles, les confessionnaux brisés, les tableaux en lambeaux ; trouvez un moyen de justifier ces profanations, et voyez s'il y a un autre parti à prendre que de restituer l'argenterie et de punir exemplairement les misérables qui ont exécuté vos ordres.

» Si la Convention applaudit à de tels crimes, si elle ne les punit pas, tant pis pour elle et pour ma malheureuse patrie. Sachez

que s'il fallait commettre un crime pour la sauver, je ne le commettrais pas. Les crimes atroces que l'on s'est permis au nom de la France tournent contre la France, et je la sers en cherchant à les effacer.

— Général, dit Camus, il ne nous appartient pas d'entendre votre justification, ni de répondre à vos prétendus griefs ; nous venons vous notifier un décret de la Convention.

— Votre Convention, dit Dumouriez, voulez-vous que je vous dise ce que c'est que votre Convention ? C'est la réunion de deux cents scélérats et de cinq cents imbéciles. Je vais marcher sur elle, votre Convention, je suis assez fort pour me battre devant et derrière. Il faut un roi à la France ; peu m'importe qu'il s'appelle Louis ou Jacobus !

— Ou même Philippus, n'est-ce pas ? dit Bancal.

Dumouriez tressaillit. On venait de le frapper au cœur de ses projets.

— Pour la troisième fois, dit Camus, voulez-vous passer dans une chambre à côté, pour entendre la notification du décret de la Convention ?

— Mes actions ont toujours été publiques, dit le général, elles le seront jusqu'au bout. Un décret donné par sept cents personnes ne saurait être un mystère. Mes camarades doivent être témoins de tout ce qui se passera dans notre entrevue.

Mais alors Beurnonville s'avança :

— Ce n'est point un ordre que nous te donnons, dit-il, c'est une prière que je te fais. Qu'un de ces messieurs t'accompagne,

nous te l'accordons.

— Soit ! dit Dumouriez. Venez, Valence.

— Seulement la porte restera ouverte, dit Thouvenot.

— La porte restera ouverte, soit, répondit Camus.

Camus présenta alors au général le décret de la Convention qui lui ordonnait de se rendre immédiatement à Paris.

Dumouriez le rendit en haussant les épaules.

— Ce décret est absurde, dit-il ; est-ce que je puis quitter l'armée désorganisée, mécontente comme elle l'est ? Si je vous suivais, vous n'auriez plus dans huit jours un seul homme sous les drapeaux. Lorsque j'aurai terminé mon travail de réorganisation, ou lorsque l'ennemi ne sera pas à un quart de lieue de moi, j'irai à Paris, moi-même et sans escorte. Je lis du reste dans ce décret que, en cas de désobéissance, vous devez me suspendre de mes fonctions et nommer un autre général. Je ne refuse pas positivement l'obéissance, je demande un retard, voilà tout. Maintenant, décidez ce que vous avez à faire ; suspendez-moi si vous voulez ; j'ai offert dix fois ma démission depuis trois mois, je l'offre encore.

— Nous sommes compétents pour vous suspendre, dit Camus, mais non pour recevoir votre démission.

— Une fois votre démission donnée, général, demanda Beurnonville, que comptez-vous faire ?

— Redevenant libre de mes actions, je ferai ce qu'il me conviendra, répondit Dumouriez ; mais je vous déclare, mon cher

ami, que je ne reviendrai point à Paris pour me voir avili par les jacobins et condamné par le tribunal révolutionnaire.

— Vous ne reconnaissez donc pas ce tribunal ? demanda Camus.

— Si fait, dit le général. Je le reconnais pour un tribunal de sang et de crimes, et, tant que j'aurai trois pouces de fer au côté, je vous déclare que je ne m'y soumettrai pas. J'ajoute même que je le regarde comme l'opprobre d'une nation libre, et que si j'en avais le pouvoir il serait aboli.

— Citoyen général, dit Quinette, il ne s'agit d'aucune résolution funeste contre vous. La France vous doit beaucoup, et votre présence fera tomber toutes les calomnies ; votre voyage sera court, et, si vous l'exigez, les commissaires et le ministre resteront au milieu de vos soldats tant que durera votre absence.

— Et, dit Dumouriez, si les hussards et les dragons dits de la République, qu'on a disséminés sur la route que je dois suivre, m'assassinent, soit à Gournay, soit à Roye, soit à Senlis, où ils m'attendent, ce ne sera pas de la faute du général Beurnonville ni de vous autres, messieurs les commissaires, mais je n'en serai pas moins assassiné.

— Citoyen général, dit Quinette, je m'engage à vous accompagner pendant toute la route ; je m'engage à vous couvrir de mon corps si le danger se présente ; je m'engage enfin à vous ramener ici sain et sauf.

— Citoyen général, dit Bancal, rappelez-vous l'exemple de ces généraux de Rome ou de Grèce qui, au premier appel de l'aréopage ou des consuls, venaient rendre compte de leur conduite.

— Monsieur Bancal, reprit Dumouriez, nous nous méprenons toujours sur nos citations et nous défigurons l'histoire romaine en donnant pour excuse à nos crimes l'exemple de ces vertus que nous dénaturons.

» Les Romains n'avaient pas tué Tarquin comme vous avez tué Louis XVI. Les Romains avaient une république bien réglée et de bonnes lois ; ils n'avaient ni club des jacobins, ni tribunal révolutionnaire. Nous sommes dans un temps d'anarchie. Des tigres veulent ma tête, je ne la leur donnerai pas. Je puis vous faire cet aveu sans craindre que vous m'accusiez de faiblesse ; puisque vous puisez vos exemples chez les Romains, laissez-moi dire que j'ai joué assez souvent le rôle de Décius pour qu'on me dispense de celui de Curtius.

Bancal reprit la parole. Il était girondin.

— Vous n'avez affaire ni aux jacobins ni au tribunal révolutionnaire, dit-il. Vous n'y êtes appelé que pour paraître à la barre de la Convention et pour revenir sur-le-champ à votre armée.

Le général secoua la tête.

— J'ai passé le mois de janvier à Paris, dit-il ; et certainement, après des revers, Paris ne s'est pas calmé depuis. Je sais par vos feuilles que la Convention est dominée par Marat, par les jacobins et par les tribunes. La Convention ne pourrait pas me sauver de leur fureur, et, si je pouvais prendre sur ma fierté de paraître devant de pareils juges, ma contenance seule m'attirerait la mort.

— Assez, dit Camus, nous perdons notre temps en paroles inutiles. Vous ne voulez pas obéir aux décrets de la Convention ?

— Non, dit Dumouriez.

— Eh bien ! dit Camus, je vous suspens et je vous arrête.

Pendant la discussion, tous les familiers de Dumouriez étaient entrés un à un dans la salle.

— Quels sont tous ces gens-là ? demanda l'intrépide vieillard en regardant particulièrement les demoiselles de Fernig, dont il était facile de reconnaître le sexe malgré leur déguisement. Allons, donnez-moi tous vos portefeuilles.

— Ah ! c'est trop fort ! dit Dumouriez en français.

Puis il ajouta en allemand et à voix haute :

— Arrêtez ces quatre hommes !

Les hussards allemands, qu'on avait fait venir dans la chambre à côté, se précipitèrent alors dans celle où était Dumouriez et arrêtèrent les quatre commissaires.

— Eh bien ! quand je vous l'affirmais, dit Camus, que nous avions affaire à un traître !... Tout prisonnier que je suis, je te déclare traître à la patrie ; tu n'es plus général ; j'ordonne qu'on ne t'obéisse plus !

Alors Beurnonville alla reprendre son rang parmi les commissaires.

— Et moi, dit-il à son tour, je t'ordonne de m'arrêter avec mes compagnons, pour qu'on ne croie pas que je pactise avec toi et que, comme toi, j'ai trahi la nation !

— C'est bien, dit Dumouriez, arrêtez-le avec les autres ; seulement, ayez les plus grands égards pour lui et laissez-lui ses armes.

Les quatre commissaires et le ministre arrêtés furent conduits dans la chambre voisine. Là on leur servit à dîner pendant qu'on attelait la voiture qui devait les conduire prisonniers à Tournai.

Dumouriez recommanda de nouveau les plus grands égards pour le général Beurnonville ; puis il écrivit une lettre au général Clerfayt, lui mandant qu'il lui envoyait des otages qui répondraient des excès auxquels on pourrait se livrer à Paris.

Une heure après, la voiture partait, escortée de ces mêmes hussards de Berchiny, qui avaient, le 13 juillet 1789, chargé dans le jardin des Tuileries.

En même temps que les commissaires de la Convention partaient pour Tournai sous escorte, Dumouriez envoyait le colonel Montjoye pour prévenir Mack de ce qui s'était passé, et pour le prier de hâter une entrevue entre lui, le prince de Cobourg et le prince Charles.

La journée du lendemain se passa sans que l'événement du 2 eût fait grand bruit et fût bien connu de l'armée. Mais cependant, dans l'après-midi du 3, le mot de traître commença de circuler.

Dumouriez voulait s'assurer de Condé afin d'en purger la garnison, de réunir dans cette ville tous ceux de son armée, soldats ou généraux, qui voudraient s'attacher à sa fortune, et de Condé, avec une armée mixte, autrichienne et française, marcher sur Paris.

La réponse du général Mack avait été que le 4 au matin le prince Cobourg, l'archiduc Charles et lui se trouveraient entre Boussu et Condé, où le général se rendrait de son côté, et que là on conviendrait du mouvement à imprimer aux deux armées.

Le 4 au matin, le général Dumouriez partit de Saint-Amand avec le duc de Chartres, le colonel Thouvenot, Montjoye et quelques aides de camp.

Ils n'avaient pour escorte que huit hussards d'ordonnance, qui, avec les domestiques, formaient un groupe de trente chevaux.

Une escorte de cinquante hussards qu'il avait commandée se faisant attendre, Dumouriez, qui voyait se passer l'heure du rendez-vous du prince de Cobourg, laissa un de ses aides de camp pour se mettre à la tête de l'escorte et lui indiquer la route qu'elle devait suivre.

Parvenu à une demi-lieue de Condé, entre Fresnes et Doumet, il vit arriver au grand galop un adjudant qui venait de la part du général Neuilly, pour lui dire que la garnison était en grande fermentation et qu'il serait imprudent à lui d'entrer dans la ville.

Il renvoya cet officier avec ordre de dire au général Neuilly d'envoyer au-devant de lui le dix-huitième régiment de cavalerie dont il croyait être sûr.

Il attendrait ce régiment à Doumet.

En ce moment, il fut rejoint sur le grand chemin par une colonne de trois bataillons de volontaires qui marchaient sur Condé avec leurs bagages et leur artillerie. Étonné de voir s'accomplir une marche qu'il n'avait point ordonnée, il appela quelques-uns des officiers et leur demanda où ils allaient.

Ils répondirent qu'ils allaient à Valenciennes.

— Allons donc, dit le général, vous lui tournez le dos, à Valenciennes.

Puis il ordonna de faire halte et s'éloigna à cent pas du grand chemin pour entrer dans une maison et donner par écrit l'ordre à ces trois bataillons de retourner au camp de Bruill, d'où ils étaient partis.

Il était déjà descendu de cheval pour entrer dans la maison, lorsque la tête de colonne rebroussa chemin et se porta sur lui.

Il se remit aussitôt en selle et s'éloigna au petit trot jusqu'à ce qu'il fût arrêté par un canal qui bordait un terrain marécageux.

Des cris, des injures, le mot : « Arrête ! arrête ! » et la marche toujours plus rapide des volontaires, qui avait pris l'allure d'une poursuite, le forcèrent à passer le canal. Mais son cheval s'étant refusé à le franchir, il abandonna l'animal rétif et le passa à pied.

Mais alors, aux cris de : « Arrête ! arrête ! » commencèrent de succéder des coups de fusil.

Il n'y avait pas moyen de faire face à un pareil danger, il fallait fuir. Mais Dumouriez ne pouvait fuir à pied.

Son neveu, le baron de Schomberg, qui était arrivé la veille, et qui avait couru mille dangers pour arriver jusqu'à lui, avait sauté à bas de son cheval, le pressant de le prendre. Dumouriez refusa obstinément ; mais il sauta sur le cheval d'un domestique du duc de Chartres, qui, étant très leste, répondait de se sauver à pied.

Pendant ce temps-là, les coups de fusil continuaient.

Deux hussards furent tués ainsi que deux domestiques du général, dont un portait sa redingote. Thouvenot eut deux chevaux

tués sous lui, et se sauva en croupe de ce même Baptiste Renard qui, ayant reformé un bataillon en déroute à Jemmapes, avait été nommé capitaine par la Convention.

Le général dit lui-même, dans ses Mémoires, que plus de dix mille coups de fusil furent tirés sur lui. Son secrétaire, Quentin, fut pris, et le cheval du général, resté de l'autre côté du canal, fut conduit en triomphe à Valenciennes.

Dumouriez ne pouvait rejoindre son camp ; les volontaires lui en coupaient le chemin et ne paraissaient pas décidés à l'épargner. Il longea l'Escaut, et, toujours poursuivi d'assez près, il arriva à un bac en avant du village de Mihers.

Il passa le bac, lui sixième.

Il était sur la terre de l'Empire, traître et émigré.

Avec lui étaient le général Valence, le duc de Chartres, Thouvenot, Schomberg et Montjoye.

Et cependant le lendemain, tant la patrie est chose sacrée, tant le nom de traître est lourd à porter, Dumouriez, déterminé à périr s'il le fallait pour se relever, Dumouriez annonça au général Mack qu'il allait retourner au camp français voir s'il avait encore quelque chose à attendre de l'armée.

Mais cette fois il voulut s'exposer seul.

Mack ne voulut pas le laisser partir sans lui donner une escorte de douze dragons autrichiens.

Ce fut sa perte. Ces manteaux blancs, tant détestés de nos soldats, criaient trahison contre lui.

Sans eux peut-être réussissait-il ?

Le bruit s'était répandu dans l'armée que Dumouriez avait failli être victime d'un assassinat ; on le croyait mort.

Les soldats furent tout joyeux de le revoir vivant. La ligne, s'attendrissant à sa vue, cria : « Vive Dumouriez ! »

Les volontaires seuls restaient menaçants et sombres.

— Mes amis, dit Dumouriez, passant sur le front de la ligne, je viens de faire la paix ; nous allons à Paris arrêter le sang qui coule.

Quand les soldats sont en paix, ils demandent la guerre ; mais bientôt las, quand la guerre est malheureuse, ils demandent la paix. Cette nouvelle, annoncée par Dumouriez, que la paix était faite, produisit une grande impression.

Il était alors en face du régiment de la couronne, et il embrassait un officier qui s'était distingué à la bataille de Nerwinde.

Un jeune homme sortit alors des rangs, un fourrier, nommé Fichet ; il vint se placer à la tête du cheval de Dumouriez, et, montrant du doigt les Autrichiens qui l'accompagnaient :

— Qu'est-ce que ces gens-là ? dit-il à Dumouriez. Et qu'est-ce que ces lauriers qu'ils portent à leurs bonnets ? Viennent-ils ici pour nous insulter ?

— Ces messieurs, dit Dumouriez, sont devenus nos amis ; ils formeront notre arrière-garde.

— Notre arrière-garde ! reprit le jeune fourrier, ils vont entrer en France ! Ils fouleront la terre de France ! Nous sommes bien

assez de trente millions de Français pour faire la police chez nous ! Des Autrichiens sur la terre de la République, c'est une honte, c'est une trahison ! Vous allez leur livrer Lille et Valenciennes ! Honte et trahison ! répéta-t-il à haute voix.

Ces deux mots, honte et trahison, coururent comme une traînée de poudre sur toute la ligne ; Dumouriez fut ajusté. Le fusil détourné fit long feu. Un bataillon tout entier le mit en joue.

Dumouriez sentit qu'il était perdu, il piqua son cheval des deux pieds et s'éloigna au galop. Les Autrichiens le suivirent. Ils avaient tracé entre lui et la France un abîme que jamais il ne put franchir.

Pour lui, la Restauration arriva vainement. Voyant les Bourbons remonter sur le trône, il comptait sur le bâton de maréchal de France. Ils lui jetèrent dédaigneusement une pension de 20 000 francs comme général en retraite ; et, le 14 mars 1823, ignoré, oublié de ses contemporains, flétri par l'histoire, trop sévère peut-être pour lui, il mourut à Turville-Park.

Il avait passé cinquante ans dans les intrigues, trois ans sur un théâtre digne de lui, trente ans en exil.

Deux fois il avait sauvé la France.

q

Chapitre 53 Le 2 juin

Du moment où la trahison de Dumouriez fut avérée et où, en livrant les commissaires de la Convention à l'ennemi, il eut mis le

comble à son crime, les girondins furent perdus et les deux mois qui s'écoulèrent entre le 2 avril et le 2 juin ne furent pour eux qu'une longue agonie.

Jacques Mérey, que son vote à l'occasion de la mort du roi avait, bien plus que l'ensemble de ses opinions, qui étaient jacobines, rangé parmi les girondins, avait suivi leur fortune quoiqu'il vît bien qu'ils allassent au gouffre.

La séance qui livra les girondins aux bourreaux fut terrible ; elle dura trois jours, du 31 mai au 2 juin ; pendant trois jours, Henriot, l'homme de la Commune, entoura la Convention de son artillerie ; pendant trois jours, Paris soulevé autour des Tuileries cria : « Mort aux girondins ! » ; pendant trois jours les tribunes dans la salle même se firent l'écho de ces sanglantes vociférations.

Nous eussions voulu faire assister nos lecteurs à ces séances terribles où la Convention, se sentant opprimée et ne voulant pas voter sous le couteau la mort de vingt-deux de ses membres, sortit, son président en tête, pour se frayer un passage, et partout fut repoussée, au Carrousel comme au pont tournant. Nous eussions voulu vous montrer ces hommes qui surent si mal combattre et qui surent si bien mourir ; attendant sur l'heure l'assassinat ou la prison, et ne voyant venir ni les assassins ni les gendarmes ; car on avait voulu respecter l'enceinte de la Chambre, l'inviolabilité du député ; s'élançant dans ces rues tumultueuses où la chasse à l'homme allait commencer, parcourir la Normandie et la Bretagne, et ne s'arrêter que dans les landes de Bordeaux, sur le cadavre de Pétion.

Au milieu du trouble qui régnait dans l'Assemblée, il sembla à Jacques Mérey que Danton lui faisait signe de sortir.

Il se leva sur son banc, Danton se leva. Il fit un pas vers la porte, Danton aussi.

Il n'y avait plus de doute, Danton voulait lui parler.

Jacques Mérey descendit sans presser le pas, regardant fièrement tout autour de lui pour donner le temps à ses ennemis de l'arrêter si c'était leur intention.

Il atteignit ainsi la porte. Le tumulte était si grand que nul ne s'était aperçu du mouvement qu'il avait fait.

Dans le corridor, il rencontra Danton.

— Fuis, lui dit-il, tu n'as pas un instant à perdre.

Et, lui donnant la main, il glissa un papier dans celle du docteur.

— Qu'est-ce que ce papier ? lui dit Jaques Mérey en le retenant.

— Ce que tu m'avais demandé, son adresse.

Jacques jeta un cri d'étonnement et de joie, se rapprocha d'un quinquet pour lire.

Pendant ce temps, Danton disparaissait.

Jacques déplia le papier et lut :

« Mademoiselle de Chazelay, Josephplatz, n° 11, Vienne. »

Il se fit alors et instantanément un changement ou plutôt un bouleversement complet chez le docteur.

Son insouciance de la vie disparut comme par enchantement. Le coup qui venait de le frapper, lui et ses compagnons, lui sembla un bienfait du sort, et en effet sa proscription, en lui rendant la liberté personnelle, lui ouvrait les portes de l'étranger ; citoyen français protégé par la République, il ne pouvait franchir le Rhin ; émigré proscrit par la République, il pouvait parcourir impunément toute l'Allemagne !

Mais, pour parcourir toute l'Allemagne, il fallait d'abord sortir de France : il fallait, ce qui était bien autrement difficile, sortir de Paris.

La séance était finie ; un flot de spectateurs débordait des tribunes et s'écoulait dans la rue ; Jacques Mérey s'y jeta à corps perdu et se laissa entraîner par lui.

Le flot le poussa rue Saint-Honoré par le guichet de l'Échelle.

Neuf heures du soir sonnaient à l'horloge du Palais-Royal dont toutes les fenêtres étaient fermées depuis l'arrestation de son illustre propriétaire. Le palais, privé nuit et jour de toute lumière, semblait un tombeau.

Jacques Mérey n'avait aucun besoin de rentrer à l'hôtel de Nantes. Depuis que les girondins étaient menacés et ne savaient jamais si la séance s'écoulerait sans qu'ils fussent obligés de fuir, Jacques payait son appartement ou plutôt sa chambre au jour le jour, et portait sur lui dans une ceinture cinq cents louis en or.

Il avait en plus dans son portefeuille deux ou trois mille francs en assignats.

Au reste, le danger était moins grand à cette heure où les trois quarts de Paris ignoraient encore la proscription des girondins qu'il ne l'eût été le lendemain ; mais, sur tout son chemin cependant, le fugitif put se faire une idée de l'exaspération qui régnait dans Paris.

Des bandes, lancées dans les rues par Hébert, par Chaumette, par Guzman, par Varlet, les unes armées de piques, les autres de sabres, quelques-unes de haches, toutes portant des torches, passaient en criant : « Mort aux traîtres ! Mort aux girondins ! Mort aux complices de Dumouriez ! »

Sur la place des Victoires, il rencontra une de ces bandes et n'eut que le temps de se jeter dans la rue Bourbon-Villeneuve ; mais, en arrivant à la rue Montmartre, il vit une autre bande avec des torches qui descendait de la rue des Filles-Dieu ; il se jeta dans la rue de Cléry, mais, à peine y fut-il, que, au coin de la rue Poissonnière, apparut une autre bande qui barra complètement le chemin.

Tout cela marchait vers la Convention.

Celle-là se composait de maratistes qui criaient : « Vive l'ami du peuple ! »

Être girondin et tomber dans les mains des maratistes, c'était être massacré à coup sûr, et, depuis qu'il possédait l'adresse d'Éva, depuis qu'il avait l'espérance de la retrouver, Jacques Mérey ne voulait plus mourir.

Essayer de passer à travers cette bande sans être reconnu était une chose impossible, revenir sur ses pas était chose dangereuse.

Une de ces malheureuses créatures qui se tiennent le soir sur le seuil d'une porte entrouverte, et qui, sans comparaison avec la Galatée de Virgile, fuient cependant comme elle pour être poursuivies, disparut dans son allée. Jacques Mérey s'y élança derrière elle, mais, au lieu de la suivre dans l'escalier tortueux, repoussa la porte.

La femme se rapprocha de lui.

— Ah ! ah ! citoyen, dit-elle, il paraît que tu n'es pas de la même opinion que tous ces criards-là, qui empêchent les pauvres filles de faire leur métier.

— Silence ! dit Jacques en tirant de sa poche un assignat de cent francs et en le glissant dans la main de la fille.

Et en même temps, de l'autre main, il essuya son front trempé de sueur.

La femme vit ce visage noble et intelligent, et, comme la beauté est une puissance :

— On ne me paie que quand je travaille, dit-elle. Mais quand je rends des services c'est pour rien.

Et, enlevant le chapeau de Jacques pour le mieux voir, elle lui essuya à son tour le front avec son mouchoir.

— Ah ! par ma foi ! tu as raison, mon joli garçon, dit-elle, de ne pas vouloir te laisser couper la tête. Allons, allons, reprends ton assignat.

Pendant ce temps, la bande passait, criant, hurlant, vociférant.

La fille mit la main sur le cœur de Jacques.

— Et brave avec ça ! dit-elle. Son cœur ne bat pas.

La bande était passée.

Jacques essaya de faire reprendre son assignat à la fille.

— Inutile, dit-elle, quand j'ai dit non, c'est non.

— Je voudrais cependant bien te laisser un souvenir de moi, dit-il, cherchant une chaîne, une bague, un objet quelconque.

— Vraiment ? dit-elle.

— Parole d'honneur !

— Eh bien ! embrasse-moi au front, dit-elle. Depuis ma mère, personne n'a eu l'idée de m'embrasser là.

Mérey, étonné de trouver une perle dans cet égout, ôta son chapeau, leva en souriant les yeux au ciel, et l'embrassa au front avec le même respect qu'il eût embrassé une vierge.

— Ah ! dit-elle en soupirant, c'est bon, ces baisers-là.

Puis, rouvrant la porte et voyant la rue libre :

— Maintenant, tu peux partir.

Jacques Mérey portait à la main gauche une de ces bagues fort à la mode à cette époque : c'était ce qu'on appelait un jonc, c'est-à-dire un cercle d'or surmonté d'un diamant, valant trois ou quatre cents francs. Il le passa au doigt de la fille et bondit de l'autre côté.

— Soit ! puisque tu le veux absolument, dit-elle ; mais en vérité, tu me gâtes ma satisfaction. En tout cas, bon voyage et bonne

chance ! Quant à moi, ma promenade est finie pour ce soir. Adieu !

Et elle referma sa porte.

Jacques Mérey continua sa route et arriva au boulevard sans accident.

Mais là, Santerre, à la tête du faubourg Saint-Antoine, barrait le boulevard.

Des sentinelles étaient placées à la rue Saint-Denis et à la rue de Bondy.

Santerre, à cheval, paradait sur le boulevard vide.

Il n'y avait pas à reculer. Jacques Mérey connaissait Santerre pour un patriote ardent, mais en même temps pour un très brave homme.

Il alla droit à lui et mit la main sur le cou de son cheval. Santerre se baissa, voyant bien que cet inconnu qui venait à lui avait quelque chose à lui dire.

— Citoyen Santerre, lui dit Jacques, je suis le représentant qui vint annoncer à l'Assemblée les deux victoires de Jemmapes et de Valmy.

— C'est vrai, dit Santerre ; je te reconnais.

— Je me nomme Jacques Mérey. Je suis ami de Danton, qui m'a offert un asile chez lui, mais à qui je refuse de peur de le compromettre. Je siégeais avec les girondins et je suis proscrit comme eux ; descends de cheval, donne-moi le bras et conduis-

moi jusqu'à la rue de Lancry. Demain, tu diras tout bas à Danton ce que tu as fait pour moi, et Danton te serreras la main.

Santerre ne prononça pas une parole ; il descendit de cheval, donna son bras à Jacques Mérey, et le conduisit jusqu'à la rue de Lancry.

— As-tu besoin que j'aille plus loin ? lui demanda-t-il.

— Non, dans cinq minutes je serai arrivé où je vais.

— Que Dieu te conduise ! dit Santerre oubliant que Dieu était aboli.

— Merci, dit simplement Jacques, j'en eusse fait autant pour toi, Santerre.

— Je le sais bien, répondit le brave brasseur.

Les deux hommes se serrèrent la main et tout fut dit. Jacques Mérey remonta la rue de Lancry jusqu'à la rue Grange-aux-Belles, puis il prit la rue des Marais, la descendit jusqu'au numéro 33, et là, voyant une maison basse et sombre, il s'arrêta, regarda autour de lui pour s'assurer qu'il n'était point suivi et ne se trompait pas.

Il hésita un instant entre deux sonnettes, l'une à gauche, près d'une boîte fermant à cadenas.

L'autre à droite, pendant à la muraille.

Il tira celle qui était pendue à la muraille.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et un homme, vêtu de noir, cravate blanche et en culotte courte, s'effaça pour le laisser passer.

Sans doute les deux hommes se reconnurent, car l'homme vêtu de noir, ayant salué respectueusement Jacques Mérey, referma la porte et marcha devant lui en disant :

— Par ici, monsieur.

Jacques Mérey le suivit.

L'homme vêtu de noir le conduisit par un corridor, éclairé pour s'y conduire et voilà tout, à la salle à manger, dont la porte en s'ouvrant jeta un flot de lumière.

En effet, la salle à manger était illuminée comme pour un jour de fête ; six couverts étaient mis autour d'une table élégamment servie ; cinq personnes, y compris l'homme vêtu de noir, semblaient en attendre un sixième.

Ces cinq personnes étaient une femme de trente-six à trente-huit ans, encore belle, deux jeunes filles de seize à dix-huit ans, charmantes toutes deux, et un garçon de treize ans. L'homme vêtu de noir faisait la cinquième personne.

À l'arrivée de Jacques Mérey, tout le monde se leva.

— Femme, et vous, enfants, voyez cet homme, dit-il en montrant Jacques Mérey, c'est lui qui, sur l'échafaud même, n'a pas dédaigné de porter secours à notre…

La femme vint à Jacques Mérey, lui baisa la main, puis les deux jeunes filles, puis le jeune garçon.

— J'espère que vous n'oublierez jamais, continua l'homme vêtu de noir, qui n'était autre que M. de Paris, que le citoyen Jacques Mérey, proscrit injustement, est venu demander asile à notre humble toit.

Puis, montrant le sixième couvert à Jacques :

— Vous voyez que nous vous attendions, dit-il 1.

q

Télécharger la suite :

1.Terme de poste qui signifie qu'on peut ne pas mettre le troisième cheval, pourvu qu'on paie moitié de son prix.

1.Ceux qui sont familiers avec ce grand livre qu'on appelle La Révolution,de Michelet, et qui devrait être la Bible politique de la jeunesse française, reconnaîtront dans ce discours la paraphrase d'un des plus beaux chapitres du grand historien.

1.L'épisode qui forme la deuxième et dernière partie de Création et Rédemption, a pour titre : la Fille du Marquis.

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/dumas_alexandre_-_le_docteur_mysterieux_ii/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.